

UTOPIES FERTILES
LIBERTÉS ET FRATERNITÉS SANS FRONTIÈRES

UTOPIAS FRUCHOSAS
LIBERTATS E FRAIRETATS SENS CONFINHAS

MARE NOSTRUM

**SABERS E LUMS : UN SINGULAR PLURAL
SAVOIRS ET LUMIÈRES : UN SINGULIER PLURIEL**

4èmes rencontres euro-méditerranéennes

**1° Congrès ALEM
ACTEURS DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION
EN EUROPE ET EN MÉDITERRANÉE**

**P.E.N. Club de Langue d'Oc
P.E.N. Club français et P.E.N. méditerranéens
Poésie Essais Nouvelles**

**NARBONNE
Jeudi 25, vendredi 26, samedi 27, Dimanche 28 Juin 2015**

JEAN-FRÉDÉRIC BRUN *Président du PEN Club occitan*

**ALEM EN TERRE D'OC :
D'ARLES (2008) À NARBONNE (2015)
ARLE DE LAS DOAS CARAS, OCTOBRE 2008**

Avant Narbonne il y avait eu Arles, en 2008. Cela avait été pour nous tous le début d'une aventure. Sylvestre Clancier (Président du PEN français) nous avait invités à participer au colloque fondateur d'une fraternité méditerranéenne d'écrivains issus du PEN. Et pour le PEN-club occitan qui venait de se reconstituer après une décennie de sommeil, c'était le premier contact avec l'ambiance PEN. Je passais devant le porche finement orné de Saint Trophime, bercé par d'inoubliables vers de Frédéric Mistral dans *Lis Isclo d'Or* :

*Davalavo, en beissant lis iue,
Dis escalié de Sant-Trefume ;
Èro à l'intrado de la niue,
Di Vèspro amoussavon li lume.*

*Li Sant de pèiro dóu pourtau
Coume passavo, la signèron,
E de la glèiso à soun oustau
Emé lis iue l'acoumpagnèron. ¹*

La jeune fille timide du poème de Mistral perdue dans son songe mystique cheminait légère, invisible, à mes côtés, me communiquant sa lumière, alors que je ressentais un certain trac de rencontrer enfin des membres du PEN. Sylvestre, qui m'avait accueilli avec la chaleur que nous lui connaissons, m'introduisit : "Jean-Frédéric Brun, du PEN Club occitan". Et je compris rapidement que ma timidité n'était pas de mise. L'accueil était vraiment plus que cordial, affectueux. C'est Elizabeth Csicsery-Ronay qui, d'entrée, avait donné le ton, en s'exclamant joyeusement : *Ah, les Occitans ! Vous nous manquez, nous attendions votre retour ...*

Je n'allais pas tarder à réaliser que notre culture d'oc, parmi les nombreuses cultures minorisées et menacées d'effacement, jouissait au PEN d'une estime particulière. À laquelle nous ne sommes certes pas accoutumés en France où le mépris et le sarcasme sont de mise pour parler de nous. Il y avait à la table où je m'assis l'écrivain slovène Borís Novak, qui nous faisait feuilleter sa toute nouvelle édition des troubadours en slovène. Nous nous récitions des strophes fameuses :

¹ *Elle descendait, en baissant les yeux, / L'escalier de Saint-Trophime. / C'était à l'entrée de la nuit, / On éteignait les cierges des Vêpres. / Les Saints de pierre du portail, / Comme elle passait, la bénirent, / Et de l'église à sa maison / Avec les yeux l'acoumpagnèrent.* (Mistral [...] à la Toussaint 1857 [...] assistant à la sortie des Vêpres devant la cathédrale Saint-Trophime d'Arles, [...] aurait alors aperçu une jeune fille, Arlésienne modeste qui *Davalavo, en beissant lis iue*. Marqué par cette "vision", c'est à la terrasse d'un café que Mistral aurait rédigé ses premières lignes sans attendre, lignes qui donneront six mois plus tard la *Communioun Di Sant*. [...] Se mêlent ainsi dans le poème les thématiques de l'amour et du religieux [...] un songe mystique [...]. Peut-être peut-on y voir avant tout l'histoire d'un "amour de loin" pour une figure féminine une fois de plus sublimée, à l'instar de Mireille ou Nerto.

[http://www.locirdoc.fr/E_loblog/?tag=frederic-mistral]

*Ab l'alen tir vas me l'aire
qu'ieu sen venir de Proensa
tot quant es de lai m'agensa
si que quan n'aug ben retraire
ieu m'o escout en rizen
e-n deman per un mot cen
tan m'es bel quan n'aug ben dire²*

Borís avait trouvé le rythme juste pour rendre la musique des textes de Peire Vidal, de Bernat de Ventadorn, et de nombreux autres. Il en était à l'évidence un fin connaisseur. Et nos troubadours avec le système de valeurs qu'ils avaient théorisé en leur temps allaient revenir comme un refrain au cours de ces journées arlésiennes où nous rencontrions des personnalités merveilleuses et attachantes, de fins écrivains aux propos pétillants, tous pétris d'une immense culture, Edvard Kovac, Jean-Luc Moreau, Philippe Pujas, Jean Guiloineau, Paul Sabourin, Nicole Barrière, Abdelmajid Benjelloun, Mona Latif-Ghattas, Maria João Reynaud, Maurice Couquiaud, Jeanine Baude, Nicole Gdalia, Claudio Martelli, Siham Issami, Daniel Leuwers, ... comment les citer tous ? ...

Il me faut plus particulièrement parler d'Abdelkebir Khatibi, dont je me rappelle le fin sourire et l'élocution posée, limpide. Il nous parlait de l'Aimance. Le néologisme qu'il avait, semble-t-il, forgé lui-même, et qui était au cœur de son œuvre. L'Aimance, c'est *cette langue d'amour qui affirme une affinité plus active entre les êtres, qui puisse donner forme à leur affection mutuelle et à ses paradoxes*.³ Nous retrouvions là encore nos troubadours, quand Abdelkebir nous assurait que cette notion d'aimance renvoie aussi à la belle et subtile tradition de l'amour courtois. Il s'agit de l'inventer de nouveau, sous le signe de la création et de la tolérance, sollicitant écrivains, artistes, penseurs, à un savoir vivre ensemble international, tourné vers toute œuvre de civilisation.

C'était sous le signe de cette idée porteuse en résonnance avec la vague jadis interrompue du *trobar* que les écrivains méditerranéens lançaient ce projet d'une fraternité informelle. Un espace de désir et d'imaginaire, sans frontières, ouvert. Je notais dans mes carnets : *Mediterranèa, breç de l'aimança. Méditerranée, berceau de l'aimance*. Edvard Kovac, avec la richesse et l'acuité de sa pensée, rajoutait quelques touches au projet. Il nous faut aussi explorer l'espace d'une inépuisable richesse de nos mythologies méditerranéennes. Mona Latif-Ghattas nous parlait de la bibliothèque d'Alexandrie et du souvenir de Kavafis. C'était toujours l'Aimance.

En aparté, Paul Sabourin me confiait que cette rencontre qu'il pensait surtout amicale et ludique posait les bases d'un grand projet. *Vous savez, me disait-il, depuis que je suis au PEN j'ai vu proposer bien des utopies. Et qui peu à peu se sont réalisées. Vous verrez ...*

² Peire Vidal. *En respirant je hume l'air / Que je sens venir de Provence / Tout ce qui vient de là me plaît / Si j'en entends dire du bien / Alors j'écoute en souriant / Et j'en demande pour un mot cent / Tant j'aime entendre en bien parler*. Traduction de Francis Combes : <http://franciscombes.unblog.fr/2014/11/08/peire-vidal-le-loup-amoureux/>

³ *Un lieu de passage et de tolérance, un savoir vivre-ensemble entre genres, sensibilités et cultures diverses*. Abdelkébir Khatibi, *Le livre de l'aimance*, Rabat, Marsam, 1995. *Aimance*, Al Manar, 2004.

Sept ans ont passé depuis cette rencontre d'Arles, dont Narbonne 2015 après Haïfa (2010) et Lisbonne (2013), représente la suite. Abdelkebir Khatibi nous a hélas quittés peu après, le 16 mars 2009, mais ses pages sur l'*Aimance* demeurent, et sa vision inspirée et généreuse reste au cœur du projet. On pourrait y rajouter une autre formule heureuse d'une de nos amies du PEN, la prosatrice et dramaturge Vida Ognjenović : *nous refusons le post humanisme*. L'absurdité déshumanisée qui s'impose sur cette planète et que beaucoup prennent pour une fatalité inéluctable. Et dans le trésor que nous ont légué nos cultures méditerranéennes, nous pouvons richement puiser pour faire œuvre nouvelle.

Narbonne était un projet cher à Sylvestre depuis longtemps, et il a été rendu possible par l'enthousiasme et la volonté tenace de Michel Décor, écrivain d'oc, vice-président du PEN occitan, qui a su rassembler et convaincre. Nous avons été merveilleusement accueillis dans l'ancien palais des archevêques, toutes ces journées ont baigné dans la lumière magique des premiers jours de l'été. Là même où la vicomtesse Ermengarde recevait au XIIe siècle les grands troubadours, et où Guiraut Riquièr chantait magnifiquement qu'il se croyait le dernier d'entre eux. Le colloque lui-même se tenait au voisinage de la statue en bronze de Ferroul, le bras dressé vers le ciel. Et il y eut aussi le souvenir de Léon Cordes auquel nous avons rendu hommage à Minerve, dans ce site prodigieux et tragique dont ses textes portent la lumière et la rudesse rocailleuse.

Je voulais consacrer quelques vers à ces heures de bonheur et de lumière. Je les griffonnais sur mes carnets :

*Los endemans de la Sant Joan d'estiu son una flama
Que jonh la tèrra e lo cèl dins son uscle
E la vida es un crit d'incanabla drilhaça
Sus lo lindau d'esbleugiment d'aquela set*

*A Narbona son de blonds acanaus asornats de ròsas
Rojas dins lo fuòc dels estius
Jos lo braç de Ferrol que se quilha amondaut dins l'esbleugiment
l'aiga doça tirassa la frescor de son bronzin
alisant lo còr dau passant que s'aplanta
escotant longament aquel crit d'alegria
dels faucilhs que viran dins lo vèspre*

*A Menèrba lo lindau de l'estiu
Es un cèl penchenat d'immensitat crudèla
Que nos parla en lengatge de calhaus⁴*

Il y eut l'amitié, les échanges riches et passionnés, les soirées enchanteresses où nous lisions des poèmes ou écoutions les traductions de Lorca par Max Rouquette chantées par Eric Fraj. Nous avons élaboré deux déclarations dites de Narbonne qui ont par la suite été présentées à Québec au Congrès mondial du PEN : l'une sur l'accueil des immigrés, l'autre

⁴ *Les lendemains de la Saint Jean d'Été sont une flamme / Qui joint la terre au ciel dans sa brûlure / Et la vie est un cri de jouissance sans mesure / Au le seuil de l'émerveillement de cette soif. / À Narbonne il y a ces canaux blonds tout décorés de roses rouges dans l'ignition de l'été / Ferroul dresse son bras là-haut dans l'éblouissement / L'eau douce emporte la fraîcheur de son murmure / Caressant le cœur du passant qui s'arrête / en écoutant longtemps le cri de gaieté / Des hirondeaux qui virevoltent dans le soir. / À Minerve le seuil de l'été / Est un ciel peigné d'immensité impitoyable / Qui nous parle en langage de galets.*

sur la langue occitane. Des textes qui ne sacrifient pas le moins du monde à un réalisme étroit, et c'est bien ce que nous revendiquions, car, comme le disait justement Sylvestre Clancier au cours de ces journées, si les écrivains ne proposent pas d'utopies, qui donc en proposera ?

Le riche contenu de ce volume d'actes illustre bien cette volonté de proposer des "utopies fécondes". Nos deux manifestes, sur la protection des réfugiés en Europe et sur la Langue Occitane, donc je parlais plus haut, en sont l'illustration la plus évidente. Mais nous avons aussi parlé d'exil dans et par la langue, de koinè, de la situation des femmes dans le monde, de l'utopie en voie de réalisation que représentait la civilisation occitane médiévale avec son étonnant système de valeurs. Utopie foudroyée mais dont les échos et les résurgences ne cessent de se manifester dans le monde. Comment rencontrer des cultures différentes dans un contexte hautement conflictuel comme les migrations massives de peuples en guerre, les rapports de force dominant-dominé ... Pour cela il faut forger de nouveaux concepts, pour ouvrir de nouvelles fenêtres : le lecteur trouvera évoqués ici la "conscience libre" et "le principe espérance". Ainsi que la dimension initiatique du voyage. Les exemples de la Tunisie, d'Israël, ont été passionnément scrutés, finement analysés. L'hommage à Edmond Charlot, éditeur méditerranéen, éditeur engagé, au carrefour de multiples courants, clôt ce recueil en récapitulant un peu toutes ces problématiques.

SOMMAIRE

1) CE QU'EST ALEM : des ACTEURS DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION EN EUROPE ET EN MÉDITERRANÉE

DE LISBONNE 2013 À NARBONNE 2015

- Michel DECOR

ARLES 2008, HAÏFA 2010, LISBONNE 2013, NARBONNE 2015

- Sylvestre CLANCIER

PROGRAMME

UNE IDÉE DES DÉBATS (1)

- Extraits de la table ronde du 25 juin 2015

MANIFESTE DE NARBONNE

SUR LA PROTECTION DES RÉFUGIÉS EN EUROPE

DÉCLARATION DE NARBONNE

SUR LA LANGUE OCCITANE EN FRANCE : RÉOLUTION

2) LANGUE ET EXIL

Joan-Frederic BRUN-Jean-Frédérique BRUN :

- 1) Exils dans la littérature occitane, exils du dehors et du dedans
Exhils dans la litteratura occitana, exhils de l'en dfora e de l'endedins
- 2) Revisitant en Occitania la nocion de *koinè*
Revisitant en Occitanie la notion de

Fulvio CACCIA

- Parler en langues

Élizabeth CSICSERY-RÓNAY,

- Poèmes (français, anglais, hongrois, occitan)

3) LES FEMMES

Élizabeth CSICSERY-RONAY

- La situation des femmes dans le monde

Miquèla STENTA-Miquela STENTA :

- Femmes occitanes au moyen âge, situation, place et rôle dans la société de *cortesia*
- Femnas occitanas a l'edat mejana , situacion, plaça e ròtle dins la societat de *cortesia*

4) MIGRANTS ET RÉFUGIÉS

Françoise COULMIN

- Eux : poème

Bluma FINKELSTEIN

- 1) "Laisse aller mon peuple !"
- 2) Fatma et Rachel dans la ville sainte : poème

Gui MATIEU-Guy MATHIEU

- Siguem egoistas, durbem li lei braç /Soyons égoistes, accueillons les !

Philippe PUJAS

Migrations et visage humain !

Teresa SALEMA CADETE

- Ce qui nous concerne, en ce bout de chemin et de paroles

5) LIBERTÉ ET CONSCIENCE LIBRE

Sylvestre CLANCIER

- La conscience libre, la véritable liberté de jugement et d'expression individuelle, la liberté réelle de création personnelle existent-elles dans le monde d'aujourd'hui ?

Pierre COULMIN

- Autour du principe espérance

Cécile OUMHANI

- Tunisie, quatre ans après...

UNE IDÉE DES DÉBATS (2)

- Témoignages sur la Tunisie

Edvard KOVAC

- Liberté de conscience, liberté de circuler : "le voyage"

(Intervention du 25 juin transcrite par J. G. Rouquette)

UNE IDÉE DES DÉBATS (3)

- Prises de paroles après l'intervention d'Edvard Kovac

6) L'ÉDITION ENGAGÉE

Sylvestre CLANCIER

- Introduction à Edmond Charlot, un éditeur engagé

(Intervention transcrite par J. G. Rouquette)

Jean-Charles DOMENS

- Edmond Charlot, un éditeur méditerranéen

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

1) CE QU'EST ALEM :

ACTEURS DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION
EN EUROPE ET EN MÉDITERRANÉE

Michel DECOR, Miquèl DECÒR, *Vice-président du PEN Occitan*

LISBONNE 2013 - NARBONNE 2015

Juin 2013 : Lisbonne : le Taje roule ses horizons de découvertes, d'intolérance, de tumultes et de paix.

Le "Cercle Euro-Méditerranéen des Écrivains pour la Paix" vient de renaître, sous l'autorité amicale de Térésa Cadete.

Ce n'est pas la valise égarée du côté des printemps arabes qui me dévie de mon projet : j'ai promis que le prochain colloque aurait lieu à Narbonne, ancien port antique, carrefour de l'Europe du Sud, au mois de juin 2015.

Le défi commence : mairie, région, sponsors, recherche de subventions, Radio Langue d'oc, Institut d'Études Occitanes, Ostal Occitan ...

Un interlocuteur privilégié : Jean-Marie Orrit, conseiller municipal référent ne compte pas son énergie de troisième ligne : hébergement, salles, spectacles, logistique ...

La section de Langue d'Oc du PEN Club International se mobilise, fraternellement appuyée par le PEN Club français.

Juin 2015 : Maître Mouly, premier magistrat de la cité nous accueille en personne dans le Palais des Archevêques et propose lui-même l'édition de ces actes.

Le colloque peut commencer : 35 participants d'une dizaine de pays concernés attendent d'apporter leur pierre à l'édifice.

LISBONA 2013 – NARBONA 2015

Junh de 2013 : Lisbona : Taje carrèja sos azuèlhs de descobertas, d'intolerancia, de maranhas e de patz.

Lo "Cercle Euro-miègtterranenc dels Escrivans per la Patz" ven de naisser, jos l'amistosa autoritat de Teresa Cadete.

Es pas la maleta perduda del costat de las primas arabas que me va desviar del projecte : ai promes que lo collòqui que ven se dèuria debanar a Narbona, ancian pòrt antic, caireforc de l'Euròpa del Sud, al mes de Junh de 2015.

Lo pretzfach comença : comuna, region, ajudaires, recerca de subvencions, Radiò Lengad'òc, Institut d'Estudis Occitans, Ostal Occitan, CIRDOC ...

Un òme al denosador : Joan-Maria Orrit conselhèr referent de la comuna que compta pas son vam de tresena linha : albergament, salas, espectacles, logistica ...

La seccion de Lengua d'òc del PEN CLUB internacional se mobilisa, frairalament ajudada per lo PEN Club francés.

Junh de 2015 : Mestre Mouly, consol de la ciutat nos reçaup en persona dins lo Palais dels Arquesques e prepausa, el meteís, l'edicion d'aqueles actes.

Lo collòqui pòt començar : 35 personas d'un dezenat de païses concernits esperan de menar cadun sa pèira al bastiment.

Sylvestre CLANCIER, *Président honoraire du PEN Club français*,

**ARLES 2008 - HAÏFA 2010 - LISBONNE 2013 -
NARBONNE 2015**

Oui, comme le rappelle notre ami Michel Decòr, membre actif du PEN Occitan dont nous sommes fiers d'avoir permis la renaissance au sein du PEN international, voici quelques années, notre belle chaîne d'union entre écrivains et poètes d'Europe et de Méditerranée ne cesse de s'enrichir de nouveaux membres à travers de nouvelles rencontres porteuses de nouveaux projets.

Ainsi, après les belles rencontres d'Arles, à l'automne 2008, sous l'égide des PEN français et marocain et celles de Haïfa, en juin 2010, organisées par notre amie israélienne, Bluma Finkelstein, membre d'honneur du PEN français, en lien avec les écrivains euro-méditerranéens du Comité pour la Paix du PEN international présidé par notre ami slovène, Edvard Kovac, lui aussi membre d'honneur de notre PEN et très actif au sein du PEN slovène, nous avons organisé d'autres réunions au sein du PEN international, lors des Congrès annuels et lors des rencontres de son Comité pour la Paix, à Bled, en vue d'approfondir et de développer cette idée, qui a pu être promue à Lisbonne, en juin 2013, selon laquelle il nous revenait de créer *ALEM*, ce cercle des *Acteurs de la Liberté d'Expression en Europe et en Méditerranée*, que nous officialisons maintenant lors de nos 4èmes rencontres qui s'ouvrent aujourd'hui à Narbonne grâce à la belle énergie de Michel Decòr et à la participation de tous les amis du PEN d'OC et à la générosité de la municipalité et de ses élus que nous tenons à féliciter et à remercier chaleureusement pour la qualité de leur accueil.

Il faut reconnaître que ces dernières années nos rencontres ont été fructueuses, puisqu'elles nous ont notamment permis de réaliser deux importants "Livres blancs". Le premier publié en 2011 dans le cadre de la collection des Cahiers du PEN français fait le point sur *La Liberté d'expression en Europe et en Méditerranée*, le deuxième publié dans le même cadre au début de cette année 2015, complète le précédent et fait le point sur *La Liberté de création en Europe et en Méditerranée*. Nous avons également pu réaliser dans ce cadre une importante anthologie poétique, sorte de livre manifeste pour la défense et l'illustration des libertés d'expression et de création, *Liberté de créer Liberté de crier*. Je tiens au passage à saluer Françoise Coulmin, présente parmi nous, et à la remercier en votre nom, pour l'aide précieuse qu'elle a apportée à la réalisation de ces ouvrages.

Enfin, je suis heureux de vous confirmer que nos amis méditerranéens des éditions Domens établies à Pézenas autour du premier grand éditeur euro-méditerranéen de langue française, Edmond Charlot, qui fut notamment à Alger, avant guerre, le premier éditeur d'Albert Camus, nous rejoindront pendant nos rencontres pour nous parler de cet immense et talentueux passeur humaniste que fut Edmond Charlot qui nous a quitté il y a quelques années, mais dont on célèbre cette année le centième anniversaire de la naissance.

PROGRAMME

NARBONNE 4^{ÈMES} RENCONTRES EURO-MÉDITERRANÉENNES

1^o CONGRÈS des ACTEURS DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION EN EUROPE ET EN MÉDITERRANÉE (ALEM)

PEN Club (Poésie, Essais, Nouvelles) de Langue d'Oc,
PEN Club français
PEN Clubs méditerranéens

MARE NOSTRUM : SAVOIRS ET LUMIÈRES : UN SINGULIER PLURIEL SABERS E LUMS : UN SINGULAR PLURAL

Jeudi 25 Juin 2015

- 10h : Réception des participants par les édiles de Narbonne
salle des mariages du Palais des Archevêques.
- 14h à 17h : Tables rondes :
Quelles garanties pour la liberté de conscience ?
Amphithéâtre Elie Sernet, Palais du Travail :
- 17h à 19h : Visite accompagnée :
l'ensemble monumental de Narbonne.
- 21h : Récital Eric Fraj :
Garcia Lorca/Max Roqueta (Max Rouquette) Ostal Occitan.
- 22h30 : "Estanquet" poésie-musique, terrasse de l'Ostal Occitan

Vendredi 26 Juin :

- 10h à 12h : Tables rondes – Palais du Travail :
1) Hommage à l'éditeur algérois et méditerranéen
Edmond Charlot, Premier éditeur d'Albert Camus :
un juste et un humaniste considérable.
2) **Libertés d'expression et de création :**
Témoignages récents en Europe et en Méditerranée
Débats
3) Présentation de réflexions
travaux d'écrivains publiés par le PEN Club français.
- 14h30 : Minerve, Cité "cathare" ; *Centenaire Leon Còrdas*,
(invitation du CIRDOC)
- 16h à 18h : Café Littéraire Librairie Paroli à Minerve
- 18h30 : Concerts, apéritif dinatoire.
- 21h30 : Lectures à la Maison de la Poésie (Narbonne)
invitation par *Mille Poètes en Méditerranée.*

Samedi 27 juin :

- 10h à 12h : Tables rondes - Palais du Travail :
1) **Nous sommes tous des réfugiés :**
La question des responsabilités et celle des solidarités

- 14h à 17h : 2) Pour un **Manifeste** (élaboration)
Tables rondes - Palais du Travail :
1) **Et les droits des femmes dans tout cela ?**
2) **Comment envisager une éducation à la paix ?**
- 17h à 19h : Visite des musées (Salles Orientalistes)
- 21h : "Estanquet" poésie-musique (Terrasse de l'Ostal Occitan).

Dimanche 28 Juin :

- 9h : **Sur les chemins de l'Exil** : visites de :
- Rivesaltes (tour à tour camp d'internement pour les réfugiés républicains espagnols, les Juifs, les Gitans, les Harquis, les migrants (jusqu'en 2007)
 - Collioure (Tombe d'Antonio Machado)
 - Port Bou (Monument à Walter Benjamin).

MANIFESTE

POUR LA PROTECTION DES RÉFUGIÉS EN EUROPE

Guerres, persécutions politiques, famine, misère contraignent un grand nombre de populations à quitter leur pays d'origine.

Une petite partie d'entre elles cherche son salut en Europe.

Le naufrage au large des côtes de Lampedusa qui a coûté la vie à plus de 300 réfugiés en octobre 2013 aurait dû lancer un cri d'alarme concernant la politique européenne d'accueil des réfugiés. Pourtant, ceux qui recherchent protection aux frontières de l'Union européenne sont toujours traités comme des ennemis à repousser.

Les réfugiés qui réussissent à gagner l'Europe s'exposent souvent à de nombreuses mesures répressives. Ils ne peuvent pas choisir librement leur lieu de résidence. S'ils essayent, malgré tout, de se rendre dans le pays de leur choix, ils risquent de se faire expulser, incarcérer ou d'être victimes de l'arbitraire policier.

Le règlement de Dublin autorise le transfert de réfugiés à travers l'Europe comme s'il s'agissait de marchandises.

Ils terminent leur voyage dans des pays submergés par l'immigration où les demandeurs d'asile, même mineurs, sont systématiquement enfermés.

Nous ne pouvons plus accepter la politique de la porte fermée, le manque de solidarité et la répartition inéquitable des coûts générés par la prise en charge des réfugiés.

Nous lançons un appel aux États européens et les exhortons à mettre en place un droit d'asile communautaire, compatible avec la dignité humaine, qui ne serait pas l'expression des égoïsmes nationaux mais de la solidarité et de la responsabilité. Le devoir de protection envers les personnes persécutées doit être rempli sans réserve.

L'Europe doit venir en aide aux personnes en détresse et leur offrir des possibilités légales de quitter leur pays. Les individus confrontés à une menace imminente doivent pouvoir faire une demande de visa humanitaire auprès des ambassades des États européens dans leur pays d'origine. Cela s'applique en particulier aux personnes vivant dans des zones de conflit.

Les réfugiés ne doivent plus avoir à risquer leur vie pour venir en Europe ni être criminalisés lorsqu'ils font une demande d'asile en Europe.

Les demandeurs d'asile doivent bénéficier des mêmes normes minimales de traitement humain et du même accès à une procédure équitable de demande d'asile dans tous les États membres de l'Union européenne.

Les réfugiés doivent avoir le droit de vivre là où ils ont des points d'attache et non pas là où ils ont touché le sol pour la première fois.

Pour que les réfugiés soient traités de façon identique dans tous les pays européens, les coûts doivent être équitablement répartis. Un fonds européen pour les réfugiés, financé par tous les pays membres de l'Union européenne, sur la base de leurs capacités économiques respectives, aura pour objectif de ne pas subordonner le traitement des réfugiés au climat économique et politique du moment, mais de permettre la mise en oeuvre d'un droit d'asile européen contraignant. L'Union européenne doit être considérée comme un espace de protection commun des réfugiés.

Les installations de protection des frontières doivent être des mesures de sécurité et non mettre en danger la vie d'autrui. La mort d'innombrables réfugiés ne doit pas être légitimée par la nécessité de protéger nos frontières, nous ne devons pas l'accepter sans réaction. Sauver les vies humaines doit être la priorité absolue.

Nous, écrivains européens, attendons des États membres et des institutions européennes qu'ils s'acquittent de leurs obligations humanitaires et qu'ils considèrent que leur mission commune prioritaire est de protéger la vie humaine et d'offrir aux populations des perspectives d'avenir.

DÉCLARATION DE NARBONNE

SUR LA LANGUE OCCITANE EN FRANCE

Au cours de la séance du 27 juin les participants du colloque de Narbonne ont élaboré une *résolution sur la langue occitane*, à la demande du PEN occitan.

L'urgence qu'il y avait à formuler cette déclaration venait de la récente réforme scolaire qui achève d'étouffer les bien timides avancées de l'enseignement de la langue d'Oc obtenues à grand peine ces dernières années. Ces changements obscurcissent gravement l'avenir déjà très menacé de la langue occitane. De surcroît se posait la question d'une possible ratification de la Charte Européenne des Langues Régionales, promesse n° 56 du candidat François Hollande avant son accession à la présidence de la République, que l'on croyait enterrée, mais semblait à nouveau se profiler sur l'horizon. Elle a été depuis, à nouveau, renvoyée aux calendes grecques malgré un vote favorable de l'Assemblée Nationale, du fait du vote négatif du Sénat le 27 octobre. En fait, cette ratification fortement souhaitable et qui semble terrifier on ne sait pourquoi bien des politiques français, ne résoudrait rien en tant que telle, et il faut plutôt demander une véritable loi des langues de France leur donnant une place et des droits. Une demande que les *Acteurs de la Liberté d'Expression en Europe et en Méditerranée* (ALEM) pouvaient déjà formuler en leur nom propre, et qui pouvait dans un second temps être proposée au PEN International en assemblée plénière.

Nous avons ainsi travaillé un texte qui constitue en l'état une *DÉCLARATION DE NARBONNE*, mais aussi la base d'une résolution du PEN International que le Comité des Droits linguistiques et de la Traduction a présentée au Congrès mondial du PEN tenu à Québec les 13/16 Octobre 2015 : Résolution N° 25 : **PEN Resolution on the Occitan Language in France.**

Le texte a été élaboré en français, puis Elizabeth Csicsery-Ronay en a fait une élégante traduction en langue anglaise.

RESOLUTION OF THE ACTORS OF FREEDOM OF EXPRESSION IN EUROPE AND THE MEDITERRANEAN (AFEEM) CONCERNING OCCITAN IN FRANCE	RÉSOLUTION DES ACTEURS DE LA LIBERTÉ D'EXPRESSION EN EUROPE ET EN MÉDITERRANÉE (ALEM) SUR LA LANGUE OCCITANE EN FRANCE
The Actors of the Freedom of Expression in Europe and the Mediterranean (AFEEM) , who met in Narbonne from the 25 th to the 28 th of June, 2015, for the fourth time : <i>Mare nostrum, savoirs et lumiers, un singulier pluriel (Our Sea, knowledge and enlightenment, a singular plural)</i> have proclaimed the following appeal:	Les Acteurs de la Liberté d'Expression en Europe et en Méditerranée (ALEM) réunis à Narbonne du 25 au 28 juin 2015 pour leur 4 ^{ème} rencontre : <i>Mare nostrum: savoirs et lumières, un singulier pluriel</i> ont proclamé l'appel suivant :
The Occitan language and culture have been rooted for more than 1,000 years on a third of	La langue et la culture d'Oc sont enracinées depuis plus de 1000 ans dans 5 régions

French territory and a part of Italy and Spain. They are expressions of the human spirit, which have contributed so much to the world, through the troubadours of the 12th and 13th centuries, then through the *respelida* (renaissance) launched in the 19th century by Frederic Mistral and his disciples and to this day major works. Nonetheless, the importance, legitimacy, even the existence of this language and culture have been and are being systematically denied. For centuries and even today.

In France they are trying to eradicate this culture, as well as other languages and cultures in the national territory.

The quasi-negation of this language can only accelerate its demise. This goes against the principle of the defense of human rights and civilisation of which the French republic is so proud.

We ask that Occitan be immediately recognised officially, and that a real presence of this language worthy of respect, visible and audible (in education, the media, artistic expression, and public space) be assured in French territory, its principal space of expression.

The writers, Actors of Freedom of Expression in Europe and the Mediterranean (AFEEM), who met in Narbonne from the 25th to the 28th of June, 2015, have drafted this declaration. They call on the various authorities, French and international, in accordance with the Girona Declaration of Linguistic Rights, to enjoin the President of the French Republic and his government, to go beyond their promise to persuade Congress to adopt the Charter of Regional and Minority Languages and take every legislative measure to allow an effective presence of Occitan and other languages of France.

Translated by Elizabeth Csicsery-Ronay

françaises, en Italie (Vallées du Piémont) et en Espagne (Val d'Aran). Elles constituent l'une des manifestations de l'esprit humain qui ont apporté au monde, avec les troubadours des XIIe et XIIIe siècles, puis à travers la *respelida* (renaissance) mise en œuvre au XIXe siècle par Frédéric Mistral et ses disciples, et jusqu'à aujourd'hui, des œuvres majeures. Cependant, en France, l'importance, la légitimité, voire l'existence de cette langue et de cette culture sont systématiquement niées.

En France depuis des siècles et jusqu'à aujourd'hui on s'est efforcé d'éradiquer cette culture, ainsi que les autres différentes présentes sur le territoire national.

La quasi négation dont cette langue fait l'objet actuellement ne peut qu'accélérer son éradication. Elle est contradictoire avec les principes de défense des droits de l'homme et de la civilisation dont la république Française se glorifie.

Nous demandons la reconnaissance officielle et immédiate de la langue d'Oc ou occitan, assurant une réelle présence digne, visible et audible (enseignement, media, expression artistique, espace public) de cette langue sur le territoire français qui est son principal espace d'expression.

Les écrivains Acteurs de la Liberté d'Expression en Europe et en Méditerranée (ALEM) réunis à Narbonne les 25-28 Juin 2015, sont porteurs de cette déclaration. Ils appellent les différentes instances françaises et internationales, conformément à la Déclaration de Girona des Droits Linguistiques, à enjoindre le Président de la République Française et son gouvernement, au-delà de leur promesse de faire adopter la Charte des Langues Régionales et Minoritaires par le Congrès, à prendre toute disposition législative permettant une présence effective de l'occitan et des autres langues de France.

UNE IDÉE DES DÉBATS (1)

LES REMERCIEMENTS

EXTRAITS DE LA TABLE RONDE DU 25 JUIN 2015

(Transcription de Jean-Guilhem ROUQUETTE)

Sylvestre Clancier, *Président honoraire du PEN Club français, ancien administrateur du PEN international*, remercie les participants, acteurs de la liberté d'expression en Europe et en Méditerranée. Il rappelle qu'à Dakar, en 2007, au Congrès mondial du PEN international, avec Philippe Pujas (vice Pdt du PEN français), Ed Kovak (alors Pdt du Comité PEN pour la paix à Bled en Slovénie) et avec Ab. Kattibi, (Pdt du PEN marocain), ils avaient lancé l'idée d'un *Cercle d'écrivains euro-méditerranéens* pour animer des rencontres, des dialogues humanistes afin de promouvoir la paix, les droits de l'homme et tout particulièrement les libertés d'expression et de création.

Ces 4èmes rencontres euro-méditerranéennes des *Acteurs pour la Liberté d'Expression en Euro-Méditerranée* (ALEM) organisées à Narbonne sur le thème : *Mare Nostrum, Savoirs et Lumières, un singulier pluriel / Saber e Lums, un singular plural*, font donc suite aux rencontres de 2008 en Arles, puis de 2010 à Haïfa en Israël, puis de 2013 à Lisbonne (Portugal).

Il remercie le maire Mr Mouly pour la générosité et l'hospitalité de la Mairie de Narbonne, pour son excellent accueil du matin au Palais des Archevêques. Les deux premières publications de ces rencontres, *La liberté d'expression en Europe et en Méditerranée* (tome I) puis *La liberté de création en Europe et en Méditerranée*, (tome II) lui ont été offertes, ainsi qu'à son Adjoint Chargé du Patrimoine et de la Culture. qui sont très sensibles à ce projet, aux réussites des rencontres et à ces publications.

Il expose la thématique des rencontres :

- 1) *Pour nos pays du Bassin méditerranéen, de l'arc méditerranéen, dont Narbonne pourrait être la capitale culturelle, quelles garanties pour la liberté de conscience, pour les citoyens et citoyennes des différents pays qui bordent la Méditerranée ?*
- 2) *Liberté d'expression, liberté de création, témoignages récents* en provenance de différents lieux de Méditerranée.
- 3) *La question des réfugiés, celle des responsabilités et des solidarités* : élaboration d'un *manifeste* (qui sera proposé pour ratification au Comité pour la Paix, au Congrès du PEN International à Québec, à la mi-octobre 2015).
- 4) *Les femmes*
- 5) *les langues régionales* : élaboration de la *Déclaration sur la langue occitane*

Jean-Frédéric Brun, *Président du PEN Occitan* rappelle le soutien du *Comité du PEN international des Écrivains pour la Paix* pour relancer le *PEN Occitan* et replacer la culture occitane dans le courant des cultures du monde. Il rappelle que le troubadour Guiraud Riquier de Narbonne, écrivait à la fin du 13^e siècle : *Que tròp soi vengut als darrièrs / Je suis venu parmi les derniers*, pensant qu'il était le dernier à écrire en occitan. S'il est vrai que le drame de la langue d'oc est très mineur, par rapport à toutes les horreurs de cette planète, J.F. Brun croit au contraire que cela rend ceux qui se revendiquent occitans extrêmement sensibles à tous les malheurs des autres. L'existence encore aujourd'hui de l'occitan parlé montre combien il est difficile de tuer une langue. Curieusement en France, nous vivons dans une étrange névrose qui fait que nous sommes constamment dans une logique de minorisation. Notre

appartenance au PEN international est un des moyens de retrouver notre normalité et notre existence réelle.

Miquèl Decòr, *Vice président du PEN Occitan* rappelle qu'à une vingtaine de mètres de l'entrée du palais du travail, sur la plaque à la mémoire de Léon Blum, est gravé : *Je crois parce que j'espère, j'espère parce que je crois*. Ce que nous disons en occitan : *La fe sens òbra mòrta es / La foi sans œuvre, sans création, est morte, n'existe pas*. Vaquí perdequé parlam encara occitan, e siàm pas pus colhons que los autres. (Voilà pourquoi nous parlons encore occitan, et nous ne sommes pas plus bêtes que les autres).

Edvar Kovac, *Président honoraire du Comité PEN des Écrivains pour la paix du PEN international* (Bled, Slovénie) rappelle que la première rencontre du PEN méditerranéen a commencé en pays d'oc, à Arles. On est allé à Bled, à Lisbonne, et comme Ulysse qui voulait retourner dans son Ithaque natale, nous retournons aujourd'hui aussi dans le pays de la langue d'oc. Nous sommes donc méditerranéens, nous voyageons, et nous exigeons la liberté de la parole créatrice. Jean-Frédéric Brun a commencé avec l'éloge, avec l'exigence de la liberté de la parole créatrice de la langue d'oc. Ce n'est pas par hasard, parce que nous savons que dans les guerres, la première victime, avant les enfants, avant les femmes, avant les faibles, celle qui est la plus fragile, c'est la parole authentique. Nous défendons la parole authentique, la parole des poètes, nous défendons ainsi la base, le fondement de la civilisation, de la paix. La langue des Troubadours m'a aidé à créer. En 2000 à Londres, j'ai pris le micro, pour défendre le Centre PEN des poètes occitans. J'ai dit : "ce n'est pas le moment de le fermer", et en slovène, j'ai dit : "c'est une ironie : les ours slovènes ont droit à la protection, mais pas la langue des Troubadours.

2) LANGUE ET EXIL

Joan Frederic BRUN

EXILHS DINS LA LITERATURA OCCITANA, EXILHS DE L'EN DEFORA E E L'ENDEDINS

Exilh ... La literatura d'òc parla sovent d'aquò, desempuòi la debuta. Tre lo prumier trobador, lo genial Guilhèm d'Aquitània. *Un grand seigneur chanteur, un jongleur jouisseur, un amoureux transi ... l'un des plus grands seigneurs de son temps, l'illustre ancêtre d'une incroyable lignée de fondateurs mais l'Histoire a aussi choisi de le poser aux origines du trobar, ce grand renouveau littéraire, musical et amoureux ...*, ço escriu Katy Bernard ⁵. Dins un de sos tèxts mai remirables e mai coneguts : *pos de chantar m'es pres talens ...* cònta cossí se'n vai fòrça luònh de sas tèrras, en crosada. E lo mot qu'emplega per o dire amb d'accents pertocants es *exilh*.

*Lo despartirs m'es aitan grieus
Del senhoratge de Peitieux
En garda lais Folcon d'Angieus
Tota la tèrra e son cosin.*

*qu'ara me n'irai en eisilh
En grand paor en grand perilh
En guèrra laissarai mon filh
E faràn li mal siei vesin.*

Katy Bernard qu'es donc per tant qu'o sapièsse la mai recenta editritz e reviraira d'aquel trobador fai aqueste comentari d'aquel tèxt : *mais qu'il est dur d'abandonner le désordre et la beauté, le luxe, la guerre et la volupté. Peut-être à ce moment là, et à ce moment là seulement, fut-il l'inconsolé, le prince d'Aquitaine à la tour abolie (du sonnet de Gérard de Nerval).*

Un autre trobador demest los mai grands, Bernat de Ventadorn, parla tanben d'exilh dins d'unes de sos mai famoses poèmas. Una altra mena d'exilh, aquel de l'amorós rebufat per la dòna aimada, e que se'n vai desconsolat ⁶:

*Pus ab midons no.m pot valer
Precs ni merces ni.l dreihz qu'eu ai,
Ni a leis no ven a plazer
Qu'eu l'am, ja mais no.lh o dirai.*

*Aissi.m part de leis e.m recre !
Mort m'a, e per mort li respon ,
E vau m'en, pus ilh no.m rete,
Chaitius, en issilh, no sai on ...⁷*

⁵ Guillaume d'Aquitaine : *Le Néant et la Joie* (bilingue occitan-français), introduction et traduction de Katy Bernard, maître de conférences d'occitan à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3, Federop éditions, 2013.

⁶ "Can vei la lauzeta mover".

(http://www.trobar.org/troubadours/bernart_de_ventadorn/beven31.php)

⁷ Nelli (R.) et Lavaud (R.), *Les Troubadours. II, Le trésor poétique d'Occitanie*, Desclée De Brouwer, 1966.

Amb los trobadors, l'exilh a donc un sens larg, qu'es pas solament lo fòrabandiment impausat luònh de son luòc de vida. Es puslèu l'alunhament volontar dau país familiar, dau país ont lo "trobar" fai flòri e ont soletheja la cara de la dòna aimada. Es una nocion esperitala mai que geografica ... *L'exilh trobadorenc es d'èsser copat dau mond dau trobar !*

Paradòxa dau trobar. Los teoricians modèrnes de l'escritura explican que l'escriure es un exilh⁸. Mas lo trobar, acte poetic màger, es pas un exilh, es un mond ont lo poèta se sentís au sieu, es la patria. Un poèta occitan o dirà encara au sègle XX : *dins mon país, lo de l'escriure.*⁹

Los darrièrs trobadors, aitanben, parlan d'un mond avalit, d'una civilizacion escafada, que se poiriá conceptualizar dau meteis biais, mas me sembla pas qu'aguèsson sonat aquò exilh... Ligat a aquel moment tragic de l'istòria occitana i a lo mot *faidiment* donat per los dictionaris occitans coma sinonim d'exilh. Ven de "faidit" que Mistral dins son dictionari lo traduís per *banni, proscrit, déshérité*¹⁰. E se'n dona per sinonim : despatriat.

Avèm pogut ausir parlar dau temps d'aqueles rescontres narboneses d'una altra mena d'exilh. Fulvio Caccia nos raportèt son experiéncia personala dau despatriament. E aicesta s'atròba en resonància amb son bèu recull poetic "Aknos" (1994)¹¹.

Lo despatriament viscut per Fulvio a mantuna dimension interessanta de joslinhar. Prumièra causa, lo visquèt coma una mena de cabús dins lo multilinguisme. Un multilinguisme particular au còr d'un ensèm desequilibrat de lengas ierarquizadas d'un biais fòrça inegalitari. Jove napolitan, veniá d'una situacion de diglossia entre lo parlar de Nàpols e lo toscan qu'es l'Italian oficiau. Enanat puòi au Quebèc s'i atrobèt fàcia a doas lengas que s'afrontavan dins un jòc despietados de rapòrts de fòrça, mens inegal que las situacions classicas de diglossia: l'anglés e lo francés. Banhèt donc dins un jòc de tension conflictuala entre quatre lengas. Es en francés que trai aquel crit de desir per la lenga inagantabla :

*Langue langue désirable
Sans cesse tu t'échappes
De mes chasses solaires
Parmi les buissons où
Guette le fauve
Jamais je ne t'aurai
Envie de te mordre
Désespérément*

A quana lenga parla ? Au francés ? A l'Italian ? Au Napolitan ? Jogariái qu'es pas cap d'aqueles lengas e totas las tres au còp. Apassionadament erotizadas dins aquela inaccessibilitat. Un pauc coma un poèta amorós parla de la femna a prepaus d'una o mantuna femna, cambiant un o mantun personatge(s) de carn e d'òsses en principi transcendent, en

⁸ Saint John Perse en nomant l'un de sos poèmas *Exil* a antau nomada la condicion poetica. *Le poète est en exil [...]. Le poème est l'exil [...] L'œuvre est [...] ce qui échappe au mouvement du vrai [...] le révoque, se dérobe à la signification [...] lieu de l'indécision la plus dangereuse* (Maurice Blanchot : *L'espace littéraire*).

⁹ Enric Espieu in : *Jòi e Jovent*.

¹⁰ F. Mistral : *Lou Tresor dóu felibrige* ou *Dictionnaire provençal-français*, 1879.

¹¹ Fulvio Caccia, *Aknos - suivi de Scirocco, d'Annapurna et d'Irpinia*, Montreal, Guernica, Collection Voix ; 26, 1994, p. 193.

idèa platoniciàna. Nòstra joinessa a banhat dins aquel resquilhament dau personatge a son concèpte abstrach, a l'epòca, que sembla ara tant exotica, de l'estructuralisme. Mòda passada (e que quora ocupava tot l'espaci de la pensada èra un pauc laguianta) e pasmens jògue qu'en la tornar visitar i pescarem de causas duradissas.

A quana lenga parla ? Çò segur es que Fulvio parla a *sa* lenga, amb de mots d'aimador. E es dins sa lenga que s'enrasiga tota son experiéncia existenciala. E d'aquel biais nos mòstra aici que lo rapòrt de l'exilhat amb *sa* lenga es particular. Li es preciosa, vitala. Marca son origina, s'i retròba en cò sieu. Car l'exilh pòt pas escafar los orizonts dau país de l'enfança, las votz dels aujòls, las sentidas e las musicas mièg delembadas. *La peur de perdre son sic e de cambiar demòra lo grand enemic d'aquel que s'es enanat*. E son sic es pas dins l'abstraccion, dins lo void intersideral, nani, es inserit au dintre de la lenga.

Fulvio a bailat sa dimension poetica a una de las composantas d'aquel exilh, que i ditz *lo viatge blanc*. Es a dire lo *retorn* (somiàt o real) *au país primièr*.

Ceci est l'enjeu Le voyage blanc

E endacòm mai :

*trouver un sens à ce territoire
Et le voyage reflue là où tout commence* (p. 89).

Per un italian, abalit dins una lenga de poesia, lo viatge blanc es tanben un sòmi de país idealizat. Fàcia a l'America, lo despatriat se rebastís en imaginacion una Euròpa ideala ont çò que sembla de mancar oltra Atlantic, la cultura enraïçada dins son long passat coma la flor dins son terranhàs, siaguèsse viva, rica. Ni que la vertat siàga mens tresludenta.

Tornem ne a l'exilh. Qu'au sègle XX lo mot prendrà una altra dimension dins los païses d'òc. L'occitan portaire de sa lenga escafada de la vida veraia pòt viure doas menas d'exilhs: l'exilh au defòra, aquel de tot lo mond, pr'exemple d'anar trabalhar dins lo Nòrd perqué en Occitania lo trabalh es de manc a ... e l'exilh interior ... Es d'aquel "exilh interior" coma tèma literari que vòle parlar un brivet aici.

Lo grand poèta inegalable de l'"exilh interior" es de segur Joan Bodon¹². Son òbra pòrta a sa cima aquela tematica, qu'es aitanben omnipresenta dins la literatura occitana dau sègle XX. L'epòca ont Robèrt Lafont escriví "e siam solets coma de pastres".¹³ Aquí lo poèma mai representatiu d'aquela nocion d'exilh, que los romans *La Santa Estèla del Centenari* (1960) e *Lo libre dels grands jorns* (1964) alargan dins tot son ample.

*Sèm los òmes sens patria
Que parlam la lenga d'òc
Trigossam lo nòstre ròc
Mas i a pas d'Occitania*

¹² Joan Bodon, né à Crespin (Aveyron) le 11 décembre 1920, mort le 24 février 1975 en Algérie *Boudou est l'un des plus grands écrivains du monde moderne. S'il avait écrit dans une langue majoritaire sa voix serait perçue de partout. Il nous appartiendra de faire connaître le plus loin possible cette voix qui, à l'inverse de tant d'autres voix envahissantes, n'est pas fermeture, mais ouverture sur un monde plus humain ...* (Georg Kremnitz).

¹³ Aquí es ombra aici es lutz / Sabèm lo vrai coma d'arbres / amb nòstre mans / pastam lo vènt / e lo trasèm sus lo tèmps clus. / Parle a vosautres me parlatz / e cada barta es un aucèu / que sòmia d'auba a jorn falit / e cada aucèu es una pluma / que sus lei nivòls fai escrich. / Aquí es uei aici deman. Tastam deman dins nòstra fam / e siam solets coma de pastres. (« a meis amics occitanistas », in *Dire l'òme lo sègle*, Dire, collection *Messatges*, 1957. Représ dins *poèmas 1943-1984*, Jorn, 2011, p. 123.

*La trobarem pas enluòc
Ni per fogal ni per fuòc*

*Un susari se desplega
A la crotz del camin tòrt
Per ne plegar nòstra mòrt
Tot un pòble nos renèga
La flor se passís a l'òrt
Escarnirem pas lo sòrt*

*La doas mars las tres montanhas
Del Medòc al País Bas
Quantes sèm a racar pas ?
Aquel clas per las montanhas !
Las alas del corbatàs !
Qual nos portarà solaç ?*

Bodon exprimís la desesperança fonsa d'aquel qu'a descobèrt que sa lenga es una lenga de cultura majora e la vòl ilustrar e escriure mentre en França es supausada de pas existir ges o d'èsser un jargon ridicul e vergonhable.

Sabèm cossí dins sa vida tan tragica aquel òme siaguèt prigondament nafrat per aquel "exilh interior". Escriurà dins *La Quimèra* (1975) :

Perqué degús m'escota pas ? Ni los pastres, ni los sabents. Es coma se parlavi pas...

Escotem lo mai dins un de sos grands tèxtes melhor representatius d'aquò:

*La nuèch e la pluèja e lo gèl
Pas una estela dins lo cèl
Quora tornarà l'alba ?
Encara canta pas l'aucèl*

*Una nuèch longa sens amor
Lo rosal plora sus la flor
Quora tornarà l'alba ?
S'entrevesiam una lusor*

*Aquela nuèch s'acaba pas
De cada part i a lo bartàs
Quora tornarà l'alba ?
La gòira demòra sul pas*

*Nuèch de cadenas e d'estòc
Per ne riblar la lenga d'òc
Quora tornara l'alba ?
Mas cada mot geta son fuòc
Las belugas de l'auga !*

Retròbe dins mos papièrs un poèma demorat inedit qu'escriguè a la fin de las annadas setanta. Jove poèta d'òc, viviái ieu tanben aquel descòr.

L'immensitat d'aquel mesprés pòrtas e fenèstras clavadas nos aviá rebonduts coma au pus prigond d'una tomba. Ensajàvem de nos levar dins l'aganiment dau cròs per cridar dau pauc de votz que nos demorava, cridar quicòm, qué que siága, un murmur ultim dins aquel revolum glaçat de fuòlhas mòrtas.

Aquel tèxt marca çò que vivián dins sa carn los qu'avián causit d'escriure en occitan, dins la segonda mitat dau sègle XX. Una escritura solitària en riba de l'abséncia. "Escriure en òc, es un ersatz masochista de la glossectomia", escriguèr dins aquel temps, me rapèle pas mai ont, dins la critica que faguèr d'un libre d'Ives Roqueta.

Leon Còrdas, lo poèta de Menèrba, parla tanben d'exilh quora nos ditz ¹⁴:

*Que vos sètz venguts pèdre, al desèrt, companhons ?
es mòrta la comtessa e Miraval es mòrt
e Menèrba "fo presa" al voler de Montfòrt
e per l'amor de Dieu fòc al cuol la racalha
aquela puta canha e sas cendres al vent ;
mas un crit s'escapèt que lo Cèrç lo repren
lo vent pòrta paraula.*

*Dire son si
lo dire en òc
per, sèm aquí,
ciutat sul ròc,
dire son si
son èime.*

*Que vos sètz venguts pèdre, al desèrt, companhons ?
La paret arroïda e lo capval dejós
libertat morelhada e Richelieu gloriós
e "per l'orgulh de França" a tèrra sas muralhas
sa vinha, sos olius, sa lenga, son castèl,
mas un mur s'escapèt que desfisa lo cèl
lo ròc, pòrta paraula.*

Dire son si...

*S'es de plaça al desèrt que cercatz companhons,
fan de plaça al país que los joves s'en van
e lo dòl que nos cacha es vièlh de sèt cents ans
se ten totjorn sul ròc la mena que non calha
d'aquela puta canha e sas cendres al vent
e lo crit es tot nòu que lo cèrç lo repren
l'òme pòrta paraula*

Dos libres significatius dau darrièr quart dau sègle XX an lo mot "exilh" dins son títol : *Letras d'exilh*, per lo grand prosator gascon Pèir Morà. E *Exilh, revolta e tendresa*, per Ana

¹⁴ Tirat dau reculh : *Dire son Si* e cantat per Glàudia Galibèrt dins son disc *A Peire, Francés, Maria e los autres ...*

Izac. Aquela pontannada èra a de bon aquela de l'exilh en tèrra sieuna. Consciéncia e sensibilitat raubadas per una autra lenga.

De verai, aguèrem abans 1981 un instant d'estrabòrd e d'espèr : èra lo temps de l'occitanisme politic qu'èra pas gaire poderós mas fasiá fòrça de rambalh. Estrabòrd passadís. Siaguèt seguit lèu d'una desillusion fonsa après l'eleccion de Mitterrand. L'occitanisme politic aviá vojat totas sas fòrças dins la batèsta per una victòria de la senèstra, supausada mai favorabla a nòstra causa que la drecha gaullista. S'èra esbegut dins aquel espèr. Pasmens aguèrem pas lo reviscòl anonciat, mas un afonsament espectacular, la lenga desapareissiá a bèl esprèssi dins una indiferéncia totala de la societat. Lo vèrs de Bodon èra terriblament exacte :

Tot un pòble nos renèga, la flor se passís a l'òrt

Ara sabèm la seguida. Passèron 20 ans de silenci e può i aguèt quicòm mai. La França èra dins la comunitat europèa ont son acarnassiment contra las lengas de son territòri semblava estranh e pas ges gloriós. S'èra regionalizada d'un biais anarquic après las leis Deferre e las regions occitanas avián de ligams amb Catalonha e Piemont, ont la politica d'aparament linguistic èra exactament lo rebors de çò que se fasiá dins l'exagòn. E aquò nos trai ont ne sèm ara. De milieirats de representants d'una generacion novèla qu'acceptan pas que li siá estada raubada una granda riquesa qu'èra sieuna. Un sosten per las regions qu'afortisson voler salvar la lenga en augmentant lo nombre de locutors. Un lectorat per los escrivans : pas gigantesc mas qu'existís a de bon ... E de segur la França au dessus de tot aquò qu'a pas gaire cambiat e buta amb tota son inercia a frenar aquel reviscòl tan fragil, a empachar lo desvolopament vertadièr de l'ensenhament, etc

L'escrivan occitan viu un autre temps qu'aquell de l'exilh contat per Bodon. La situacion de la lenga es terriblament critica, es segur que la lenga d'òc es una de las lengas mai amenaçadas dau mond. De tant qu'aquò ven un objècte d'estonament e d'interés : cossí una lenga pòt tant resistir a una empresa tan poderosa de destruccion. Cossí es malaisit de tuar una lenga. Mas los escrivans an d'editors, de legeires, comunican tant e mai entre eles per internet ... La terribla capa de vergonha mesa en plaça per l'escòla après las Leis Jules Ferry (1881-1882) es pas desparguda, se'n manca de fòrça, mas es largament fendasclada. Es pas mai una vergonha de parlar occitan. Una singularitat, sai que benlèu. Que fai richonejar o enrabiari quauques endarrairats, mas sembla, segon los darrièrs sondatges, qu'aqueles d'aquí sián pas pus majoritaris ...

Lo sondatge IFOP de junh de 2015 indica que 72% dels sondats se dison favorables a una *reconnaissance* de las lengas dichas "regionales". Dins los airals ont se parlan d'unas d'aquelas lengas son 85%. A París son 71%. 18% de las gents interrogadas son quitament "favorablas cap e tot". E los que son contra d'a fons, n'i auria pas que 6% !..¹⁵ Lo mot

¹⁵ Selon un Sondage Ifop (réalisé en ligne selon la méthode des quotas auprès d'un échantillon représentatif de 1.004 personnes, du 10 au 12 juin 2015) pour *Ouest France*, les Français se disent favorables à la reconnaissance officielle des langues dites "régionales" en France ... Quelque 72% des Français se disent favorables à cette reconnaissance officielle, 18% des personnes interrogées s'affirment même "tout à fait favorables" à cette reconnaissance, tandis que seules 6% d'entre elles s'y déclarent "tout à fait opposées". La reconnaissance des langues régionales emporte l'adhésion de 85% des sondés dans les départements où elles sont pratiquées, contre 70% pour les autres. Par ailleurs, quelque 71% des personnes interrogées à Paris et en région parisienne se disent favorables à cette reconnaissance. Les sympathisants socialistes y adhèrent à 70%, contre 60% pour ceux des Républicains, 80% pour EELV et 76% pour le FN.

"reconoiŝença" es pas gaire precís, e aquel sondatge que mòstra una tendéncia novèla, un cambiament quasi istoric de l'opinion exagonal, deu èsser espiat amb fòrça de prudéncia, e confirmat per d'autres.

E pasmens ? Renat Merle escriviá fai ja 20 ans : *ne'n faudriá gaire per qu'aque-la lenga que lo poder e lei mediàs considèran coma mòrta, prenguesse sa plaça publica.*¹⁶

La fin de l'exilh ?

¹⁶ *La lenga esconduda* - Article de Renat Merle, *La Marseillaise*, 02/03/95.

Jean-Frédéric BRUN

EXILS DANS LA LITTÉRATURE OCCITANE, EXILS DU DEHORS ET DU DEDANS

Exil ... La littérature d'oc nous parle souvent de l'exil. Depuis ses débuts, dès le premier troubadour connu, le génial Guillaume IX d'Aquitaine. *Un grand seigneur chanteur, un jongleur jouisseur, un amoureux transi ... l'un des plus grands seigneurs de son temps, l'illustre ancêtre d'une incroyable lignée de fondateurs mais l'Histoire a aussi choisi de le poser aux origines du trobar, ce grand renouveau littéraire, musical et amoureux ...* comme l'écrit Katy Bernard ¹⁷. Dans un de ses textes les plus remarquables et les plus connus *pos de chantar m'es pres talens ... (Puisqu'il m'a pris le désir de chanter)*, il nous dit qu'il part très loin de ses terres, en croisade. Et le mot qui lui vient pour dire cela avec des accents très émouvants est celui d'*exilh*. Exil.

*Combien partir m'est difficile
De la seigneurie de Poitiers !
Je confie à Foulque d'Anjou
toute la terre et son cousin*

*Désormais j'irai en exil
En grande peur, en grand péril,
En guerre laisserai mon fils
Du mal lui feront ses voisins.*

Katy Bernard qui est son éditrice et traductrice la plus récente commente ainsi ce texte : *mais qu'il est dur d'abandonner le désordre et la beauté, le luxe, la guerre et la volupté. Peut-être à ce moment là, et à ce moment là seulement, fut-il l'inconsolé, le prince d'Aquitaine à la tour abolie (du sonnet de Gérard de Nerval).*

Un autre troubadour qui compte parmi les plus grands, Bernard de Ventadour parle lui aussi d'exil dans certains de ses poèmes les plus célèbres. C'est une autre sorte d'exil, celui de l'amoureux rejeté par la dame qu'il aime, et qui s'en va tout affligé ¹⁸:

*Puisqu' auprès d'elle tout est vain
Merci, prières – et mon droit –
Puisqu'il lui déplaît que je l'aime
Je me tairai ... je m'en sépare
Et renonce ... si je suis mort
De n'avoir été retenu
Je répons en mort, et, dolent,
Je vais m'exiler Dieu sait où ...* ¹⁹

¹⁷ Guillaume d'Aquitaine : *Le Néant et la Joie* (bilingue occitan-français), introduction et traduction de Katy Bernard, maître de conférences d'occitan à l'Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3. Federop éditions, 2013.

¹⁸ C'est le célèbre poème de l'alouette : *Can vei la lauzeta mover*.

Avec les troubadours, le mot exil a donc un sens élargi, et ne désigne pas seulement le déplacement imposé loin de chez soi. C'est plutôt l'éloignement plus ou moins consenti volontaire du pays familier, celui où le "trobar" est à l'honneur et où respendit le visage de la dame aimée. Une notion plus spirituelle que géographique. *L'exil chez les troubadours consiste à se retrouver coupé du monde du "trobar" !*

Les derniers troubadours, quant à eux, nous parlent d'un monde disparu, d'une civilisation rayée de la carte qui pourrait rentrer dans la même définition, mais il ne semble pas que les troubadours l'aient dénommée "exilh"... On retrouve, lié à ce moment tragique de l'histoire occitane, le mot *faidiment* donné par les dictionnaires comme synonyme d'*exilh*. Il vient de "faidit" que Mistral dans son dictionnaire traduit par *banni, proscrit, déshérité*²⁰. Et auquel il donne pour synonyme : *despatriat (privé de patrie)*. C'est l'exil au sens français du mot.

Nous avons pu entendre parler, par Fulvio Caccia au cours de nos rencontres narbonnaises, d'une expérience personnelle de ce que nous appellerions ainsi en occitan le *despatriament*. Cette expérience me semble être en résonance avec son beau recueil poétique *Aknos* (1994).²¹

Le *despatriament* que nous décrit Fulvio a plusieurs dimensions qu'il est intéressant de souligner. Tout d'abord, il l'a vécu comme une sorte de plongée dans le multilinguisme. Un multilinguisme particulier au cœur d'un empilement en déséquilibre de langues hiérarchisées de manière très inégalitaire. Jeune napolitain, il venait d'une situation de diglossie entre le parler de Naples et le toscan qui représente l'italien officiel. Partant ensuite au Québec il s'y trouve en face de deux autres langues qui s'affrontent dans un jeu impitoyable de rapports de force, moins inégal que les situations habituelles de diglossie : l'anglais et le français. Il se trouve donc immergé dans un jeu de tension conflictuelle entre quatre langues. C'est en français qu'il jette ce cri de désir pour la langue insaisissable :

*Langue langue désirable
Sans cesse tu t'échappes
De mes chasses solaires
Parmi les buissons où
Guette le fauve
Jamais je ne t'aurai
Envie de te mordre
Désespérément*

À quelle langue parle-t-il ? Au français ? À l'Italien ? Au Napolitain ? Je parierais que ce n'est aucune d'entre elles en particulier, et toutes à la fois. Passionnément érotisées dans leur caractère inaccessible. Tout comme un poète amoureux parlera de la femme à propos de plusieurs d'entre elles, transformant un ou plusieurs personnages réels en principe transcendant, en idée platonicienne. Notre jeunesse a baigné dans ce glissement du

¹⁹ Nelli (R.) et Lavaud (R.), *Les Troubadours. II, Le trésor poétique d'Occitanie*, Desclée De Brouwer, 1966.

²⁰ F. Mistral : *Lou Tresor dóu felibrige ou Dictionnaire provençal-français*, 1879.

²¹ Fulvio Caccia, *Aknos - suivi de Scirocco, d'Annapurna et d'Irpinia*, Montréal : Guernica, Collection Voix ; 26, 1994, p. 193.

personnage vers son concept abstrait à l'époque, qui semble désormais bien exotique, du structuralisme. Cette mode est passée. Lorsqu'elle occupait tout l'espace de la pensée elle était parfois un peu ennuyeuse. Mais en revisitant ces temps-là nous retrouverons sûrement des choses solides et durables.

À quelle langue parle-t-il ? Ce qui est sûr c'est que Fulvio parle à *sa* langue, et qu'il le fait avec des mots d'amant. Et c'est dans sa langue que s'enracine son expérience existentielle. Il nous montre ainsi que le rapport de l'exilé avec sa langue est un rapport particulier. Elle lui est précieuse, vitale. Elle scelle son origine, il s'y retrouve dans son domaine. Car l'exil ne peut pas effacer les horizons du pays de l'enfance, les voix des aïeux, les sensations et les musiques à moitié oubliées. *La peur de perdre son identité et de changer demeure le grand ennemi de celui qui est parti.* Et son identité n'est pas dans l'abstraction, dans le vide intersidéral, non, elle est enchâssée dans la langue.

Fulvio a conféré une dimension poétique à l'une des composantes de cet exil qu'il appelle *le voyage blanc*. C'est-à-dire le *retour* (imaginaire ou réel) *au pays premier*.

Ceci est l'enjeu Le voyage blanc

Et ailleurs :

*trouver un sens à ce territoire
Et le voyage reflue là où tout commence (p. 89)*

Pour un italien, élevé dans une langue de haute culture où la poésie est à l'honneur, le voyage blanc est aussi un songe de pays idéalisé. Face à l'Amérique, le *despatriat* se rebâtit en imagination une Europe idéale où ce qui semble manquer outre-Atlantique, la culture enracinée dans son long passé comme une fleur dans son terreau, serait vive, riche. Bien que la réalité s'avère moins lumineuse.

Revenons-en à l'exil. Car au XXème siècle ce mot va prendre une autre dimension dans les pays d'oc. L'occitan porteur de sa langue évacuée de la vraie vie peut vivre deux sortes d'exil : l'exil au dehors, celui de tout le monde, par exemple aller travailler dans le Nord parce qu'en Occitanie le travail manque ... et l'exil intérieur ... C'est de cet "exil intérieur" en tant que thème littéraire que je voudrais brièvement parler ici.

Le grand poète inégalable de l'"exil intérieur" est assurément Jean Boudou²². Son œuvre porte cette thématique à son sommet. Mais celle-ci est en fait omniprésente dans la littérature occitane du XXème siècle. L'époque où Robert Lafont écrivait « nous sommes seuls comme des pâtes ».²³ Voici de Boudou le poème le plus représentatif de cette notion d'exil, que les romans *La Sainte Estelle du Centenaire* (1960) et *Le livre des grands jours* (1964) développent dans toute son ampleur.

²² Jean Boudou, né à Crespin (Aveyron) le 11 décembre 1920, mort le 24 février 1975 en Algérie *Boudou est l'un des plus grands écrivains du monde moderne. S'il avait écrit dans une langue majoritaire sa voix serait perçue de partout. Il nous appartiendra de faire connaître le plus loin possible cette voix qui, à l'inverse de tant d'autres voix envahissantes, n'est pas fermeture, mais ouverture sur un monde plus humain ...* (Georg Kremnitz).

²³ *C'est ici l'ombre et ici la lumière / Nous connaissons le Vrai comme des arbres / avec nos mains / nous pétrissons le vent / et le jetons sur le temps clos. / Je vous parle et vous me parlez / et chaque buisson est un oiseau / qui rêve d'aube dans le crépuscule /et chaque oiseau est une plume / qui sur les nuages fait écrit. / Ici est aujourd'hui ici demain. Nous savourons demain dans notre faim / et sommes seuls comme des pâtes. (à mes amis occitanistes, in *Dire l'homme le siècle*, Dire, coll "messatges" 1957. Repris dans *Poèmes 1943-1984*, Jorn, 2011, p. 123.*

*Nous sommes les hommes sans patrie
qui parlons la langue d'oc.
Nous poussons notre rocher
comme Sisyphe mais il n'y a pas d'Occitanie,
nous ne la trouverons nulle part,
ni foyer, ni feu.*

*Un suaire se déplie
à la Croix du Chemin Sinueux,
pour envelopper notre mort.
Tout un peuple nous renie,
la fleur se flétrit au jardin,
nous ne triompherons pas du sort.*

*Les deux mers, les trois montagnes,
du Médoc aux Basses Plaines,
combien sommes-nous à ne pas en vomir ?
Ce glas dans les montagnes,
les ailes du corbeau.
Qui nous portera réconfort ?*

Boudou exprime le désespoir abyssal de celui qui a découvert que sa langue est une langue de culture majeure et désire l'illustrer et l'écrire, alors qu'en France elle est présumée ne pas exister ou n'être qu'un jargon ridicule et honteux.

Nous savons à quel point dans sa vie si tragique cet homme a été profondément blessé par cet "exil intérieur". Il écrira dans *La Chimère* (1975) : *Pourquoi nul ne m'écoute ? Ni les bergers ni les savants. C'est comme si je ne parlais pas.*

Voici un autre de ses poèmes les plus marquants.

*La nuit la pluie et le gel,
Aucune étoile dans le ciel ...
Quand donc reviendra l'aube ?
L'oiseau ne chante pas encore.*

*Une nuit longue sans amour,
La rosée pleure sur la fleur.
Quand donc reviendra l'aube ?
Si nous entrevoyions une lueur ...*

*Cette nuit n'en finit pas,
Il y a de chaque côté les taillis.
Quand donc reviendra l'aube ?
La gloire reste sur le seuil.*

*Nuit de chaînes et d'étaux
Pour museler la langue d'Oc.
Quand donc reviendra l'aube ?*

*Mais chaque mot jette son feu :
les étincelles de l'aube.*

Je retrouve dans mes papiers un poème resté inédit que j'écrivais à la fin des années 70. Jeune poète d'oc, je vivais moi aussi ce découragement.

L'immensité de ce mépris portes et fenêtres closes nous avait relégués au plus profond d'une tombe. Nous tentions de nous lever, squelettes décharnés, pour crier du peu de voi qui nous demeurait crier quelque chose, quoi que ce soit, un ultime murmure dans ce tourbillon glacé de feuilles mortes.

Ce texte est représentatif de ce que ressentaient dans leur chair ceux qui avaient choisi d'écrire en occitan, dans la seconde moitié du XXème siècle. Une écriture solitaire sur le rivage de l'absence. *Ecrire en oc, c'est un ersatz masochiste de la glossectomie*, écrivais-je à cette époque, je ne me souviens plus où, en parlant d'un livre d'Yves Rouquette.

Leon Cordes, le poète de Minerve, parle lui aussi de cet exil lorsqu'il nous dit ²⁴:

*Qu'êtes-vous venu vous perdre au désert, compagnons ?
elle est morte la comtesse et le troubadour Raymond de Miraval est mort.
et selon son vouloir Montfort a pris Minerve
et pour l'amour de Dieu feu au cul la racaille
cette putain de chienne et ses cendres au vent ;
mais un cri s'échappa et le Cers le reprend
le vent porte parole.*

*Dire son soi,
le dire en oc,
pour, nous sommes ici,
cité sur le roc,
dire son soi, son esprit !*

*Qu'êtes vous venu vous perdre au désert, compagnons ?
La muraille ruinée et le précipice au-dessous
liberté muselée et Richelieu en gloire,
et pour "l'orgueil de France" à terre ses murailles
sa vigne ses oliviers sa langue son châtea
mais un mur s'échappa qui défie le ciel.
le roc, porte parole.*

Dire son soi...

*Si au désert c'est une place que vous cherchez, compagnons,
on fait de la place au pays car les jeunes s'en vont.
et le deuil qui nous étreint est vieux de sept-cents ans.
et sur le roc se tient toujours l'engeance qui ne se tait pas.
cette putain de chienne et ses cendres au vent.*

²⁴ Tiré du recueil *Dire son Si* et chanté par Glàudia Galibèrt dans son disque : *A Peire, Francés, Maria e los autres ...*

*et le cri que le Cers reprend est tout nouveau :
l'homme porte parole.*

Deux livres significatifs du dernier quart du XXème siècle contiennent dans leur titre le mot "exilh". Il y a *Lettres d'exil*, par le grand prosateur gascon Pierre Mora²⁵. Et *Exil, révolte et tendresse*, par Anne Izac. Ces années-là étaient vraiment celles de l'exil dans notre propre pays. Conscience et sensibilité confisquées par une autre langue.

Il est vrai que nous avons connu avant 1981 un instant d'enthousiasme et d'espoir : c'était l'époque de l'occitanisme politique qui n'était pas bien puissant mais faisait beaucoup de tumulte. Enthousiasme passager. Il fut vite suivi d'une désillusion profonde après l'élection de F. Mitterrand. L'occitanisme politique avait mis toutes ses forces dans la bataille pour une victoire de la gauche, supposée plus favorable à notre cause que la droite gaulliste. Il s'était identifié à cet espoir. Et pourtant ce n'est pas la renaissance annoncée que nous eumes, mais un effondrement impressionnant, la langue disparaissait avec rapidité dans une indifférence totale de la société. Le vers de Boudou était terriblement exact :

Tout un peuple nous renie, la fleur se flétrit au jardin ...

Et nous connaissons désormais la suite. Il s'écoula 20 ans dans le silence et puis il se produisit une autre chose. La France était dans la communauté européenne où son acharnement contre les langues de son territoire semblait bizarre et pas vraiment glorieux. Elle avait mis en place de façon chaotique une régionalisation après les lois Defferre. Les régions occitanes nouvellement créées nouaient des liens avec la Catalogne et le Piémont, où la politique vis-à-vis des langues était exactement le contraire de ce qui se pratiquait dans l'hexagone. Et ceci nous amène où nous en sommes aujourd'hui. Des milliers de représentants d'une génération nouvelle qui n'acceptent pas que leur soit volée une grande richesse qui était leur bien propre. Un soutien par les régions qui affirment vouloir sauver la langue en augmentant le nombre de locuteurs. Un lectorat pour les écrivains : pas gigantesque mais il existe vraiment ... Et bien sûr la France au-dessus de tout cela qui n'a guère changé et pèse de toute son inertie pour freiner ce réveil bien fragile. En entravant la mise en place d'un enseignement digne de ce nom, etc ...

L'écrivain occitan vit donc un autre temps que celui de l'exil conté par Boudou. La situation de la langue d'oc reste terriblement critique. Il est certain que c'est une des langues les plus menacées au monde. À tel point que cela en devient un objet d'étonnement et de curiosité : comment une langue peut-elle ainsi résister à une entreprise de destruction d'une telle ampleur ? Cela montre à quel point il est vraiment difficile d'éradiquer une langue. De fait, les écrivains ont leurs éditeurs, leurs lecteurs, communiquent intensément entre eux grâce à l'Internet ... La terrible chape de dépréciation mise en place par l'école après les Lois Jules Ferry (1881-1882) n'a pas été ôtée, il s'en faut même de beaucoup. Mais elle s'est largement disloquée. Il n'y a plus vraiment de honte à parler en occitan. C'est tout au plus une étrangeté. Cela fait encore ricaner ou éructer quelques attardés. Mais ceux-ci, si l'on en croit de récents sondages, ne sont plus majoritaires.

²⁵ Pierre Mora, prosateur gascon né à Onesse et Laharie (Landes) en 1936, auteur au style particulièrement flamboyant, qui a également publié *Garbaïas Burlentas*. Ses *Lettres d'exil (Letras d'exilh)* sont un recueil de 5 nouvelles sur l'exil, lieu du désarroi de l'homme confronté à un monde étrange. L'écriture de Mora qui fait jaillir le fantastique comme une fleur exotique au milieu de ce qui est le plus quotidien est une illustration de cet "exil" à l'intérieur mais aussi au dehors du monde réel.

Le sondage IFOP de juin 2015 indique que 72% des personnes sondées se disent favorables à une "*reconnaissance*" des langues dites "régionales". Dans les zones où l'une d'entre elles est parlée, elles sont 85%. À Paris elles sont 71%. 18% des gens interrogés sont même "absolument favorables". Ceux qui leur demeurent irréductiblement hostiles ne sont plus que 6% !²⁶ ... Le mot "*reconnaissance*" n'est pas très précis, et ce sondage qui montre une tendance nouvelle, un changement quasi historique de l'opinion hexagonale, doit être regardé avec une grande circonspection. Et confirmé par d'autres.

Et pourtant ? René Merle écrivait-il y a déjà 20 ans : *il ne faudrait que peu de chose pour que cette langue que le pouvoir et les médias considèrent comme morte ne prenne sa place publique.*²⁷

La fin de l'exil ?

²⁶ Selon un Sondage Ifop (réalisé en ligne selon la méthode des quotas auprès d'un échantillon représentatif de 1 004 personnes, du 10 au 12 juin 2015) pour *Ouest France*, les Français se disent favorables à la reconnaissance officielle des langues dites "régionales" en France ... Quelque 72% des Français se disent favorables à cette reconnaissance officielle, 18% des personnes interrogées s'affirment même "tout à fait favorables" à cette reconnaissance, tandis que seules 6% d'entre elles s'y déclarent "tout à fait opposées". La reconnaissance des langues régionales emporte l'adhésion de 85% des sondés dans les départements où elles sont pratiquées, contre 70% pour les autres. Par ailleurs, quelque 71% des personnes interrogées à Paris et en région parisienne se disent favorables à cette reconnaissance. Les sympathisants socialistes y adhèrent à 70%, contre 60% pour ceux des Républicains, 80% pour EELV et 76% pour le FN.

²⁷ *La lenga esconduda (La langue cachée)* - Article de René Merle - *La Marseillaise* - 02/03/95.

Langage rustique, grossier, comme est celui d'un paysan, ou du bas peuple, (Dictionnaire de l'Académie française 4e édition (1762). Amusanta paradòxa. ³¹

La *koinè* occitana subrevisquèt mai de tres sègles a la guèrra sanguinosa que de 1208 a 1229 destrusiguèt la civilizacion occitana medievals. Mas en 1539 lo famós edicte de Villers-Cotterêts ordona que totes los actes oficials e judiciaris. ... *soient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langaige national françoys et non autrement.* La famosa *koinè* occitana, que de verai s'aborissia a bèles paucs e vesia son emplec se destrechir, desapareis a aquel moment. E sol demòra l'occitan parlat, dins sa varietat geografica nadiva. Que contunha de crèisser en riquesa e en expressivitat, plan plan, dins los vilarets e los vilatges. Lenga sauvatja, o puslèu acampestrida ...

Caudrà esperar los erudits dels sègles XVIII e XIX per redescobrir qu'una lenga veraia avia existit ... e los escrivans animats per lo desir de tornar sa dignitat a la lenga d'òc auràn la sentida qu'aquela *koinè* èra misteriosament presenta, sotajasenta a la diversitat dels parlars, e que se poiria reviuadar. Mas se sabia pas coma.

Lo canonge Josèp Roux (1834 -1905) aguèt l'idèa d'escrivre son parlar lemosin coma l'escrivian los grands trobadors de l'edat mejana. D'aquel temps lo reviscòl de la cultura d'òc fasiá flòri mai que mai en Provença, e lo prestigi de Mistral, d'Aubanèl e de sos amics fasiá *de facto* dau rodanenc literari illustrat per *Mirèio* la forma modèrna fixada de la lenga d'òc. En marginalizant malurosament totes los autres parlars d'òc. L'alargament dins lo quart de sègle que seguiguèt de la "respelida" a totes las tèrras d'òc faguèt espelir a boldre d'escrivans dins cada canton, illustrant son parlar de naissença. Cadun l'escrivent a son idèa dins una grafia fonetica francisada. Occitania venia Babel. Los qu'avian per aquela lenga una vertadièira ambicion renaissentista se podian pas accontentar d'aquò. Tre 1870 la *Societat de las Lengas Romanas* prepausava una ortografia fonetica renosant amb mai d'un aspècte de la lenga medievals, e serà lo meriti de Prospèr Estieu e Antonin Perbòsc d'anar au fons d'aquela demarcha. Mas lo païsatge de l'occitan escrich fins a la guèrra de quatorze es puslèu aquel de las escrituras foneticas reproducent lo sistèma francés e donant l'illusion d'una multiplicitat de lengatges.

E sabèm qu'es la renaissença Catalana que faguèt butar las causas mai avant, e qu'a costat dau provençau mistralenc perfiechament fixat per las òbras de Mistral e de sos seguidors, una altra nòrma espeliguèt, la de la *Societat d'Estudis Occitans*, que vendrà puòl l'*Institut d'Estudis Occitans*.

Lois Alibèrt que ne siaguèt lo mèstre d'òbra explica que son idèa èra de *conciliar nòstras tradicions classicas, los resultats de l'estudi scientific de la lenga, la grafia mistralenca e la grafia catalana, sens tròp nos alunhar de las costumats a las qualas sèm avesats despuèi l'escòla.* ³² Aquò abotiguèt de verai, coma o prevesia lo linguista, a una lenga

³¹ Dins la *Lauseta* de 1877 (p. 38) pesque aquel tèxt que deu èsser de Lois Xavier de Ricard mes en lengadocian occidental per August Forés. Dins l'estil magnific d'aqueste : *La lenga romana es aquela que parlatz encara e que d'unis, que sabon pas çò que dison, apèlan un patoés. Lo mot patoés es un afront : se ditz d'un marrit paraulis, tot abordit. Mas nòstra lenga es estada una lenga bèla e gloriosa, que siaguèt ça en rèire l'ensenhament e la modèla de totes las lengas d'Euròpa ; e, uèi, es encara una lenga fòrta, illustrada per fòrça trobaires que tenon lo monde espantat.*

³² Dins aquesta GRAMATICA, nos prepausam de desvolopar l'òbra entamenada pels nòstres predecessors. Per subrepès, avèm lo desir de la far profèchar dels trabalhs dels linguistas modèrns e de l'exemple de la restauracion del catalan literari per l'illustre Pompeu Fabra. Estimam qu'al punt

literària vertadièra, modèrna, pro unificada, sens pr'aquò ofegar del tot las particularitats localas [...] sintèsi dels parlars naturals de tota la nacion e [...] de la lenga dels escrivans ancians e modèrns. Aquela lenga que concilia las necessitats inerentas a la vida d'una lenga literària amb los embelinaments subtils que naisson de la sabor terrairenca.

Alibèrt prevesiá tanben que d'unes *adversaris* objectaràn qu'aquela lenga restaurada serà *artificiala, incomprehensibla e estrangiera* dins tots los païses lengadocians. Aquò manquèt pas. Mas Mistral aviá rebut las meteissas criticas tres quarts de sègle aperabans. La lenga de *Mirèio* que tornava balhar a l'occitan son estatut de granda lenga de literatura èra pas lo parlar familiar dels provençaus dau sègle XIX. Mistral aviá apassionadament cercat a l'enriquesir, a la purificar, a l'enuçar, en cercant au prigond d'ela un autre estat de lengatge qu'i èra cabit en potencialitat. Alibèrt, tot simplament, perlongava aquela òbra geniala en faguent de l'occitan una lenga modèrna dau sègle XX.

E aquò nos mena a nòstra discussion narbonesa sus la nocion de *Koinè*. A la dobertura dau collòqui Edvard Kovac nos expliquèt qu'una *koinè*, dau temps dau mond grèc antic, èra una *lenga apaurida, minimala, per respiech dels autres*, de tal biais que permetèsse la comunicacion. L'existéncia de la *koinè* fasiá pas renonciar de ges de biais a l'existéncia d'una lenga majora, la trasiá pas a las escobilhas. Tot al rebors n'enuçava la representacion e l'audiéncia, la rendiá possible.

Intervenguèrè après aquela dicha per ne tirar doas grandas idèas que se pòdon aplicar a la diversitat linguistica. La lenga es la mairitz de la pensada. Es la fundamenta meteissa d'aquela pensada amb son especificitat. E es per aquò que la cal aparar. L'unilinguisme – qu'es urosament una utopia – seriá un totalitarisme òrre de la pensada e de l'èime ³³.

E aquí dedins la coexisténcia entre una *koinè* e una lenga de cultura la cal pas veire coma un conflicte mas coma una complementaritat. Exemple general, l'anglés internacional e las autras lengas. Maudespièch dau voler afortit d'unes anglosaxons de marginalizar las autras

de vista de la grafia, cal conciliar nòstras tradicions classicas, los resultats de l'estudi scientific de la lenga, la grafia mistralenca e la grafia catalana, sens tròp nos alunhar de las costumaz a las qualas sèm avesats despuèi l'escòla. Cresèm que la melhora basa es de prendre per nòrma lo Diccionari Ortogràfic de Pompeu Fabra en regetant las notacions que son especificament catalanas. Aquel procediment nos dona un sistèma ortografic ja estudiat d'una de las grandas brancaz de la nòstra lenga, nos alunha pauc del sistèma mistralenc e del sistèma Perbòsc-Estiu, tot en permetent una intercomprehension mai aisida entre los occitans dels dos penjals dels Pirenèus. [...] Los metòdes que venèm de desvolopar brèvament nos donaràn una lenga literària vertadièra, modèrna, pro unificada, sens pr'aquò ofegar del tot las particularitats localas. Conciliarà las necessitats inerentas a la vida d'una lenga literària amb los embelinaments subtils que naisson de la sabor terrairenca. [...] Sabèm que nòstres adversaris objectaràn qu'aquela lenga restaurada serà artificiala, incomprehensibla e estrangiera dins tots los païses lengadocians. Oblidaràn qu'una lenga literària compòrta necessàriament una part d'artifici e d'arcaïsme. Si volèm una lenga coma lo francés, l'italian o l'espanhòl devèm pas rebufar las condicions d'existéncia de tot idiòma literari. Quant a l'argument trait de l'incomprehension, lor farem remarcar qu'exagèran notablament e que, d'autre biais, tota lenga necessita un ensenhament. Degun pòt pas se flatar de la conèisser solament en la parlant ; cal i apondre l'estudi. Per fin, ajustarem qu'una lenga pòt pas se limitar a un terrador e un sol temps. Deu èsser la sintèsi dels parlars naturals de tota la nacion e la sintèsi de la lenga dels escrivans ancians e modèrns. La localizacion excessiva pòt ben facilitar la comprenhension als compatriòtas immediats de l'autor, mas la rend mai dificultosa als legeires de las autras regions. L. Alibèrt, Gramatica Occitana (1936).

³³ Claude Hagège : *Contre la pensée unique*, Éditions Odile Jacob, 2012.

lengas e d'impausar au mond entièr la sieuna coma otís de pensada e de comunicacion unic. Claude Hagège a denonciat aquò, o a analizat, e a mostrat qu'èra un necitge e una utopia.

Utopia perilhosa perquè dins aquel conflicte perdut per avanças per la lenga que se voluntariá egemonica, mantuna altra lenga risca de passar per uòlh.

Per los occitans aquel concèpte dau coble koinè/lenga se pòt aplicar a l'occitan referencial, central, normat, etc.. que ieu prepausave de sonar "occitan minimal". Tota una tièra de linguistas, en començant amb Alibèrt, puèi i aguèt Barta, Taupiac, Teulat, Sauzet ... consagrèron pro de trabalh a alestir menimosament un instrument qu'existís, qu'a sos dictionaris, e qu'es una matèria de debat : per quauques uns deuriá venir la forma modèrna de la lenga, succediguènt a l'estat dialectal. Per d'autres es un espavalent que tua la lenga veraia. Me sembla que per d'escrivans d'òc qu'an una reflexion seriosa sus lor lenga es pas res de tot aquò, es quicòm que ven completar nòstra lenga. La lenga occitana es un *ensèms* (dins lo sentit matematic dau mot) ont i a totes los dialèctes, la "lenga sauvatja", totes los milieirats de tèxtes escriches desempuèi mil ans, e tanben aquel instrument que pòt rendre pro de servicis s'avèm una concepcion "maximalista" de nòstra cultura. En complement e pas en concurréncia amb las practicas de la lenga eissidas de son istòria mai anciana.

Pierre Coulmin comentèt aquò per lo grèc. Expliquèt que coexistisson en Grècia la nauta lenga tradicionalament promoguda e lo demotic, que ven ara de mai en mai lenga literària. E lo demotic pastat de paraula populara impausa sa fòrça de vida cara als referents academics un pauc rigids, diguent d'autres causas. A prova, l'òbra de Titos Patrikios. E nos diguèt que benlèu se cau pas arquetar sus de lengas classicas, las cau laisser evoluir. E que se de lengas ancianas desapareisson es pas tan grèu se de novas i succedisson, totes ricas d'un chuc jove.

Faguère remarcar ieu que l'aventura de l'occitan modèrn es interessanta d'analizar al lum d'aquel exemple. Se cal pas imaginar de ressuscitar un lengatge fossilizat que retipèsse exactament çò que los dialectològs an repertoriat entre 1870 e 1960. La demarcha de la literatura occitana es diferenta, loscrivans dels sègles XIX e XX son partits de la lenga tornada a l'estat anermassit e sauvatge per ne far un otís de pensada poderós e sofisticat capable de dire tota la realitat dau mond e de traire un agach original. Donc es pas ges un ensag de se donar l'illusion de perlongar artificialament l'existéncia d'un estat de lenga avalit. Es sus las basas de la lenga que s'es practicada desempuèi mil ans (la lenga parlada multipla e "bartassièira" e la lenga escricha de literatura e d'antilitertura) far fonccionar un otís de pensada vivent que n'es lo perlongament jos una forma adaptada als temps novèls. Enriquesida de tot'aquelas sabas que li balhan un novelum espectaculars.

Un perillh dins aquela aventura, de segur. Los locutors e loscrivans devon aver un respècte infinit per lor lenga. Se pòt pas trichar. Una lenga inventada, imaginària, copada d'aquela saba viva e multipla, que foguèsse pas mai viva, seriá sens cap de portada, sens cap d'avenir.

De veraï, èra lo scenari que podiam crénher. Vesiam venir las annadas 2000 coma un trauc negre ont s'avaliriá tota nòstra cultura e tota nòstra lenga : quana legitimitat auriá l'occitan practicat per de generacions qu'aurián pas après a las bocas dels pastres e dels pescaires, que l'aurián solament aquesit a l'escòla e dins los libres ?

E ben ara avèm la respònsa. Los hussards negres de Jules Ferry an en aparéncia bravament capitat après cent ans d'esfòrces acarnassits a desrabar la lenga de la boca dau pòble que la portèt de generacion en generacion mai de mil ans de temps. Mas las resisténcias son estadas pro fòrtas per que de locutors noirits de lenga autentica sián sempre aquí, actius, sens ges d'enveja de se calar, transmetent lo flambèu a de milieirats de jovents que reconquistan lor lenga a partir de pas res, amb d'espleches pedagogics e de lecturas, nòstra tan rica literatura. E aquò fai que la lenga, de l'autre latz dau trauc negre que l'a engolida, es encara viva, activa, bateganta. L'aventura rebombís. Amb una koinè que s'enraïça sus un millenari de lenga viva. E que vòu pas morir. Coma l'èrba d'agram que Bodon ne faguèt un poèma³⁴ trabalhan de longa a la desrabar e pasmens sempre regrelha. E florís e grana.

L'avenidor de l'occitan, lenga condemnada per los decideires e los observadors rasonables – e que pasmens s'acarnassís a pas morir – demòra una pagina blanca ont tot es possible.

³⁴ *L'èrba d'agram, ieu l'ai culhida / Sus la cròsa del paure mòrt / Marrida grana, l'ai brandida / Als quatre caires del meu òrt / E lo grand vent de la misèria / L'escampilha sus la mia tèrra / Al vòstre sègle de l'aram / Que venga patz, que venga guèrra / Semeni, ieu, l'èrba d'agram.*

Jean-Frédéric BRUN

REVISITANT EN OCCITANIE LA NOTION DE KOINE

Nous avons abordé à Narbonne la notion de "koinè", qui soulève des questions intéressantes pour une langue de culture en situation minoritaire et en état de fragmentation dialectale comme l'occitan. On sait que le concept naît avec la langue véhiculaire du monde grec antique, basée sur les parlers ioniens et attiques enrichis d'emprunts à d'autres dialectes. Cette *koinè* permettait de communiquer dans l'ensemble du bassin méditerranéen. Et l'on sait bien qu'une langue supra dialectale comparable fonctionnait au moyen-âge dans tous les pays où florissait la civilisation du "trobar", c'est à dire l'ensemble des pays d'oc et les cours des royaumes voisins où venaient chanter les troubadours.

Lorsque nous parlons d'une *koinè* nous voulons donc désigner une *variante linguistique autonome, commune à la population d'un territoire, formée à partir de divers dialectes mutuellement intelligibles, et qui se superpose à leur usage.*

Dans le cas de l'occitan médiéval, une langue écrite, remarquablement unifiée, fonctionnait parallèlement à une langue orale divisée en dialectes. Elle était employée dans la littérature et dans les écrits administratifs ou juridiques. Des ouvrages didactiques en décrivent les règles établies, comme le *Donatz provensals*, de Uc Faidit (1243), les *Regles de trobar* (1293) de Jofre de Foixa³⁵, et les *Leys d'Amor* de Guilhem Molinier (1356)³⁶. Il est d'ailleurs amusant de noter que l'occitan était déjà fixé dans de tels traités grammaticaux trois siècles avant que ne paraissent des grammaires du Français, la première d'entre elles, selon ce que l'on dit généralement, *Les clarissement de la langue francoyse*, de John Palsgrave (1530). Et pourtant l'occitan qui avait été fixé si longtemps avant le français a été qualifié de "patois", ce qui signifie dans les lexique récents : *Parler essentiellement oral, pratiqué dans*

³⁵ Jofre de Foixà (?-1300 ?) troubadour, second fils de Bernat de Foixà, du lignage des Foixà, famille noble de l'Ampurdan, était entré tout jeune dans l'ordre franciscain et on trouve son nom attesté en 1267. En 1275 il quitta l'ordre franciscain pour entrer dans celui des bénédictins, sans doute au monastère de Sant Feliu de Guíxols. Le roi Pere lo Grand le nomma procureur du monastère de Sant Pere de Galligants et lui confia des missions diplomatiques hautement sensibles. En 1293 on le retrouve en Sicile où il est abbé du monastère de San Giovanni degli Eritimi de Palermo, jouissant de l'estime de Frédéric de Sicile et de son frère Jaume lo Just d'Aragon. On trouve encore sa trace en 1295. Jofre De Foixà écrivit un traité de grammaire et de poétique, les *Nòrmas de trobar*, à la demande du roi aragonais Jaume lo Just, alors qu'il régnait sur la Sicile. C'est un ouvrage qui cite de nombreux extraits des troubadours et qui vise à compléter les *Razos de trobar* de Ramon Vidal de Besalú. On en trouve une copie dans le *Cançoneret de Ripoll*. La production poétique de Jofre de Foixà se limite à quatre compositions : trois chansons et un couplet.

³⁶ *Dans le but de réunir les critères prosodiques et linguistiques leur permettant de juger au mieux les œuvres présentées aux concours et dans un mouvement de défense et d'illustration de leur langue qu'ils jugeaient parvenue à son classicisme, les VII troubadours demandèrent à un avocat toulousain, Guilhem Molinier, de rédiger un traité de grammaire et de rhétorique occitanes. Sous le titre de Las leys d'Amors (Les Lois de la langue), le texte est solennellement promulgué en 1356. Il avait été précédé en 1324 par le Doctrinal de trobar (Traité de poésie) en vers, de Raymond de Cornet. Et c'est durant ce qu'on pourrait appeler le début de sa fin que, paradoxalement, la langue d'Oc, grâce aux Leys d'Amors, a atteint son apogée en se dotant d'un système de codification comme aucune autre langue en Europe ne l'avait fait jusqu'alors. (Ph. Martel & R. Lafont, Histoire d'Occitanie, Hachette, 1979, chap. III, La fin du Moyen Âge ou l'histoire occitane confisquée).*

*une localité ou un groupe de localités, principalement rurales*³⁷ et était même défini comme suit en 1762 : *Langage rustique, grossier, comme est celui d'un paysan, ou du bas peuple, (Dictionnaire de l'Académie française, 4e édition (1762). Amusant paradoxe.*³⁸

La *koinè* occitane survécut plus de trois siècles à la guerre sanglante qui de 1208 à 1229 réduisit à néant la civilisation occitane médiévale. Mais en 1539 le fameux édit de Villers-Cotterêts ordonne que tous les actes officiels et judiciaires ... *soient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties en langaige national françoys et non autrement.* La fameuse *koinè* occitane, qui à vrai dire se corrompait peu à peu et voyait son emploi décliner, disparaît à ce moment. Et seul demeure l'occitan parlé, avec sa variété géographique naturelle. Il continua à croître en richesse et en expressivité, peu à peu, dans les hameaux et les villages. Langue sauvage, ou plus exactement retournée en friche ...

Il faudra attendre les érudits des XVIIIème et XIXème siècles pour redécouvrir qu'une langue véritable avait existé ... et les écrivains animés par le désir de rendre sa dignité à la langue d'oc auront le sentiment que cette *koinè* était mystérieusement présente, sous-jacente à la diversité des parlers, et qu'elle pourrait être ramenée à la vie. Mais on ne savait pas comment.

Le chanoine Joseph Roux (1834 -1905) eut l'idée d'écrire son parler limousin à la manière des grands troubadours du moyen âge. C'était l'époque où le réveil de la culture d'oc fleurissait surtout en Provence, et le prestige de Mistral, d'Aubanel et de leurs amis faisait *de facto* du rhodanien littéraire illustré par *Mirèio* la forme moderne fixée de la langue. En marginalisant malheureusement tous les autres parlers occitans. L'élargissement, au cours du quart de siècle qui suivit, de la *respelido* (renaissance) à toutes les terres d'oc suscita partout de nombreux auteurs qui illustrèrent leur parler de naissance. Chacun l'écrivant à sa manière dans une graphie phonétique francisée. L'Occitanie prenait des airs de tour de Babel. Ceux qui ambitionnaient pour cette langue une renaissance digne de ce nom ne pouvaient pas se contenter de cela. Dès 1870 la *Société des Langues Romanes* proposait une orthographe phonétique qui renouait sur plus d'un point avec la langue médiévale. Ce sera le mérite de Prosper Estieu et d'Antonin Perbosc d'aller au fond de cette démarche. Mais le paysage de l'écrit occitan jusqu'à la guerre de 14 est plutôt celui des graphies phonétiques reproduisant le système français et donnant l'illusion d'une multiplicité de langages.

On sait que ce fut la renaissance catalane qui fit avancer les choses, et qu'à côté du provençal mistralien parfaitement fixé par les œuvres de Mistral et de ses disciples, une autre norme fit son apparition, celle de la *Société d'Etudes Occitanes* qui deviendra par la suite l'*Institut d'Études Occitanes*.

Louis Alibert qui en fut le maître d'œuvre explique que son idée était de *concilier nos traditions classiques, les résultats de l'étude scientifique de la langue, la graphie mistralienne et la graphie catalane, sans trop nous éloigner des usages dont nous avons pris l'habitude*

³⁷ <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/patois>

³⁸ Dans la *Lausetta* de 1877 (p. 38) on trouve ce texte qui doit être de Louis Xavier de Ricard mis en languedocien occidental par Auguste Fourès. Avec son style flamboyant : *La langue romane est celle que vous parlez encore et que certains, qui ne savent pas ce qu'ils disent, qualifient de patois. Le mot patois est un affront : on dit cela d'un misérable jargon, très grossier. Alors que notre langue est une langue belle et glorieuse, qui fut jadis l'enseignement et le modèle de toutes les langues d'Europe ; et, de nos jours, c'est encore une langue puissante, illustrée par de nombreux poètes qui stupéfient le monde entier.*

depuis l'école.³⁹ Cela aboutit, comme le prévoyait le linguiste, à une langue littéraire véritable, moderne, suffisamment unifiée, sans pour cela étouffer totalement les particularités locales [...] synthèse des parlers naturels de toute la nation et [...] de la langue des écrivains anciens et modernes. Cette langue qui concilie les nécessités inhérentes à la vie d'une langue littéraire avec les enchantements subtils qui naissent de la saveur du terroir.

Alibert prévoyait aussi que certains adversaires objecteront que cette langue restaurée sera artificielle, incompréhensible et étrangère dans tous les pays languedociens. Cela ne manqua pas de se produire. Mais Mistral avait reçu les mêmes critiques trois quarts de siècle auparavant. La langue de *Mirèio* qui redonnait à l'occitan son statut de grande langue de littérature n'était pas le parler familier des provençaux du XIXème siècle. Mistral avait passionnément cherché à l'enrichir, à la purifier, à l'élever, en cherchant dans ses profondeurs un autre état de langage qui s'y trouvait contenu à l'état latent. Alibert, tout simplement, prolongeait cette œuvre géniale en faisant de l'occitan une langue moderne du XXème siècle.

Tout cela nous amène à notre discussion narbonnaise sur la notion de *Koinè*. À l'ouverture du colloque Edvard Kovac nous expliqua qu'une *koinè*, dans le monde grec antique, était une langue *appauvrie, minimale, par respect des autres*, de manière à permettre la communication. L'existence de la *koinè* ne faisait aucunement renoncer à celle d'une langue majeure, elle ne la rendait pas obsolète. Tout au contraire elle en rehaussait le prestige et l'audience, elle la rendait possible.

Je pris la parole après cette introduction, pour en tirer deux grandes idées qui peuvent s'appliquer à la diversité linguistique. La langue est la matrice de la pensée. Elle constitue le fondement même de cette pensée, avec sa spécificité. C'est pour cela qu'il faut la défendre.

³⁹ Dans cette GRAMATICA, nous nous proposons de développer l'œuvre initiée par nos prédécesseurs. Nous avons également voulu tirer profit du travail des linguistes modernes et de l'exemple de la restauration du catalan littéraire par l'illustre Pompeu Fabra. Nous estimons qu'au point de vue de la graphie, il faut concilier nos traditions classiques, les résultats de l'étude scientifique de la langue, la graphie mistralienne et la graphie catalane, sans trop nous éloigner des usages dont nous avons pris l'habitude depuis l'école. Nous croyons que la meilleure base est de prendre pour norme le Diccionari Ortogràfic de Pompeu Fabra en rejetant les notations qui sont spécifiquement catalanes. Cette démarche nous donne un système orthographique déjà étudié d'une des grandes branches de notre langue, nous éloigne peu du système mistralien et du système Perbosc-Estieu, tout en permettant une intercompréhension plus facile entre los occitans des deux versants des Pyrénées. [...] une langue littéraire véritable, moderne, suffisamment unifiée, sans pour cela étouffer totalement les particularités locales. Elle conciliera les nécessités inhérentes à la vie d'une langue littéraire les nécessités inhérentes à la vie d'une langue littéraire avec les enchantements subtils qui naissent de la saveur du terroir. [...] Nous savons que nos adversaires objecteront que cette langue restaurée sera artificielle, incompréhensible et étrangère dans tous les pays languedociens. Ce serait oublier qu'une langue littéraire comporte nécessairement une part d'artifice et d'archaïsme. Si nous voulons une langue comme le français, l'italien ou l'espagnol, nous ne devons pas rejeter les conditions d'existence de tout idiome littéraire. Quant à l'argument portant sur l'incompréhension, nous leur ferons remarquer qu'ils exagèrent beaucoup et que, par ailleurs, toute langue nécessite un enseignement. Nul ne peut se flatter de la connaître simplement en la parlant ; il faut y rajouter l'étude. Enfin, nous ajouterons qu'une langue ne peut pas se limiter à un territoire et à un seul temps. Elle doit être la synthèse des parlers naturels de toute la nation et la synthèse de la langue des écrivains anciens et modernes. La localisation excessive peut bien faciliter la compréhension aux compatriotes immédiats de l'auteur, mais la rend plus difficile aux lecteurs des autres régions. L. Alibert, Gramatica Occitana, 1936.

L'unilinguisme – qui n'est heureusement qu'une utopie – serait un totalitarisme effrayant de la pensée et de l'esprit ⁴⁰.

Dans cette perspective la coexistence entre une *koinè* et une langue de culture ne doit pas être présentée comme un conflit mais comme une complémentarité. L'exemple le plus important en est aujourd'hui celui de l'anglais international face aux autres langues. Bien que certains anglo-saxons affichent carrément leur projet de marginaliser les autres langues et d'imposer au monde entier la leur comme outil unique de pensée et de communication. Claude Hagège a dénoncé cela et l'a analysé. Il a montré que c'était une aberration et une utopie.

Périlleuse utopie, car dans ce conflit perdu d'avance pour la langue qui voudrait être hégémonique, bien des idiomes risquent de disparaître.

Pour les occitans ce concept du couple *koinè*/langue peut être appliqué à l'occitan référentiel, central, normé, etc, que je propose pour ma part d'appeler "occitan minimal". Plusieurs linguistes, à commencer par Alibert, suivi de Barthe, Taupiac, Teulat, Sauzet ... ont consacré un travail considérable à élaborer avec le plus grand soin un instrument qui existe, qui possède ses dictionnaires. C'est un sujet de débat : pour quelques-uns il devrait devenir la forme moderne de la langue, succédant à l'état dialectal. Pour d'autres c'est un objet de répulsion et il tue la langue authentique. Il me semble quant à moi que pour des écrivains d'oc ayant une réflexion sérieuse sur leur langue, ce n'est rien de tout cela, c'est simplement une facette nouvelle qui vient compléter notre palette linguistique. La langue occitane est un *ensemble* (au sens mathématique du mot) qui englobe tous les dialectes, la "langue sauvage", les milliers de textes écrits depuis mille ans, et aussi cet instrument qui peut rendre beaucoup de services si nous avons une conception "maximaliste" de notre culture. En complément et non en concurrence avec les pratiques de la langue héritées des épisodes antérieurs de sa longue histoire.

Pierre Coulmin nous a commenté cette question pour le grec. Il nous a indiqué que coexistent en Grèce la haute langue traditionnellement promue et le démotique, qui devient actuellement de plus en plus une langue littéraire. Ce démotique pétri de parole populaire impose sa force de vie face aux standards académiques un peu rigides, et permet d'exprimer d'autres choses. L'œuvre de Titos Patrikios en est une remarquable illustration. Pierre nous fit aussi remarquer qu'il ne faut peut-être pas rester rivé à des langues classiques aux normes immuables, mais qu'il faut au contraire les laisser évoluer. Si d'anciennes langues disparaissent, cela n'est pas si grave dans la mesure où de nouvelles prennent leur place, riches de tous les sucs de leur jeunesse.

Je fis alors la remarque que l'aventure de l'occitan moderne est intéressante à analyser à la lumière de cet exemple. Il ne faut pas imaginer que l'on veuille ressusciter un langage fossilisé qui reproduirait exactement ce que les dialectologues ont répertorié entre 1870 et 1960. La démarche de la littérature occitane est toute autre. Les écrivains des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles sont partis de la langue retombée en friche et à l'état sauvage pour en faire un outil de pensée puissant et sophistiqué capable de dire toute la réalité du monde et de porter sur lui un regard original. Ce n'est donc pas une tentative illusoire de prolonger artificiellement l'existence d'un état de langue disparu. C'est, sur les bases de la langue qui s'est pratiquée depuis un millénaire, (la langue parlée multiple et "buissonnière" et la langue

⁴⁰ Claude Hagège : *Contre la pensée unique*, Éditions Odile Jacob, 2012.

écrite de littérature et d'anti littérature) de faire fonctionner un outil de pensée vivant qui en est le prolongement sous une forme adaptée aux temps nouveaux. Enrichie de toutes ces sèves qui lui confèrent une surprenante nouveauté.

Un péril guette cette aventure, à l'évidence. Les locuteurs et les écrivains doivent avoir un respect infini pour leur langue. On ne peut pas tricher. Une langue inventée, imaginaire, coupée de cette sève vivante et multiple, et qui cesserait d'être vivante, serait sans aucune portée, sans avenir.

C'était vraiment le scénario que l'on pouvait craindre. Nous voyions venir les années 2000 comme un trou noir dans lequel allaient s'engloutir entièrement notre culture et notre langue. Quelle légitimité aurait l'occitan pratiqué par des générations qui ne l'auraient pas appris de la bouche même des bergers et des pêcheurs et l'auraient seulement acquis à l'école et dans les livres ?

Nous avons désormais la réponse. Les hussards noirs de Jules Ferry ont en apparence remarquablement réussi, après cent ans d'efforts acharnés, à extirper la langue occitane de la bouche du peuple qui l'avait portée de génération en génération pendant plus de mille ans. Mais les résistances ont été si fortes que persistent encore des locuteurs nourris de langue authentique, actifs, et qui n'ont aucune envie de se taire. Ils transmettent le flambeau à des milliers de jeunes qui reconquièrent leur langue à partir de rien, avec des outils pédagogiques et des lectures : notre littérature qui est d'une si grande richesse ... Et ceci fait que la langue, de l'autre côté du trou noir qui l'a engloutie, est encore toute frémissante de vitalité. L'aventure rebondit. Avec une koinè enracinée dans un millénaire de vie intense. Et qui ne veut pas mourir. Comme le chiendent (*l'erba d'agram*) dont Boudou fit un poème ⁴¹, on s'efforce continuellement à l'arracher et pourtant elle repousse toujours. Plus encore, elle fleurit et dissémine ses graines.

L'avenir de l'occitan, langue considérée comme condamnée par les décideurs et les observateurs raisonnables – et qui s'acharne pourtant à ne pas mourir – est une page blanche sur laquelle tout reste à écrire.

⁴¹ *Je l'ai cueilli, moi, le chiendent / Sur la tombe du pauvre mort / Je l'ai jeté, mauvaise graine / Aux quatre coins de mon jardin / Et le grand vent de la misère / Le dissémine sur ma terre : / Dans votre siècle de l'airain / Que vienne la paix ou la guerre / J'ensemence, moi, le chiendent.*

Fulvio CACCIA

PARLER EN LANGUES

Commençons par le commencement. C'est-à-dire par la langue. Et plus exactement la langue maternelle. Avec le sexe, c'est le premier marqueur de la différence. C'est aussi la première manifestation de la puissance. La langue fait corps au sens propre et figuré. L'incarnation de la langue par la parole puis par l'écrit, a toujours été un enjeu à la fois de reconnaissance et d'exclusion.

C'est par la langue que l'on distinguait jadis les barbares du monde civilisé⁴². Pourquoi ce mot qui à l'origine désigne "ceux qui ne parlent pas la même langue que nous" en est-il venu à désigner l'absence de civilisation ? Dans *La peur des barbares*, Tzvetan Todorov met le doigt sur un mécanisme récurrent qui consiste à fusionner deux oppositions et à permuter deux niveaux hiérarchiques, l'un formé de termes à valeurs morale absolue (barbares/civilisés) l'autre de termes neutres relatifs et réversibles (maîtrisant/ne maîtrisant pas la langue du pays). Bref à faire du relatif, un absolu.

C'est la tout le paradoxe et les limites de l'expérience de la langue sujette à toutes les manipulations et obligée de négocier constamment son point d'équilibre entre la tentation de sa toute puissance et sa valeur éthique liée à l'expérience.

Transumanar

Cette réversibilité avec ce que cela comporte des doutes et d'incertitudes, je l'ai expérimentée comme tant d'autres en émigrant pour le nouveau monde un certain jour de septembre 1959. L'italien m'est devenu étranger. Que s'était-il passé durant cette traversée atlantique ? Rien de particulier, simplement que je me suis éloigné d'elle, comme cela se produit souvent chez les êtres dans la vie. Sans qu'on le sache vraiment, ceux-ci se détachent de nous et vice versa. Comment comprendre la manière dont cela s'est détaché de nous pour se former en "appartenance" sinon d'en parler. L'évoquer revient aussi à évoquer les dialectes qui bruissent en elle : le dialecte des Pouilles de ma mère et le napolitain chantant et tonitruant de mon père. Celui-ci me les avait interdits tous deux, fier de voir son fils parler le *vrai italien* avec l'accent de Toscane ! Dans la langue qui prenait possession de moi durant l'enfance, on pouvait donc percevoir le murmure du plurilinguisme qui lui avait donné naissance, reflet de l'histoire italienne contemporaine.

Durant ces premières années de mon enfance, l'ancêtre latin – langue que j'apprendrai plus tard au collège d'un autre pays – était caché. Il avait déjà le visage austère des premiers héros du Latium, comme Clio Muzio Scevola qui n'hésita pas à brûler la main qui avait raté le roi envahisseur et qu'il devait éliminer.

Ce personnage me fit une forte impression lorsque, enfant, j'entrevis son portrait dans les corridors de l'école Edmondo de Amicis à Florence. Mais cette première année fut

⁴² C'est aussi par l'intonation particulière avec laquelle on la prononce qui peut être dénoncé, comme n'appartenant pas à la communauté ainsi que nous l'apprend l'épisode de la Bible où les Éphraïmites, défaits par les hommes de Galaad furent trahis parce qu'ils ne prononçaient pas correctement le mot "schibboleth".

rapidement interrompue par les clameurs de l'autre langue, la langue de l'exil, partie sur les routes du monde.

Que racontait donc cette autre langue dans ses lettres de papier bible ? Elle nous racontait l'histoire immémoriale du voyage, elle racontait que *tutto il mondo è paese*, elle racontait la quête d'un bon job, elle racontait la lutte des classes et le mépris des nantis ; elle racontait l'avenir des fils ; elle racontait le départ. Cette langue migrante, susurrante et familière, n'était plus la langue de l'exil où elle naquit "pèlerine" par la volonté et la vision d'un seul homme chassé de sa ville natale. Elle était déjà la langue de l'au-delà de l'exil ; la langue de l'au-delà de l'histoire.

Si cette langue a fini par coïncider à la longue avec la langue nationale, elle s'en distingue à sa manière par le fait que ses utilisateurs en ont fait un usage extra territorial. Mâtiné de régionalismes, elle renouait déjà à sa façon avec la langue première. Cette langue que les enfants reçoivent de leur nourrice en suçant le lait de leur sein, l'imitant "sans règle aucune"⁴³

Cette langue, écrivait le poète, est notre première vraie langue. Comment comprendre autrement son pouvoir de conviction, en mesure de déplacer en un siècle des millions de migrants qui la parlaient ma. Cependant, à cause justement de sa faiblesse, de son absence de cour suffisamment puissante et donc d'État, de ses dialectes qui ont persisté, l'italien "pèlerin" était déjà une langue migrante et, dans la fulgurance de son crépuscule, une langue de la transculture.

Quand le cubain Fernando Ortiz formula la notion de "transculturation" au début des années 1940, il voulait saisir les traits susceptibles de définir la *cubitainer* de son île dont la culture était héritière de quatre traditions : amérindienne, esclavagiste, coloniale, émigrante. "L'immigrant, affirme Ortiz, se trouve, tel un déraciné, dans un double mouvement de mésadaptation et d'adaptation, de déculturation et d'acculturation avant d'arriver enfin à la synthèse : soit la transculturation."

Ce mouvement hégélien entre horizontalité de l'exil et verticalité de la mobilité émigrante, m'était apparu, dans les années 1980, plus conforme à la réalité. Les expressions en vogue alors comme le métissage, l'interculturalité et ses connotations catholiques, ou encore le multiculturalisme promu par l'état libéral, étaient précisément les notions avec lesquelles j'avais voulu me mesurer avec d'autres amis de la revue *ViceVersa*.

En tant que langue *faible* dans le sens où l'entendait le philosophe Gianni Vattimo, l'italien hors d'Italie accomplissait mieux, je crois, le destin même de sa propre altérité. Comment ? En tant que "trasumanar" forgé par Dante pour rendre compte de sa joie innommable de se trouver au Paradis guidé par Béatrice, l'amour et la muse de sa vie.

Alors "Transcultur, trasumanar", même combat ? Avec toute la prudence rhétorique de circonstance, je répondrai oui. Parce que l'un et l'autre impliquent un dépassement de la condition humaine et ce, non pas par la technologie comme le revendique un récent mouvement philosophique qui porte ce nom mais par un approfondissement du devenir homme dont l'accomplissement induit une joie intense, indicible, "transhumaine".

⁴³ Dante Alighieri, *De l'éloquence en langue vulgaire*, in *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, 1965, p. 552.

Cette invitation au dépassement n'est pas nouvelle, on pourrait la lier à la transcendance mais qui suppose que ce qu'on nomme la réalité est régie par des concepts intangibles, supérieurs qui nous gouvernent et que le Christianisme triomphant a repris comme un universalisme qui en appelle à prêter allégeance à un "nouveau royaume qui n'est pas de ce monde". Cette dimension proprement spirituelle, dont les œuvres sont désignées "les œuvres de l'esprit" a toujours suscité bien des convoitises. Car c'est le lieu par excellence de la puissance et de l'influence : un pouvoir temporel ne peut perdurer sans lui.

Que cet appel au dépassement ait été instrumentalisé par le pouvoir nazi en détournant la figure nietzschéenne du surhomme ne doit pas nous étonner. Au moment du choix, l'homme remet en jeu ce qu'il considère être son identité. Qui peut le mieux, peut le pire ! Voilà pourquoi les temps de la plus grande ouverture, les temps de la transformation sont aussi les temps eschatologiques de l'apocalypse où le retournement se fait en faveur du plus petit dénominateur commun.

C'est par la parole qui fonde et oriente l'action. Ce dépassement s'insinue "dans les marges" (Valéry), sur la frontière de ce que deviendra le continent caché de la modernité et dont le découvreur fait justement le Poète qui fit de l'expérience de la langue, le lieu même de la transfiguration de la condition humaine.

À la langue maternelle, au parler populaire correspondrait donc une langue paternelle, divine, étrangère qui serait la cause, la condition de la cité terrestre et qui aurait pour fonction de dire la loi et donc la parole, toutes deux distinctes des choses terrestres.

En clair, explique l'essayiste Robert Richard⁴⁴, la Loi de la cité n'est pas le produit du fonctionnement de la Cité (comme l'affirment certains courants de la pensée libérale), la loi (la cause) naît plutôt de l'étrangeté qui se trouve dans la Cité, une étrangeté qui en constitue son cœur intime.

L'italien, langue étrangère

Revenons en arrière, soit au moment où le navire *Irpinia*, qui devait me conduire à Montréal, détache ses amarres des quais du port de Naples et s'élance vers le large en cette belle journée de septembre 1959. Durant le voyage, sur ce bateau, sur cette mer tempétueuse, entre Ancien et Nouveau Continent, entre les Antilles et le Québec, re-parcourant l'itinéraire colonial, la langue italienne devenait pour moi une langue étrangère, la langue du détachement dans le sens premier du terme : qui sépare la parole de la chose désignée. La langue qui rappelle le monde ancien et familier. Elle devenait mémoire et donc langue de l'imagination qui m'obligeait à la retrouver comme *signe*, comme *sumbolon*. L'italien, qui s'était éloigné de moi, se rappelait à mon bon souvenir : j'avais été hôte en sa demeure.

En cette terre nordique qu'est le Québec, j'ai voulu l'oublier, la nier, la cacher dans la cage dorée du souvenir dont elle s'envolait de temps à autre. Toutefois, malgré son inachèvement, elle me demeurait utile. Je m'en servais sans le savoir, tel un pirate, pour arraisonner l'autre langue, saisissant au passage le sens d'une phrase qui, à mes oreilles, résonnait si familière.

⁴⁴ Robert Richard, *l'Émotion européenne*, Éditions Varia, Montréal, 2004.

Le français lui ressemblait, il est vrai. Ses "e" muets et son accent tonique en suspens lui donnaient les traits séduisants d'une jeune fille. En revanche l'italien, avec ses formes et ses accents syllabiques pleins de "o" et de "a", possède les rondeurs de la mère. Mère et fille, ainsi, je les voyais ces deux langues en moi avec leur rivalité et leur voisinage. Une qui monte, l'autre qui descend. Et moi, toujours attentif aux préséances, je cachais la mère sous la table de la cuisine. Par jeu, par honte, par colère.

L'italien retrouvait sa visibilité, pour ne pas dire son honneur, durant les cours du samedi matin à l'école Jean XXIII dans le quartier populaire de Montréal nord que j'habitais alors. Je me retrouvais avec les miens - des écoliers d'origine italienne - que je rencontrais à cette occasion seulement. Pourquoi ? Parce qu'ils habitaient de l'autre côté du boulevard. Ils appartenaient à l'autre aire linguistique et apprenaient l'anglais. Que diable faisais-je donc là, de ce côté-ci de la *frontière*, à nouveau *étranger* parmi les miens ?

L'impression que je conserve de ces années fut un curieux sentiment de malaise, d'être en porte-à-faux. Aujourd'hui je mesure l'ironie symétrique qui m'a toujours conduit à me trouver décalé par rapport à ma communauté originelle.

C'est seulement à ce moment que l'italien redevenait, l'espace de quelques heures, ma langue, la langue du désir. J'étais fier de mieux la parler que mes petits camarades, car, contrairement à eux, moi j'étais *né dedans* ! Or ce sentiment ne durait que l'espace d'une matinée. La honte reprenait le dessus. Quel fils d'émigrant n'a pas ressenti cela ? Je n'échappais pas à la règle, comme si, alors, le fait de parler ma langue maternelle avait été un délit.

Cette faute était précisément la condition immigrante, dont la langue était la marque, c'est-à-dire sa singularité, par le seul fait d'être hors de son territoire. "L'Italien ne voyage pas, il émigre", chante avec à propos Paolo Conte. Alors qu'aujourd'hui l'Italie est devenue un pays d'émigration, cette réflexion de l'auteur-compositeur-interprète continue de résumer les contradictions et le sentiment de culpabilité de la condition immigrante. Comment l'immigrant se différencie-t-il de l'exilé évoqué plus haut ?

Pour le comprendre, il est opportun de le situer dans la chaîne des figures de l'étranger. Si l'exil demeure la catégorie fondatrice du devenir étranger, l'Histoire s'est chargée de lui conférer d'autres avatars. Le plus diffus aujourd'hui – et sans doute le plus tragique – c'est celui du réfugié. Il peuple les camps de fortune, les théâtres de guerres contemporaines : Syrie, Irak, Palestine, Rwanda, Afghanistan ...

Le réfugié est la contre figure de l'homme contemporain : le symptôme de son déchirement, de son échec à partager la richesse produite par le progrès technologique. Son histoire coïncide avec les luttes et les violences de notre époque. La raconter équivaudrait à raconter la manière dont s'est dénoué le lien immémorial de l'hospitalité à l'épreuve des idéologies du territoire que le Léviathan accélère et instrumentalise.

Ceci constitue la facette politique, mais il y a aussi l'autre facette plus labile, et moins facile à identifier, c'est celle du clandestin, du sans-papier. Certes, ils ont toujours existé mais aujourd'hui, alors que les contrôles et la surveillance sont devenus plus insidieux en se généralisant, leur condition devient le révélateur non seulement de l'émigration légale, mais aussi du rapport à la citoyenneté.

Sans la reconnaissance de l'État et souvent dépossédé de ses papiers d'identité, le clandestin est réduit à son unique dimension biologique, dépourvu de la sanction de la Loi puisque justement il se joue d'elle. Une course contre la montre est entamée. Qui sera le plus malin ? Le plus rapide ? Tout se passe comme si en se dépouillant délibérément de sa citoyenneté originelle, le clandestin refaisait le voyage à rebours, d'avant la loi pour retrouver et défier l'état de nature.

La question se reformule ainsi : consentir à perdre ce que l'on a été pour choisir une autre langue. La peur de perdre, de changer, de perdre ce qu'on est, demeure le grand ennemi de l'exilé.

L'immigrant l'illustre aujourd'hui de manière évidente car c'est lui qui entre en dernier sur la scène du monde. Toutefois il se distingue des deux figures qui l'ont précédé par un simple détail mais qui pèse de tout son poids : il n'a pas eu à subir la conquête et/ou la colonisation.

À la différence de l'exilé ou du colonisé, l'émigrant a choisi son destin. Il est moderne, mieux, postmoderne, *ante litteram*. La preuve ? Il est branché directement sur le marché en expansion ; ses motivations, dit-on, sont principalement économiques. L'émigrant part pour améliorer ses conditions de vie et celles des siens et non pour fuir une quelconque oppression. L'émigrant part libre. Bien que complexes, ses motivations ne sont pas d'abord assujetties à un cas de force majeure : guerre ou catastrophe naturelle.

Certes, ces causes peuvent s'ajouter mais le fait demeure : tout compte fait, l'émigrant se détermine seul. Le candidat à l'immigration peut être également un exilé pour des motifs politiques ou humanitaires. Alors, dans ce cas, il échappe à la définition de l'immigrant *in se* et redevient prioritairement un exilé. L'immigrant ne sait pas quoi faire de l'Histoire. Il la laisse volontiers à ses comparses.

Cette détermination économique fait de la condition immigrante une main d'œuvre déterritorialisée, conséquence du marché mondialisé et des puissances d'expropriation. Cette condition est difficile à penser car elle n'est pas dramatisée comme le serait par exemple la condition de l'exilé ; elle est acceptée comme transitoire. C'est en prenant conscience de leur situation que l'immigrant et ses fils peuvent retrouver la singularité qui les relie à l'exilé et au colonisé. C'est donc dans la traversée de sa condition que l'immigrant accomplit son destin transculturel.

Parvenu à cette étape, l'hypothèse que je souhaite formuler est la suivante : l'émigration n'appartient pas aux catégories de la modernité, mieux, elle se situe déjà au delà : c'est en tant que telle déjà une expérience postmoderne. Qu'est-ce à dire ?

J'entends par là qu'elle n'est pas déterminée d'abord par le politique. Lier modernité et politique en lui opposant postmodernité et économie pourrait apparaître osé à certains. Il n'est pas lieu ici de faire une longue démonstration. Je rappellerai simplement que l'État dit moderne advient au moment même où les pouvoirs dits temporels commencent à s'émanciper du pouvoir dit spirituel et deviennent autonomes.

Les révolutions du XVIIIème siècle sanctionnent cette évolution laquelle introduit aussi une nouvelle temporalité. Désormais l'histoire avec l'avènement d'un temps linéaire et événementiel prend le dessus sur la Tradition, cyclique et répétitive. La politique devient de

plain pied l'action souveraine de l'homme. La modernité c'est la conscience et la croyance de l'homme d'influer sur son destin et lui donner une direction hors des pouvoirs constitués et les dogmes religieux. La prépondérance donnée aujourd'hui à l'économie, c'est à dire à la dimension privée, casse cette confiance qui, il est vrai avait été bien mise à mal. Pire elle l'inverse.

Tout se passe comme si les forces du marché s'étaient brutalement substituées aux représentations qui naguère étaient celles du religieux. Malheur à ceux qui n'obéissent pas à ses commandements, il sera voué ostracisé et menacé d'être chassé hors de la communauté économique. Nous sommes revenus à une temporalité de cycles, celui des crises, de l'arbitraire. Pourquoi ? Parce que le capitalisme dans sa phase ultime est une "religion sans expiation". Cette religion du capital se manifeste par la permutation entre espace privé et espace public. La financiarisation de l'économie, basée sur la spéculation n'y est pas étrangère car elle accentue le relativisme qui est aussi commun à une certaine esthétique dite postmoderne dominant la scène des arts.

L'immigrant illustre parfaitement cet homme nouveau qui en fait est très ancien. C'est pourquoi, à mes yeux, l'expérience immigrante apparaît comme le produit même de la postmodernité en une séquence qui va du dernier quart du XIXème siècle jusqu'à la fin du XXème siècle. Moment où d'ailleurs la réflexion sur la *condition postmoderne* commence à se développer en Amérique du Nord. Ce n'est pas un hasard non plus si ces années coïncident avec le déclin de l'immigration européenne et l'émergence du discours sur le post-colonialisme.

Alors la question que nous devrions nous poser est la suivante : que veut-on liquider ? Mieux, que veut liquider l'Occident avec ce discours ? Nous proposons l'hypothèse suivante : c'est justement ce qui fait Loi au cœur de la modernité, soit la référence au principe unique transcendant que le monothéisme puis l'État-nation ont transformé en dogme. Ainsi les critiques exercées contre Dieu par Nietzsche, contre l'homme par Foucault, et contre l'État par le post-libéralisme, sont mises peu à peu hors jeu en transformant dans le même mouvement leur discours sur la postmodernité en idéologie.

Expliquons-nous. Nous postulons que le "devenir immigrant" pris dans le sens que lui donnait naguère un Deleuze, contrairement à ce que l'on peut croire est d'abord un *acte de langage*, un *experimentum linguae* qui se fonde sur deux points essentiels. Primo : le désir de partir. Secundo : l'acte de foi dans la parole de l'ami, du membre de la famille sur les possibilités d'améliorer ses conditions de vie. C'est pourquoi l'immigration est un projet, soit un discours sur le désir qui se montre ainsi au travers le réflexe mimétique. La question des réfugiés qui domine notre actualité l'illustre également à sa manière.

C'est à ce croisement que se trouve "l'éloquence vulgaire". Elle fonctionne comme une rhétorique du Désir. Dès lors, on peut affirmer que l'émigration est un effet de langage : les conditions économiques ne sont pas suffisantes même si l'avènement de l'État-nation crée les conditions pour migrer.

Pour réaliser son destin, la langue de l'immigrant renoue la parole (séparée) des choses (bien-être, la famille retrouvée sur l'autre rive) pour la faire coïncider. C'est alors qu'elle se cristallise en idéologie avec ses figures comme celles de "l'oncle d'Amérique". Cette volte-face porte en elle la culpabilité d'être parti pour des raisons vénales et non par nécessité, comme dans le cas de l'exilé ou du colonisé qui appartiennent tous les deux au cycle long de

la modernité. *Quand nous serons tous coupables*, disait Albert Camus, *alors il y aura une vraie démocratie*.

Ainsi la condition immigrante ou post-immigrante (avec les transformations des seconde et troisième générations) convergeant avec la postcoloniale, pensée par Édouard Glissant, favorise un retournement de perspective qui permet d'entrevoir un nouveau type d'homme et de citoyen, en mesure de réintroduire le politique dans un nouvel État, non plus axé sur la nation mais sur la culture.

L'italien, première langue *vulgaire* à devenir illustre par la poésie, réalise son destin en ce début de millénaire. Redécouvert comme langue de culture par ceux qui ont émigré, ou ceux qui le choisissent par goût ou par ce que Goethe appelait les affinités électives, l'italien ouvre à sa manière la voie à la transculturation de toutes les langues nationales.

Le cycle s'est accompli. Ce n'est pas un hasard si cela le fut à travers cette langue cachée que Dante est parti chasser : la langue de la poésie. C'est une langue qui vient des bois de la mémoire pour affirmer sur la scène du monde son origine et son devenir et illustrer ce que Paul Valéry avait déjà défini comme les traits de l'italianité. Évidemment je ne pouvais y rester indifférent. Qu'il me soit ici permis de le citer in extenso. Car cette définition illustre bien par delà la rupture historique et géographique induite par l'immigration une certaine continuité, un agencement identitaire qui agit aussi dans ce livre et l'anime.

Italianité. Simplicité de vie, nudité intérieure, besoins réduits à l'essentiel. Fond sombre et légèreté ; mais toujours attentive. Insouciance et profondeur. Secret. Pessimisme tout contredit d'activité. Retraction. Tendance aux limites. Passage immédiat ad infinitum. Ipséité. Aséité. Avantages et désavantages d'une position en marge. Promptitude de la familiarité ; se familiariser systématiquement. Le devenir familier avec, prenant la vigueur d'un principe, étendu à toutes choses intellectuelles et métaphysiques. Sens du procédé. (Paul Valéry)

Par delà, cette expérience personnelle c'est bien la forme d'un nouveau "parler en langues" qu'il s'est agi ici d'illustrer. La somme des parcours individuels ne dessine-t-elle pas en creux l'avènement d'une nouvelle réalité ? Cette réalité n'est pas une babélisation de la planète qui conduirait au chaos. L'avènement d'un monde multipolaire tendrait à le laisser penser tant sont nombreuses les communautés naguère minorées, marginalisées - et pas nécessairement ethnoculturelles - qui se bousculent sur la scène de la représentation. L'anglais, hier encore dominant sur le net et qui a baissé depuis en-dessous de la barre des 50 % aujourd'hui, accrédite aussi cette croyance ⁴⁵.

Mais il convient d'aller au delà des apparences. Malgré les turbulences et les conflits c'est bien un "parler en langues", c'est à dire une forme de pentecôte postmoderne qui tend à

⁴⁵ Sur l'autoroute de l'information, l'**anglais** est pratiqué par 536,6 millions d'internautes, soit 27,2 % des internautes du monde. Suivent le **chinois** (444,9 millions : 22,6 %), l'**espagnol** (153,3 millions : 7,7 %), le **japonais** (99,1 millions : 5,0 %), le **portugais** (82,5 millions : 4,1 %), l'**allemand** (75,2 millions : 3,8 %), l'**arabe** (65,4 millions : 3,3 %), le **français** (59,8 millions : 3,0 %), le **russe** (59,7 millions : 3,0 %) et le **coréen** (39,4 millions : 2,0 %). Depuis une décennie, le nombre d'utilisateurs de l'anglais n'a jamais reculé, mais il en est ainsi de certaines autres langues dont le chinois, l'espagnol, le portugais, le japonais, l'arabe, le russe, etc. Le français comptait 74 millions d'internautes en 2009, mais 59,3 en 2010. Les "autres langues" ont aussi augmenté en passant de 258 millions en 2009 à 350,6 millions en 2010.

Voir http://www.axl.cefano.ulaval.ca/Langues/2vital_expansion.htm

s'affirmer de par le monde. Et "ce parler en langues" n'est pas obligatoirement l'usage d'une lingua franca comme certains le craignent mais prend la forme de la traduction. Traduction instantanée, rendue possible par les logiciels de traduction automatique avec les multiples contresens et imprécisions que cela suppose. Mais au-delà de ces inconvénients, c'est bien la conscience de la co-présence des autres langues autour de nous qui émerge désormais comme une évidence et qui nous influence dans l'usage quotidien de notre propre langue.

Jadis, même si on maîtrisait plusieurs langues étrangères, elles n'avaient que très peu d'effet sur la manière dont nous nous adressions à nos interlocuteurs. La porosité interlinguistique était quasi nulle si ce n'est certaines expressions étrangères pour émailler la conversation et qui attestaient de l'appartenance de classe du locuteur.

Ce monolinguisme aujourd'hui est révolu. Pour le meilleur et pour le pire. Cela peut donner, le *wesch*, ce sabir franco-arabe, pratiqué dans les cités de France aujourd'hui, mais aussi le désir de son dépassement à travers l'éducation. Et c'est à ce niveau que le multilinguisme se transforme en ce parler en langues qui fait fonctionner le désir et l'intercompréhension qui existent potentiellement entre toutes les langues. Comme le disait Édouard Glissant, un écrivain de nos jours ne peut écrire que dans la co-présence des langues et traditions d'ailleurs.

Élizabeth CSICSERY-RÓNAY,

POÈMES (français, anglais, hongrois, occitan)

Traduccion en Occitan de J.F. Brun

FREINS

On ne peut pas freiner le vent
Il devient tornade

On ne peut pas freiner l'eau
Elle devient cascade

On ne peut pas freiner la Nature
Elle revient au galop

SHACKLES

You cannot shackle the wind
It becomes a tornado

You cannot shackle water
It becomes a torrent

You cannot shackle Nature
She comes back at gallop

LA TEMPÊTE

On montait le mont de Budapest
Pour voir les feux d'artifices
Du jour de Saint-Etienne.
Un orage est survenu soudain
Ce jour de Saint-Étienne.
Il pleuvait et le vent sifflait.
Mais il y avait ceux qui ont trouvé
La mort ce jour-là
De Saint-Étienne.

VÁGTATVA VISSZATÉR

Visszafogod a szelet
Forgósze! lesz belöle

Visszafogod a vizet
Árvíz lesz belöle

Visszafogod a Természetet
Vágtatva visszatér

LOS FRENS

Podèm pas restancar lo vent
Se càmbia en tempèri

Podèm pas aplantar l'aiga
Se càmbia en rajal

Podèm pas aplantar la Natura
tòrna a galaup

THE STORM

We went up to Buda Castle and
Waited for the fireworks
On the night of Saint-Stephen.
A storm came up,
The wind came up,
The wind whistled, it poured,
And we were soaked to the skin.
Some found their end
That night of Saint Stephen.

La colère de Dieu, l'ouragan,
A déraciné les arbres,
A cogné les bateaux,
Parce que l'humanité
De la nature a tout bouleversé.

A VIHAR

Fenn voltunk a várban
Várva várván
A Szent István
Napi tűzijátékot.
Felkerekedett az orkán
Szent István napján.
Eső esett, szél zúgott.
Minékünk átázás jutott.
De voltak kik halálukat
Lelték Szent István Napján.
Isten haragja, az orkán
Fákat kitepelt
Hajókat összekoccintott,
Mert az emberiség
A természetben mindent
Felborított.

LA VISITE

J'étais couchée dans mon lit
Ces jours-ci.
La Mort est entrée dans ma
chambre.
"Bonjour," je lui dis,
"Est-il temps de mourir ? "

The storm, the wrath of God,
Uprooted trees
And crashed boats
For humanity has upset
The balance of Nature.

LA TEMPÈSTA

Escalàvem lo sèrre de Budapest
Per veire los fuòcs d'artifici
Aquel jorn de la Sant Esteve
Subran petèt una tronada
Aquel jorn de la Sant Esteve
Ploviá, lo vent siblava
Erem lèu trempes
Mas i aviá aqueles qu'an atrobat
La mòrt aquel jorn d'aquí
de la Sant Esteve
l'ira de Dieu lo tempèri
a desraïçat los arbres
a tustat los batèus
perqué l'umanitat
de la natura
a tot borrolat.

THE VISITOR

As I lay on my bed
The other day.
Death walked into my
room.
"Hi !" said I,
Is it time to die ?"

"Non," répondit-il,
"Pas encore"
Et il est parti.

A LÁTOGATÓ

Ágyban feküdtem
A minap,
A Halál belépett a szobámba.
"Szia," mondtam neki,
"Meg kell halni ?"
"Még nem," mondta.
Megfordult és kiment.

LE MOMENT

Qui saisit le moment
Saisit l'éternité

Qui saisit le feu d'amour
Tire une flèche vers la divinité

Même l'oiseau des airs
Doit descendre sur la terre

Le destin m'a emmené à toi
Pour que je puisse dépasser le moi

"No," he replied,
"not yet."
He turned around and left.

LA VISITAIRA

Ere jaguda sus mon lièch
Aqueles jorns d'aquí
la Mòrt dintrèt dins ma cambra
"bonjorn", li diguère
"es lo moment de morir ?"
"Nani" diguèt. "Pas encara".
E partiguèt.

THE MOMENT

He who seizes the moment
Seizes eternity

He who seizes the flame of love
Shoots an arrow toward divinity

Even the bird, who flies in the sky
Must come down to earth by and by

Fate led me to you
So I can let go of my ego

A PILLANAT

Aki a pillanatot megragadja
A mindenség az övé

Aki a szerelem lángját megragadja
Nyilat ereszt az istenség felé

Még a madár, aki röpköd az égben
Kénytelen le-leszállni a földre

A sors hozzád vezetett,
Hogy magamon túl emelkedjek

THE MOMENT

Quau aganta lo moment
aganta l'eternitat

quau aganta lo fuòc d'amor
tira una flècha cap a la divinitat

amai l'aucèl que vola dins lo cèl
deu davalat sus la tèrra

l'astrada m'aduguèt cap a tu
per que poguèsse trespassar lo ieu !

3) LES FEMMES

Élizabeth CSICSERY-RONAY

LA SITUATION DES FEMMES DANS LE MONDE

Quand on parle de la situation des femmes dans le monde, on arrive à une liste bien triste de leurs misères. Plus d'un milliard de femmes dans le monde, la majorité de la population féminine, vivent dans des régions pauvres et rurales. Elles sont analphabètes, sous-alimentées, épuisées du travail de longues heures et pour peu de récompenses.

Dans les pays en voie de développement, les garçons sont favorisés depuis leur naissance. Ils sont la sécurité-vieillesse de leurs parents, tandis que les filles mariées, partent vivre dans d'autres familles. Les fils sont mieux nourris, mieux habillés, mieux éduqués que les filles. Les femmes n'ont que peu de droits, on les marie jeunes sans qu'elles aient le choix du mari. Le travail dur, les grossesses constantes les affaiblissent et les tiennent dans une situation de dépendance.

En Europe et en Amérique du Nord, les femmes qui sont relativement libérées et aisées ne sont qu'une petite minorité. Pour la plupart, "leur libération sexuelle" est dénuée de pertinence et même frivole.

Même dans les pays développés, par exemple aux États-Unis, les femmes ne gagnent, que 70 % du salaire des hommes. Elles sont victimes de la violence domestique. En 2011, 34 femmes ont été tuées dans l'état de Minnesota considéré comme l'un des états les plus progressistes. Aux États-Unis une femme sur trois sera attaquée sexuellement pendant sa vie et une sur cinq sera violée. Au Mexique, pendant les 10 dernières années, 10 000 femmes ont été tuées. En 2010, en Inde, 8 391 assassinats étaient liés à la dot, c'est à dire qu'une mariée a été brûlée toutes les 90 minutes. Au Bangladesh, au Cambodge, au Pakistan, en Afghanistan et en Inde, 70 % des milliers d'attaques l'ont été par acide sur des filles. Sans parler des crimes d'honneur dans les familles musulmanes conservatrices, d'autant plus que la jeune femme se marie avec l'homme de son

choix au lieu de celui que la famille a choisi. Il faut mentionner aussi les mutilations génitales féminines. En outre, le trafic des êtres humains est déchaîné partout dans le monde : deux-millions de femmes et d'enfants sont vendus pour le commerce sexuel.

En Afghanistan on tire sur les filles qui veulent aller à l'école. Voir l'héroïne et lauréate du prix Nobel de la Paix : Malala. Boko Haram a kidnappé des centaines d'écolières au Nigéria où le gouvernement se montre impuissant.

Dans les pays musulmans conservateurs, les femmes portent le tchador, quand d'autres sont montrées presque nues pour les besoins de la mode d'aujourd'hui. Le corps des femmes est utilisé pour vendre toutes sortes de choses. Deux situations qui sont les signes de l'"objectification" de la femme et la marque de la domination des hommes. Est-ce que les talons "impossiblement" hauts sont mieux que le bandage des pieds en Chine autrefois ? (Il faut dire que les talons aiguilles sont une arme de défense assez efficace ...)

Mais avant d'être trop déprimés par toutes ces mauvaises nouvelles, regardons quelques faits positifs. Par exemple le système de micro-crédit inventé en 1976 par le lauréat du prix Nobel de la Paix, le Bangladeshi Muhammed Yunus. Pour 95% des cas, des prêts de petites sommes sont consentis aux femmes pour les aider à créer des petites entreprises (couture, artisanat ...) parce qu'elles remboursent ces emprunts, tandis que les hommes vont au bar et au pub. Dans les pays très dominés par les hommes, comme en Inde et au Pakistan, des femmes ont été élues à la tête de leur gouvernement, telles Indira Gandhi et Benazir Bhutto, sans oublier Margaret Thatcher en Grande Bretagne. Il faut dire que ces femmes étaient plus autoritaires que les hommes. Puisqu'il fallait faire ses preuves. Cela continuera, je pense, jusqu'à ce qu'il y ait parité entre hommes et femmes.

Dans les pays socialistes, en Hongrie par exemple, les femmes faisaient des carrières professionnelles - médecins, avocates, universitaires - plus qu'en Amérique, mais supportaient aussi tout le travail de la maison. Le système de *Gyes* en Hongrie, les a aidées. Elles avaient le droit de rester trois ans à la maison

avec les enfants. Ce programme est resté en place aujourd'hui. Sans comparaison avec les six semaines de congé de maternité des femmes américaines, si elles ont de la chance. Aux États-Unis par contre, les hommes aident plus à la maison, s'occupent plus des enfants et les femmes y sont généralement plus respectées que dans ces pays ex-socialistes.

Mais bien que dans les pays développés la situation de la femme soit meilleure que dans le Tiers Monde, il reste toujours des problèmes. Les femmes pensent que les hommes ne les écoutent pas et ne les prennent pas au sérieux dans la vie et au travail.

Par contre, le politiquement correct va souvent trop loin. Ce qui n'aide pas. Même le Président Obama n'a pas échappé à de sévères critiques pour avoir complimenté sur son apparence le procureur général de la Californie : une femme.

Et puis il y a le cas du prix Nobel scientifique, qui a été radié de l'University London College pour une plaisanterie faite lors une conférence sur les femmes dans la science en Corée du Sud : "Je dois vous raconter mes problèmes avec les filles. Trois choses arrivent quand elles sont dans le laboratoire. Vous tombez amoureux d'elles, elles tombent amoureuses de vous et quand vous les critiquez, elles pleurent."

Il est donc préférable de ne pas aller aux extrêmes. "De rester bien campé sur son cheval !"

Miquèla STENTA

**FEMNAS OCCITANAS A L'EDAT MEJANA,
SITUACION, PLAÇA E RÒTLE
DINS LA SOCIETAT DE CORTESIA**

(Fonts administrativas, istoricas, literàrias)

Dins los païses d'òc dau sègle XII (los tèxtes definnisson "nòstre lengatge " o "nòstra lenga" coma lo territòri de la lenga que ditz òc per afirmar), una societat s'inventa d'ideaus que la tiran cap avant ; se dison "**Cortesia**". Se sublima quand cèrca de los aténher ; reguitna e resistís quand son atacats – es çò que mòstran los tèxtes contemporanèus.

Aicí s'expandís l'art das **trobadors**, las valors d'aquesta societat. Son eles, los **trobadors**, que n'exprimisson las valors dins lors escriches e los fan conóisser a tota Euròpa. Es doncas dins eles que cau cercar *larguesa, prètz, paratge, convivència, mercé, fin'amor*. Las trobarem, au sègle XII, quand s'expandisson que mai ; au sègle XIII, quand la guèrra de conquèsta las escana, las desviran, las destrusís.

Çò mai grand d'inventat en aqueste temps e dins aqueste luòc consistís tot bèu just en l'elaboracion d'aquestas valors que uòi las diriam laïcas, dins la mesura que s'aplican a de comportaments sociaus e moraus a costat e, de còps, opausats as precèptes religioses.

La valor primièra es **Larguesa**, art de donar vertadièr, que, se de donar aquò onòra, lo que recep tanben es onorat, sens esperar un mercejament ni un degut. Se manifèsta Larguesa dins totes los domenis de la vida sociala, en cavalaria, dins la relacion amorosa. Larguesa es materiala e morala. De Cortesia, es una qualitat màger. E quand es escarnida, son profanator n'es descasut.

Prètz, es la valor personala, lo meriti aquesit amb de sentiments e comportaments nauts e dreches : per un cavalièr, sa leialtat, sa drechura, sa valhença ; per un trobador, la qualitat de sas composicions poeticas e musicalas ; per una dòmna, la qualitat e la finessa de son acuèlh, son solaç (conversacion), sa justessa d'esperit, son biais de se menar. Prètz fasiá qu'òm èra reconogut, qu'òm manteniá l'onor d'un linhatge, qu'òm s'enuaçava au reng das rics òmes qu'èran los senhors o au de la dòmna.

Per un trobador, la reconoissença sociala ten au prètz estacat a sas composicions ; sa notorietat depend tanben de son biais de cortejar e celebrar la dòmna.

... *mon chant monta e pòia*
e mon prètz melhura,

escriu Bernart e Ventadorn au mitan dau sègle XII ; vòu dire que son cant d'amor, que son quite còr n'es la font, s'enuaçava e l'enuaçava, grandís e lo grandís. De notar en passar, aquesta nocion de quèsta de çò melhor que s'aparenta a la filosofia greca antica.

Per definir **Paratge**, laissarem la paraula a Fernand Niel ⁴⁶ : "**Paratge** (signifie) honneur, droiture, égalité, négation du droit du plus fort, respect de la personne humaine pour soi et pour les autres. Le **paratge** s'applique dans tous les domaines, politique, religieux, sentimental. Il ne s'adresse pas seulement à une nation ou à une catégorie sociale, mais à tous les hommes, quelles que soient leur condition et leurs idées".

Saique Paratge es aquesta noblessa de còr ; mas tanben un sentiment patriotique-nacionau. Los barons occitans, dins la **Canson** ⁴⁷, se referisson a Paratge,

⁴⁶ in *Albigeois et cathares*, Paris, 1962, p. 67.

⁴⁷ Il s'agit de l'immense chronique épique qui relate les événements politiques et militaires de la Croisade contre les Albigeois.

quand s'acampan en conselh per un atac o una defensa. Se baton per lo defendre o lo restablir ; representa tota una civilizacion.

Pòrta sens tanben l'adesion dau *Capitol*⁴⁸ de Tolosa e de la populacion per defendre Paratge. Marca qu'aquesta valor èra pas la çaça gardada d'una categoria sociala, la noblessa, mas podiá permetre a tota una populacion amenaçada dins sa cultura de se reconóisser, de s'identificar a de valors pròpias. Se pòt repotegar en dire que Tolosa sola es concernida ? Non. Que se baton per Paratge, amb los comtes Raimon, de barons venguts de Provença, de las tèrras de Trencavel, d'Armanhac, de Peirgòrd, de Foish, de Cumenge, d'Aragon, e d'autres endacòm mai de las tèrras d'òc. Totes son dau costat de Tolosa, de la defensa d'un territòri ont onor, prètz, valor, larguesa, se conjugan en Cortesia. E paratge, solide.

Alara, Paratge, valor occitana originala ? O aviá plan vist, Simone Weil, dins lo *Cahier du Sud* famós de febrièr de 1943, *Le Génie d'oc*, qu'escriu :

Lo poèta de Tolosa sentís fortament la valor esperitala de la civilizacion atacada ; l'evòca de contunh mas sembla qu'es dins l'imponder de l'exprimir, e emplega de longa los mesmes mots, prètz e paratge, de còps, paratge e mercé. Aqueles mots sens aver d'equivalents a l'ora d'ara, designan de valors cavalierescas. E pasmens, es una ciutat, es Tolosa que viu dins lo poèma, e i alena entièra sens ges de distinccion de classas. (...) Aqueste país qu'aculhiguèt una doctrina tant sovent acusada d'èsser antisociala siaguèt un exemple incomparable d'òrdre, de libertat e d'union de las classas.

Può, Simone Weil parla d'"un sentiment civic intense", "d'una concepcion de la subordinacion (...) que fai lo servidor egau au mèstre per una fidelitat volontària e li permet de se metre de genolhons, d'obesir, de patir lo castic sens pèdre res de sa fiertat. Mai luònh, "l'union d'un esperit entau amb lo sentiment civic, un estacament tanben intense a la libertat e as senhors legitims, aquí çò que se vegèt benlèu pas endacòm mai que dins lo país d'òc au sègle XII. Per ela,

⁴⁸ Ainsi nomme-t-on à Toulouse l'assemblée de notables, les *consols*, qui dirigent la ville.

l'òrdre es possible sonque aquí que lo sentiment d'una autoritat legitima permet d'obesir sens se rabaissar ; aquí es benlèu çò que los òmes d'òc sonavan paratge.

Mas cau ben constatar que paratge s'escafa de pauc a cha pauc cap a la fin dau sègle XIII, escafat das tèxtes coma de la societat jos l'efièch das interdiches moralisators de la Glèisa e de la dominacion d'una feodalitat que n'ignorava lo concèpte ; parièr per las autras grandas valors de la societat.

Convivència, la practicavan naturalament los senhors coma Raimon-Rogièr Trencavel, vescomte de Besièrs e Carcassona, catolic, que sos vassaus *tenian los erètges, qui en castèl, qui en tor*⁴⁹ ; los protegissián pas particulament, mas los recebián coma d'estatjants simplament o viatjaires, se diriá uòi "ciutadans". Se trobava tanben que de jusius siaguèsson associats a l'administracion das domenis, coma un Samuel, baile e secretari dau vescomte de Besièrs en 1203-1204 ; ni per l'interdiccion de la Glèisa, saique ! E abans aqueste Samuel, lo quite vescomte de Besièrs e Carcassona aviá per *baile* (administrator dau domeni) Bertran de Saissac, adepte de la religion das *bons crestians* o catars.

Es en fasent acte de convivència, encara, que los *consols*⁵⁰ de Besièrs refusèron de liurar a l'armada das crosats los "erètges" e los jusius de la vila ; se conois la seguida ... Convivència, aici doblada dau fèrm voler de se laisser pas impausar un govèrn e una lei contraris as principis autoctònes.

Convivència, non nomenada, se legis en negatiu dins Pèire Cardenal⁵¹ quand planhís que de França es venguda la costuma de recebre a sa taula sonque los qu'an blat e vin a bodre,

e qu'òm non aja coïndança

⁴⁹ "recevaient/hébergeaient les hérétiques, dans le castrum ou le château", in la *Canson*, laisse 15.

⁵⁰ On appelle ainsi les membres d'un *consolat* (voir plus haut).

⁵¹ Dans la pièce *Falsetats e desmesura* écrite en 1216 ou 1219.

amb paubra persona

De convivència, se pòt dire que garantissiá la libertat de consciença e de pensada, e lo respèct de l'autre ancorat sus sa valor personala e non sa fortuna.

Fin'amor implica la transposicion dins lo domeni de la relacion amorosa entre òme e femna de gèstes rituaus de la religion e de la feudalitat : la *dòmna* es suplicada, pregada, de genolhons, mans jonchas ; mas aici aquestes gèstes representan l'obesir liurament consentit, coma per *paratge*.

Fin'amor, aquò's tanben una purificacion dau desir per que siaga possible d'escambiar los còrs, es l'amor-comunion, comprenent o non una realizacion fisica e en defòra de la relacion dau maridatge. Aqueste amor es un ben en se, considerat coma font de tot ben, de totas vertuts. En eu se recampan totas las qualitats de Cortesia, *drechura*, *paratge*, *larguesa* que son ròtle es aici essenciau.

En un mot, aquestas valors son la marca d'una societat feudala "umanista", pas tant redda ni calhada coma o podiá èsser endacòm mai, que se congreet una etica a costat das precèptes religioses. E coma apondre pas l'engatjament, encara qu'aqueste comportament siaga pas nomenat a l'epòca, l'engatjament que marca un posicionament d'una noveutat bèla ? Aquò's eu que farà s'enuçar la votz de quauques trobadors entre los grands contra las exaccions e lo desvirament de las valors que fan "li Francés" e la clergia.

Simone Weil o aviá plan vist, marcant entau l'aspècte universau d'aquestas valors : "L'esprit de la civilisation d'oc au XIIème siècle, tel que nous pouvons l'entrevoir, répond à des aspirations qui n'ont pas disparu et que nous ne devons pas laisser disparaître, même si nous ne pouvons pas espérer les satisfaire."

Una societat coma aquesta podiá qu'una causa : assegurar a las femnas un ròtle, una situacion, de bon remarcar.

Dos faches anteriors a l'epòca, un socio-politic, l'autre culturo-politic, permeton de melhor presar la situacion de las femnas en país d'òc.

Lo primièr, e que vau lo còp, es lo drech d'eretatge per las filhas, venent das visigòts, quand faguèron de Tolosa la capitala de lor reiaume. Aquí una disposicion que lor donava de bens, d'avèrs pròpis tant coma a lors fraires ; au mens en teoria. Aquí es, probable, l'origina d'una cèrta autonomia.

Per l'autre fach, s'agís de las relacions per dessus los Pirinèus entre cultura arabò-andalosa e cultura romana. Aquí de montanhas que vegèron passar, dins un sens e dins l'autre, de guerriers, de mèrças, de poètas, de sabents. Après quauque brava emponhada, las zònas d'influéncia bolegavan, se sagelava alara un acòrd per un maridatge, d'escambis. Entau, d'elements de civilizacion e de cultura arabò-andalosa poguèron passar dins la societat e la cultura de çò qu'es per venir los païses d'òc. Las femnas ne tiraràn profièch.

Encara que cau saupre de quantas femnas se parla. Las umilas, femnas dau pòble e das borgs, l'Istòria garda pas lor nom ni lor vida ; pasmens, au contorn d'un acte notariat, d'una cronica o dins la literatura, aquí las as qu'apareisson. Las autras, dòmnas de cort e de castèus, jògan un ròtle sociau e politic, an drech au capítol.

Las femnas, dins la ciutat, fan a lor sicut e en lor quite nom per vendre, crompar, donar, prestar, faire un testament, èsser testimònis per d'actes, aver de mestièrs. D'unas, un còp faches los "devers" familiaus e mairaus, se recaptan dins un ostau seune, i recebon, sonhan, ensenhan, conselhan, trabalhan ... e, au sègle XIII, entretendon la religion das bons crestians. Quand es assiejada Tolosa per los crosats, elas participan a la defèsa de la vila, *tosas, donzèlas, molhièrs e dòmnas*, valent a dire totas "categorias" socialas mescladas. E son de femnas que manòbran la peirièra qu'una pèira tusta Simon de Montfòrt "sus son casco d'acièr" e lo tua ; "lo lop es mòrt". Lo ser, son elas encara que sonhan, avidan, cantan e dançan, dau temps dau sèti.

Dins los castèus, son femnas de senhors e se devon de donar l'ezemple de biaïsses de far e d'èsser de cortesia. Son tanben senhors de castra (vilatges

fortificats), administran, fan la gestion, crean de moneda, o fan tot coma un senhor. Quauques noms, entre maites, faràn referéncia : Ermengarda de Narbonne, Guirauda de Lavour, la comtessa de Forcalquière, e, solide, Alienòr d'Aquitània.

Dins la literatura, intervenon de femnas a maites nivèus : siaga objècte de las representacions masculinas, siaga actrices poeticas o puslèu quitament autors. La lirica trobadorenca espanduèt dins tota la literatura medievala l'imatge de la femna asorada, celebrada, pregada, impossibla d'aténher, non plegadissa, en un mot, la dòmna coma icòna vertadièra.

Los retraches que ne fan los trobadors son estereotipats, convencionaus. Basta d'anar veire las *razons*, aquestes comentaris que, dins los cançoniers, acompanhan las cançons ! S'i tròban de femnas, las quitas dòmnas, que se trufan das trobadors que las cortejan, se risent d'eles, tissosas que non sai ! E qué dire de la pastreta, dins la pastorèla, que, au senhor cortejaire, li dona una leiçon de *cortesía* e demòra quieta amb las fedas ? Las letrinas enluminadas mòstran las trobairitz (femnas poètas-compositoras) que se tenon en declamacion coma la màger part de lors omològs masculins ; d'autras son auditritz o en dialòg amb un òme, de segur per una tenson (cançon de doas o tres voses, que lo subjècte fai controvèrsia).

Quand arriban a l'escritura, dau darrièr tèrç dau sègle XII au primièr dau sègle XIII, es en mestrejant perfiechament l'art dau trobar. Se plegan au cadre estrict de la composicion poetica, mas en contornant lo còde de *finà amor*. Que, aici, la dòmna a un ròtle doble : es a l'encòp la dòmna per tradicion requista d'amor e l'aimanta que requerrís. Bolegan las convencions costumieras, reclamant per exemple d'aimar lor cavalièr-dolç amic "a present", valent a dire a la vista de totes, publicament. S'acaran a la question dau maridatge, e son corolari, la procreacion, amb *los tetins que pendon e lo ventrilh enojós*. Una, entre elas, adreïça un salut d'amor a una altra femna (sembla pas que ges de trobador aja fach çò-mesme per un òme).

Aquestas femnas èran poètas, compositriz ; parlavan d'amor entre èssers umans ; o fasián dins la lenga de las corts e das borgs ; èran pas de misticas. Es per aquò benlèu que d'unes dobtèron de lor existéncia ⁵². E pasmens, aquela existéncia es atestada per los tèxtes. Se nomenan Azalaís de Porcairargas, Castelosa, Comtessa de Dia, Bieiris de Roman, Clara d'Andusa, Maria de Ventadorn, entre las mai conegudas.

Mas la Crosada contra los Albigeses serà l'escasença d'una guèrra de conquèsta que rauba e roina senhors e ciutats, chapla las valors de Cortesia, impausa la "coutume de Paris" dins lo drech. Pauc a cha pauc, los noms de femnas s'escafàn e desaparèisson de la practica notariala, los òmes son faidits (s'exilhan), resistisson o van de bana amb lo poder novèu. Las trobairitz se taisan. Lo vèu tomba sus ... Quau sap çò que seriá venguda aquesta societat ?

Junh de 2015.

⁵² Voir *Histoire des femmes*, tome 2, sous la direction de G. Duby et M. Perrot.

Miquèla STENTA

**FEMMES OCCITANES AU MOYEN ÂGE,
SITUATION, PLACE ET RÔLE
DANS LA SOCIÉTÉ DE *CORTESIA***

(Sources administratives, historiques, littéraires)

Dans les pays d'oc du XII^{ème} siècle (les textes définissent *nòstre lengatge* ou *nòstra lenga* comme le territoire de la langue dans laquelle la particule affirmative est *òc*), une société s'invente des idéaux qui la tirent vers l'avant ; ils portent un nom : *Cortesia*. Elle se sublime en cherchant à les atteindre ; elle s'insurge et résiste quand ils sont attaqués – c'est en tous cas ce que montrent les textes contemporains.

Ici se développent l'art des *trobadors*, les valeurs de cette société. Ce sont eux, les *trobadors*, qui expriment ces valeurs dans leurs divers écrits et les font connaître à l'Europe entière. C'est donc chez eux qu'il faut chercher *larguesa*, *prètz*, *paratge*, *convivèncià*, *mercé*, *fin'amor*. Et nous les trouverons, au XII^{ème} siècle quand elles sont en pleine expansion ; au XIII^{ème}, quand la guerre de conquête les contraint, les détourne, les détruit.

La grande innovation en ce temps et en ce lieu consiste précisément en l'élaboration de ces valeurs que nous qualifierions aujourd'hui de laïques, dans la mesure où elles s'appliquent à des comportements sociaux et moraux à côté et parfois à l'opposé des préceptes religieux.

La première de ces valeurs est *Larguesa*, véritable art du don, car si l'on s'honore en donnant, on honore celui qui reçoit, sans attendre un merci ni un rendu. *Larguesa* se manifeste dans tous les domaines de la vie sociale, en chevalerie, dans la relation amoureuse. *Larguesa* est matérielle et morale. Elle est

une qualité essentielle de *Cortesia*. Et quand elle est bafouée, elle déchoit son profanateur.

Prètz, c'est la valeur personnelle, le mérite acquis par la hauteur de sentiments et de comportement : pour un chevalier, par sa loyauté, sa droiture, sa vaillance ; pour un *trobador* par la qualité des compositions poétiques et musicales ; pour une *dòmna*, par la qualité et la finesse de son accueil, sa conversation, son discernement, sa conduite. *Prètz* faisait qu'on était reconnu, qu'on maintenait l'honneur d'un lignage, qu'on se haussait au niveau des *rics òmes* qu'étaient les seigneurs ou de la *dòmna*. Pour un *trobador*, la reconnaissance sociale réside dans le prix que l'on attache à ses compositions ; sa notoriété dépend aussi de son habileté à courtiser et à célébrer la *dòmna*.

... *mos chants monta e pòia*
e mos prètz melhura,

... mon chant monte et s'élève/mon mérite en devient meilleur, écrit Bernart de Ventadorn au milieu du XIIème siècle ; il signifie par là que son chant d'amour dont la source est le cœur lui-même, s'élève et l'élève, grandit et le grandit. A noter au passage cette notion de quête du meilleur qui s'apparente à l'antique philosophie grecque.

Pour définir *paratge*, laissons la parole à Fernand Niel ⁵³ : "*Paratge* (signifie) honneur, droiture, égalité, négation du droit du plus fort, respect de la personne humaine pour soi et pour les autres. Le *paratge* s'applique dans tous les domaines, politique, religieux, sentimental. Il ne s'adresse pas seulement à une nation ou à une catégorie sociale, mais à tous les hommes, quelles que soient leur condition et leurs idées".

⁵³ in *Albigois et cathares*, Paris, 1962, p. 67.

Si *paratge* est cette noblesse de cœur, il est aussi un sentiment patriotique-national. Les barons occitans, dans la *Canson* ⁵⁴, se réclament de *paratge* quand ils tiennent conseil avant une attaque ou pour une défense. On se bat pour le défendre ou le rétablir ; il représente toute une civilisation.

Significative est aussi l'adhésion du *Capitol* ⁵⁵ de Toulouse et de la population à la défense de *paratge*. Elle indique que cette valeur n'était pas l'apanage d'une catégorie sociale, la noblesse, mais pouvait permettre à toute une population menacée dans sa culture de se reconnaître, de s'identifier à des valeurs propres. Peut-on objecter que Toulouse seule est concernée ? Non. Car se battent pour *paratge*, avec les comtes Raimon, des barons venus de Provence, des terres de Trencavel, d'Armanhac, de Peiregòrd, de Foish, de Cumenge, d'Aragon, et d'autres ailleurs des terres d'oc. Tous épousent la cause de Toulouse, de la défense d'un territoire où *onor, prètz, valor, larguesa*, se conjuguent en *Cortesia*. Et *paratge*, bien sûr.

Alors, *paratge*, valeur occitane originale ? Simone Weil l'avait bien vu dans le fameux *Cahier du Sud* de février 1943, *Le génie d'Oc*, où elle écrit :

"Le poète de Toulouse sent très vivement la valeur spirituelle de la civilisation attaquée ; il l'évoque continuellement mais il semble impuissant à l'exprimer, et emploie toujours les mêmes mots, *prètz* et *paratge*, parfois *paratge* et *mercé*. Ces mots, sans équivalents aujourd'hui, désignent des valeurs chevaleresques. Et pourtant, c'est une cité, c'est Toulouse qui vit dans le poème, et elle y palpète tout entière sans aucune distinction de classes. (...) . Ce pays qui a accueilli une doctrine si souvent accusée d'être antisociale fut un exemple incomparable d'ordre, de liberté et d'union des classes."

Elle parle ensuite d'un "sentiment civique intense", d'une "conception de la subordination (...) qui rend le serviteur égal au maître par une fidélité volontaire

⁵⁴ Il s'agit de l'immense chronique épique qui relate les événements politiques et militaires de la Croisade contre les Albigeois.

⁵⁵ Ainsi nomme-t-on à Toulouse l'assemblée de notables, les *consols*, qui dirigent la ville.

et lui permet de s'agenouiller, d'obéir, de souffrir les châtements sans rien perdre de sa fierté". Plus loin, "L'union d'un tel esprit avec le sentiment civique, un attachement également intense à la liberté et aux seigneurs légitimes, voilà ce qu'on n'a peut-être pas vu ailleurs que dans le pays d'oc au XIIème siècle". Pour Simone Weil, "il ne peut y avoir d'ordre que là où le sentiment d'une autorité légitime permet d'obéir sans s'abaisser ; c'est peut-être là ce que les hommes d'oc nommaient *paratge*."

Mais un constat s'impose : *paratge* s'efface progressivement vers la fin du XIIIème siècle, gommé des textes comme de la société sous l'effet des interdits moralisateurs de l'Église et de la domination d'une féodalité qui en ignorait le concept ; de même, les autres grandes valeurs de la société de *Cortesia*.

Convivència, c'est ce que pratiquaient naturellement les seigneurs comme Raimon-Rogièr Trencavel, vicomte de Béziers et Carcassonne, lui-même catholique, dont les vassaux "*tenian los erètges, qui en castèl, qui en tor*"⁵⁶ ; ils ne les protégeaient pas spécialement, ils les recevaient comme de simples habitants ou voyageurs, on dirait aujourd'hui "citoyens". Il arrivait aussi que des Juifs fussent associés à l'administration des biens, comme un certain Samuel, bayle et secrétaire du vicomte de Béziers en 1203-1204 ; ceci malgré l'interdiction de l'Église. Et avant ce Samuel, le même vicomte de Béziers et Carcassonne avait pour *baile* (administrateur des biens) Bertran de Saissac, adepte de la religion des *bons crestians* ou cathares.

C'est au nom de *convivència*, encore, que les *consols*⁵⁷ de Béziers refusent de livrer à l'armée croisée les "hérétiques" et les juifs de la ville ; on connaît la suite ... *Convivència*, ici doublée de la ferme résolution de ne pas se laisser imposer un gouvernement et une loi contraires aux principes autochtones.

⁵⁶ "recevaient/hébergeaient les hérétiques, dans le castrum ou le château", in la *Canson*, laisse 15.

⁵⁷ On appelle ainsi les membres d'un *consolat* (voir plus haut).

Convivència, non nommée, transparait en négatif chez Père Cardenal ⁵⁸ quand il déplore que l'habitude est venue de France de ne recevoir à sa table que ceux qui ont blé et vin en abondance,

*e qu'òm non aja coïndança
amb paubra persona.*

De *convivència*, on peut dire qu'elle garantissait la liberté de conscience et de pensée, et le respect de l'autre basé sur sa valeur personnelle et non sa fortune.

Fin'amor implique la transposition dans le domaine de la relation amoureuse entre homme et femme de gestes rituels de la religion et de la féodalité : la *dòmna* est suppliée, priée, à genoux, mains jointes ; mais ici ces gestes représentent l'obéissance librement consentie, comme pour *paratge*.

Fin'amor, c'est aussi une purification du désir pour rendre possible l'échange des cœurs, c'est l'amour-communion, avec ou non réalisation physique et en dehors de la relation conjugale. Cet amour-là est un bien en soi, considéré comme source de tous biens, de toutes vertus. En lui se réunissent toutes les qualités de *Cortesia*, *drechura*, *paratge*, *larguesa* dont le rôle ici est primordial.

Bref, ces valeurs sont la marque d'une société féodale "humaniste", moins rigide et bloquée en tous cas qu'elle pouvait l'être ailleurs, ayant fondé son éthique à côté des préceptes religieux. Et comment ne pas ajouter l'engagement, bien que ce comportement ne soit pas nommé à l'époque, l'engagement qui signe un positionnement d'une grande nouveauté ? C'est lui qui fera s'élever la voix de quelques grands *trobadors* contre les exactions et le détournement des valeurs commis par *li francés* et le clergé.

Simone Weil l'avait bien vu qui marque ainsi l'aspect universel de ces valeurs :

⁵⁸ Dans la pièce *Falsetats e desmesura* écrite en 1216 ou 1219.

L'esprit de la civilisation d'oc au XIIème siècle, tel que nous pouvons l'entrevoir, répond à des aspirations qui n'ont pas disparu et que nous ne devons pas laisser disparaître, même si nous ne pouvons pas espérer les satisfaire.

Une telle société ne pouvait qu'assurer aux femmes un rôle, un statut, une situation tout à fait remarquables.

Deux faits antérieurs à la période, l'un socio-politique, l'autre culturo-politique, permettent de mieux cerner la situation des femmes en pays d'oc.

Le premier, et non des moindres, c'est le droit d'héritage pour les filles, venant des Wisigoths, à l'époque où Toulouse fut capitale de leur royaume. Cette disposition leur accordait des biens propres autant qu'à leurs frères ; du moins en théorie. Sans doute est-ce là l'origine d'une certaine autonomie.

L'autre fait concerne les relations par delà les Pyrénées entre culture arabo-andalouse et culture romane. Ces montagnes, en effet, virent passer dans un sens et dans l'autre, des guerriers, des marchandises, des poètes, des savants. Après quelque belle échauffourée, les zones d'influence évoluaient, on scellait alors un accord par un mariage, des échanges. Ainsi, des éléments de civilisation et de culture arabo-andalouse ont pu passer dans la société et la culture de ce qui deviendra les pays d'oc. Les femmes en bénéficieront.

Encore faut-il savoir de quelles femmes il s'agit. Les humbles, les femmes du peuple et des bourgs, l'Histoire ne les retient pas ; cependant, au détour d'un acte notarié, d'une chronique ou dans la littérature, elles apparaissent. Les autres, les dames des cours et des châteaux, jouent un rôle social et politique, elles ont droit au chapitre.

Les femmes dans la cité agissent en leur nom propre pour acheter, vendre, léguer, prêter, tester, être témoins d'actes, exercer des métiers. Certaines, une fois accomplis leurs "devoirs" familiaux et maternels, se retirent dans une maison leur appartenant, y reçoivent, soignent, intruisent, conseillent, travaillent ... et, au

XIII^{ème} siècle, entretiennent la religion *dels bons crestians*. Quand Toulouse est assiégée par les Croisés, elles participent à la défense de la ville, *tosas, donzèlas, molhièrs e dòmnas*, c'est à dire toutes "catégories" sociales confondues. Et ce sont des femmes qui actionnent la catapulte dont une pierre touche Simon de Montfort à la tête et le tue ; "*lo lop es mòrt*". Le soir, elles soignent, nourrissent, chantent et dansent, pendant le siège ⁵⁹.

Dans les châteaux, elles sont épouses des seigneurs et se doivent de donner l'exemple de comportements de *cortesia*. Elles sont aussi seigneurs elles-mêmes de castra (villages fortifiés), gèrent, administrent, frappent monnaie, remplissent toutes les fonctions d'un seigneur. Quelques noms parmi tant d'autres font ici référence : Ermengarda de Narbonne, Guirauda de Lavar, la comtessa de Forcalquière, et, bien sûr, Alienòr d'Aquitaine.

Dans la littérature, les femmes interviennent à plusieurs niveaux : soit objet des représentations masculines, soit actrices poétiques ou plutôt auteurs elles-mêmes. La lyrique *trobadoresca* a répandu dans toute la littérature médiévale l'image de la dame adorée, adulée, célébrée, priée, inaccessible, inflexible, bref, la *dòmna* comme véritable icône.

Les portraits que font d'elle les *trobadors* sont stéréotypés, conventionnels. Mais que l'on aille voir les *rasons*, ces commentaires qui, dans les chansonniers, accompagnent les *cansons* ! On y trouve des femmes, les *dòmnas* elles-mêmes, se jouant des *trobadors* qui les courtisent, se moquant d'eux, facétieuses à plaisir ! Et que dire de la jeune bergère, dans la *pastorèla*, qui donne au seigneur "courtiseur" une leçon de *cortesia* et reste sagement avec ses brebis ? Les lettrines enluminées montrent les *trobairitz* (femmes-poètes-compositrices) en position déclamatoire comme la plupart de leurs homologues masculins ; d'autres sont auditrices, ou en dialogue avec un homme, sans doute pour une *tenson* (chanson à deux ou trois voix dont le sujet fait controverse).

⁵⁹ Voir *La Canson*, chronique des événements politiques et militaires.

Quand elles émergent à l'écriture, du dernier tiers du XIIème siècle au premier du XIIIème, c'est avec une maîtrise parfaite de l'art du *trobar*. Elles s'insèrent dans le cadre strict de la composition poétique, mais en contournant le code de *fin'amor*. Car ici, la *dòmna* a un rôle double : elle est à la fois la *dòmna* "traditionnellement" requise d'amour et l'amante requérante. Elles bousculent les conventions habituelles, réclamant par exemple, d'aimer leur chevalier-*dolç amic*, *a present*, c'est à dire ouvertement, au vu et au su de tous. Elles abordent la question du mariage et son corollaire, la procréation, avec les seins qui pendent et le ventre lourd. L'une d'elles adresse un *salut d'amor* à une autre femme (il ne semble pas qu'aucun *trobador* ait fait de même pour un homme).

Ces femmes étaient poètes, compositrices ; elles parlaient d'amour entre êtres humains ; elles le faisaient dans la langue des cours et des bourgs ; elles n'étaient pas mystiques. C'est pour cela peut-être que leur existence fut mise en doute ⁶⁰. Et pourtant cette même existence est avérée par les textes. Elles ont pour nom Azalais de Porcairargas, Castelosa, Comtessa de Dia, Bieiris de Roman, Clara d'Andusa, Maria de Ventadorn, pour les plus connues.

Mais la Croisade contre les Albigeois sera l'occasion d'une guerre de conquête qui spolie seigneurs et cités, détruit les valeurs de *cortesia*, impose la coutume de Paris en matière de droit. Peu à peu, les noms de femmes disparaissent de la pratique notariale, les hommes sont *faidits* (s'exilent), résistent ou composent avec le nouveau pouvoir. Les *trobairitz* se taisent. Le voile tombe sur ... Qui sait ce que serait devenue cette société ?

Juin 2015.

⁶⁰ Voir *Histoire des femmes*, tome 2, sous la direction de G. Duby et M. Perrot.

4) MIGRANTS ET RÉFUGIÉS

Françoise COULMIN

EUX

Dire la peur, la déchéance, le désespoir
dans cette indifférence d'une Europe
qui ne veut pas soigner son impuissance
et qui abdique devant les politiques du pire :
terreur, naufrages, ratonnades, avilissement
pour décourager tout espoir.

Jeune, beau,
diplômé de son pays d'Afrique,
les siens
l'ont aidé
à se pousser vers le rêve d'Europe.
Billet d'avion régulier vers Istanbul, cadeau de ses parents.

Il est là, encore loin de l'Europe de l'Union.
De touriste, passer désormais vers cet autre Occident,
dans ces pays porteurs d'avenir : Londres, Berlin, Paris, Oslo peut-être,
pour un travail, même humble puisque son diplôme ne sera pas reconnu.
(ne pas le dire à ceux restés et convaincus de sa future "situation"
qu'ils pensaient évidente de richesse).

Mais là on ne passe pas : douaniers et policiers veillent aux visas.
Trop rares cale de ferry, ou benne de camion.
À pieds peut-être ? Incognito-traqué.
On meurt beaucoup aux abords de Schengen.
Son copain, lui l'a fait, depuis la frontière turque jusqu'à Trieste,
Noir-suspect, mais la nuit on avance.

Repris, ils l'ont pris et ramené en terre "d'accueil" européenne,
à son premier point d'arrivée.

Mais dans un camp de croupissement,
parqué, en attente inhumaine pour un retour forcé.
Ne plus pouvoir recommencer à espérer, échafauder,
fuir les rafles, les sadiques, se débrouiller.

Même une si difficile adaptation, subsister,
aurait été préférable à ce parcage d'indignité.
Quelques aides. Petits boulots à la sauvette sur étals de carton :
lunettes, bracelets, mouchoirs, fausses marques.
Tenir dans la survie, trouver quelques remèdes
à ces bobos de stress, de solitude, de manques.

Même croupir sans espoir de retour
- vue la honte aux yeux de ceux restés -
plutôt que ces menottes de déchéance.
Pouvoir dire sa misère au cadet qui attend.
Dire qu'en Occident - Pays des riches par excellence -
on a échoué, que c'était immanquable.

Même et surtout
quand on est sans papiers, sans appuis,
migrant,
clandestin,
étranger,
un paria.

Pour la CIMADE, novembre 2014.

Bluma FINKELSTEIN

"LAISSE ALLER MON PEUPLE !"

Dans sa grande solitude astrale, le Dieu des humains sentit tout à coup un désir profond de serrer ses créatures sur son cœur. Comme il se rappelait avoir jadis choisi son peuple pour parfaire sa Création, par son intelligence et son intégrité, on ne s'étonnera guère qu'il décida, en plein XXIème siècle, de faire une visite, dans l'anonymat total, en Terre Sainte.

Il descendit de l'avion au Caire où il devait régler quelques affaires commerciales, et se fit un plaisir de se rendre à pied, d'abord vers le sud, puis vers l'est. Il préférait la péninsule du Sinaï à tout autre endroit sur terre, car ce fut là, sur une montagne sainte, qu'il offrit un jour les fameuses Tables de la Loi aux enfants d'Israël, celles où Dieu en personne avait gravé en lettres de feu des commandements. N'était-il pas écrit aussi dans l'Exode 22 : 21 : *Tu ne maltraiteras point l'étranger, et tu ne l'opprimeras point ; car vous avez été étrangers dans le pays d'Egypte ?*

Quelle injonction ! Quel commandement où amour et justice se font défenseurs de l'être humain !

Dieu prit des chemins de traverse, des raccourcis, arrêta parfois des camions pour avancer plus vite, sauta dans un train et arriva enfin au beau milieu du désert qui était, à cette période de l'année, beaucoup plus vert que d'habitude. Il s'offrit chaque jour une portion de manne et goûta, pour la première fois dans sa vie de Dieu, au bonheur de se sentir solidaire de ses enfants chéris, libérés de la maison de servitude.

Il se reposa aussi. Tous les jours il marchait, mais le Shabbat, il se reposait. Il eut une nuit un beau rêve : les enfants d'Israël l'attendaient aux portes de la ville de la Paix, Jérusalem.

Dieu qui n'oublie jamais rien, sait que son peuple élu n'a pas eu une vie facile. Toujours exilé, il a été pourchassé, décimé, exécuté, exterminé. Mais aujourd'hui, il est libre dans un pays à lui, libre et heureux vivant dans la justice et la miséricorde.

Parfois, il faut le reconnaître, Dieu avait quelques soupçons, mais il les chassait vite, il connaissait son œuvre comme un artiste. N'avait-il pas donné à son peuple le commandement d'aimer son prochain comme lui-même ? Ne lui avait-il pas dit : *Tu poursuivras la Justice, rien que la Justice*. Ici même, dans ce désert inhospitalier, ne s'était-il pas révélé à lui dans un bain de feu ?

Un beau jour, il arriva devant une longue file de gens, tous noirs, avec des baluchons sur leur dos et des enfants dans les bras. Il se frotta les yeux de surprise. Il n'était quand même pas si vieux pour souffrir de cataracte !

La longue file avançait lentement vers un endroit précis. Sans manne tous les matins, ni eau de la montagne qui jaillisse sous le bâton de Moïse, expert en miracles. Dieu avait la sensation du "déjà vu" ... Mais oui, les enfants d'Israël dans le désert, lors de l'Exode ! Mais bien sûr, les Hébreux quittant l'Égypte ! Cependant, ceux-là étaient tout noirs. *C'est drôle*, se dit-il, *peut-être que les enfants d'Israël étaient eux aussi noirs*. Et le Tout-Puissant eut soudain des doutes sur sa mémoire ! Alors il marcha aux côtés du groupe et tous avancèrent ensemble vers la Terre Promise.

Un soir, ils arrivèrent devant une haie de barbelés. Ils s'arrêtèrent et se couchèrent à même le sable encore chaud. Dieu, qui ne dort jamais, s'assit lui aussi sur un monticule et regarda le ciel longuement. Le lendemain, un soldat s'approcha d'eux de l'autre côté de la frontière. Dieu lui fit signe d'ouvrir la barrière.

"Yes", fit le soldat en tenant l'arme très fermement. "Do you speak english ?"

Mais Dieu, qui est un homme très intelligent, lui répondit en hébreu biblique. Le soldat fut surpris : "Qui sont ces gens ?"

"Nous sommes de Darfour et d'Érythrée", dit un homme qui s'approcha des barbelés.

"Donc des réfugiés ?" demanda le soldat.

"Oui, et on veut entrer en Terre Sainte."

"Dieu du ciel !" s'écria le soldat.

"Me voici", fit Dieu se sentant interpellé : "C'est où la porte d'entrée ?"

Le soldat haussa les épaules :

"Moi, je ne suis pas le chef, ici. Dans une heure, des membres de la Knesset, c'est-à-dire de notre Parlement, viendront inspecter les lieux et vous leur expliquerez ce que vous voulez."

Quand les représentants de la Knesset s'approchèrent, leur rôle consista à vérifier si le mur de séparation était bien construit et hermétiquement fermé, afin que personne ne puisse se faufiler sans papiers à l'intérieur du pays.

Dieu avança vers l'un d'eux et dit à voix haute : "Laisse passer mon peuple !"

"Pour aller où, s'il te plaît ? Ce pays nous appartient, c'est Dieu qui nous l'a donné."

C'était un médecin très connu, grand patriote, intègre et intelligent. Il ajouta sur un ton plein d'humour : "Bientôt, quelques gauchistes des Droits de l'Homme vont venir et leur cœur va fondre à la vue de ces voyageurs clandestins ..."

Mais Dieu reprit : "Laisse passer mon peuple !"

"Je ne suis pas le Pharaon !" dit l'autre en riant.

Et Dieu insista : "Laisse passer mon peuple !"

Mais comme le chauffeur du bus qui devait ramener les parlementaires à Jérusalem klaxonnait d'impatience, ils se retirèrent aussitôt. Discipline oblige !

Alors Dieu s'assit par terre, déchira ses vêtements et pleura.

Bluma FINKELSTEIN

FATMA ET RACHEL DANS LA VILLE SAINTE

Mes chères sœurs,
ce sont tous des farceurs.
Perruques, burqas, voiles :
habits cachant leur envie,
leurs regards obscènes,
leur vicieux désir
de vous asservir et de satisfaire
tout au long de la nuit
leur Démon de midi.

Rachel vit à Jérusalem, ville trois fois Sainte.
Elle rentre du marché, chargée comme une bourrique :
cinq enfants à nourrir, y compris son mari.
Elle fait la queue devant l'entrée du bus :
femme ultra-orthodoxe, elle doit monter par la porte arrière
pour ne pas entacher la pureté des hommes.
Toutes les femmes sont à l'arrière, bien ficelées
dans des robes-sacs comme des bures,
taillées sur mesure pour une sainteté d'apparat,
avec de longs bas en laine, par une chaleur inhumaine
qui s'écoule sur leur tête enturbannée,
bien serrée dans un fichu :
chasteté oblige, discrétion, pureté, pudeur.

Rachel est poussée par d'autres femmes
qui veulent entrer à l'arrière du bus
toujours dernières, de seconde classe
comme des poules, un jour de marché.

Soudain, Rachel sent sa perruque bouger,
sa sainte prothèse est en train de glisser :
"Mon Dieu !" dit-elle en lâchant une sacoche
et elle met sa main sur sa nuque rêche, rasée, nettoyée,
sanctifiée par le Dieu de la pureté.
Toujours poussée par une masse de femmes tondues,
rasées, mutilées, discrètes.

Vagues indistinctes de femmes défigurées
pour la plus grande gloire du Dieu miséricordieux,
obligées à être décentes,
à cacher leur peau,
leurs formes,
leurs seins.

La chevelure de Rachel était jadis comme celle
de Maria Magdalena,
belle et ample aux couleurs de l'automne en Orient :
elle sentait l'herbe des champs
et la jeune fille heureuse.

Ensuite mariée, poussée dans les bras d'un homme
choisi par son père,
emmenée chez le coiffeur pour être rasée
et choisir sa perruque,
pas trop belle quand même
pour ne pas attirer le client,
puis conduite au lit
pour faire des enfants :
la petite fleur aux cheveux roux – tête rasée
mission accomplie, on ne badine pas avec
le Dieu miséricordieux.
Et les cheveux sous la perruque poussent

et repoussent comme des clous
sur sa tête dégarnie.
Décence, absence, pureté, foi,
reliques d'un corps où fut assassiné
un rêve de féminité.

Au fond du bus, une autre femme-sardine
se serre contre Rachel, toutes deux
habillées comme en Sibérie et à moitié évanouies.
Rachel tourne la tête et découvre
deux yeux de braise qui la regardent
derrière une burqa toute noire.
C'est Fatma qui s'excuse :
"Je suis Fatma qui travaille au super du coin."
"Je ne t'ai pas reconnue derrière ton déguisement", balbutie Rachel.
Mais bien sûr, Fatma qui travaille au super ...
Elle aussi, chargée comme une bourrique,
aveuglée par les gouttes de sueur qui brouillent sa vue
en cet été surchauffé de la Ville trois fois Sainte
Jérusalem d'en bas, ville de paix, ville d'espoir !

Fatma, Fatma et Rachel
Dans le bus surchauffé
et le grand gel
dedans.

Gui MATIEU - Guy MATHIEU

SIGUEM EGOISTAS, DURBEM LI LEI BRAÇ

Se condemnatz un organisme vivent a viure dins un relarg estrech, se se vòu pas laisser morir se comportarà coma un parasit, coma l'esparagola dins un trauc de muralha, la toska de visc sus una branca, la langasta sus un chin. Condamnatz un èstre uman a viure dins un camp de refugiats, lo condemnatz a viure coma un parasit, o a morir.

E morir, aquò lo vòu pas ! A fugit la guèrra, fugit la famina, fugit una dictatura, fugit un país que se li pòu pas viure, a tot fach, tot riscat per se salvar la pèu, E quora es enfin quauqua part onte espèra èstre en seguretat l'embarratz dins un camp de retencion coma una ravanilha dins un granier, e en mai d'aquò l'anatz mespresar !

Son de miliers que vènon picar a nòstra pòrta amb son enveja de viure, sa volontat e son coratge, son energia, son talent, son gaubi, sa capacitat de passar lei piègers espròvas. Sei qualitats son evidentas, n'an donat de pròvas ! E lei condemnatz a un parasitisme que ne vòlon pas. An un vòlha que demanda qu'a prendre de vam e venir faire la riquesa de la terra que leis acuelhís. S'es la nòstra qu'an causida, consideram nos coma benastrucs e onorats !

Acuelhissem lei ! Lei mans nusas uèi, nos adusan lei riquessas que produiràn, toteis aquelei de seis endemans que podrem viure ensems.

SOYONS ÉGOISTES, ACCUEILLONS LES !

Condamnez un organisme vivant à vivre sur un espace restreint, sa seule chance de ne pas mourir sera de se comporter en parasite comme la pariétaire dans un trou de muraille, la touffe de gui sur une branche, la tique sur un chien. Condamnez un être humain à vivre dans un camp de réfugiés, vous le condamnez

à vivre en parasite, ou à mourir.

Et mourir il ne le veut pas ! Il a fui la guerre, il a fui la famine, il a fui une dictature, il a fui un pays devenu invivable, il a tout fait, tout risqué pour sauver sa peau. Et quand il est enfin quelque part où il espère être en sécurité vous le parquez dans un camp de rétention comme un vieux meuble inutile dans un grenier, et vous osez le mépriser !

Ils sont des milliers qui frappent à nos portes avec leur envie de vivre, leur volonté et leur courage, leur énergie, leur talent, leur savoir, leur capacité à surmonter les pires épreuves. Leurs qualités ne sont plus à démontrer, ils en ont donné les preuves ! Et vous les condamnez à un parasitisme dont ils ne veulent pas. Ils ont une force de vivre qui ne demande qu'à prendre de l'ampleur et par là même enrichir la terre qui les accueille. Si c'est la nôtre qu'ils ont choisie, considérons ceci comme une chance et un honneur !

Accueillons-les ! Les mains nues aujourd'hui, ils nous apportent les richesses qu'ils produiront, toutes celles de leurs lendemains que nous pourrions vivre ensemble.

Philippe PUJAS

MIGRATIONS ET VISAGE HUMAIN !

Recevant un ami chez lui à Banyuls, village paisible alors que la guerre civile espagnole faisait rage à quelques kilomètres à peine, Maillol se disait frappé par la différence considérable qui existait entre les deux versants de la montagne. Quelques années plus tard à peine, la guerre avait changé de côté. La même montagne, s'ils parvenaient à la franchir, mettait des Juifs à l'abri de la barbarie nazie, ou ouvrait des voies à la résistance extérieure.

Ainsi va la frontière, qui sépare le bonheur du malheur, le bien du mal, la tranquillité de la conscience en éveil. Ainsi va cette Méditerranée, qui a vu affluer sur ses plages, cet été encore, des centaines de milliers de touristes, alors que des flux ininterrompus de migrants cherchent à s'accrocher à ses rivages européens. Nos écrans de télévision nous ont fait témoins d'étranges rencontres entre les uns et les autres. Ainsi va le monde, avec ses inégalités croissantes, ses frontières de plus en plus hautes entre riches et pauvres. Le monde s'est donné un symbole tout neuf en juin en Hongrie, avec la construction d'un mur anti-migrants, avant que des barrières ne se dressent aux frontières intérieures de l'Europe. Mais il y avait déjà le mur israélien en Palestine, et tous les murs invisibles !

La frontière entre la France et l'Espagne, elle a beaucoup servi, autour de 1940 ! Je suis né à Argelès-sur-mer, à quelques deux kilomètres de cette plage où l'armée républicaine espagnole avait été parquée, et alors que le camp où on les avait enfermés était encore occupé. J'ai, venant de ma famille, de mes amis, d'Argelésiens dont la plupart sont aujourd'hui disparus, des récits à hauteur humaine de ce que fut cet afflux massif. Massif ? Ils furent 500 000, en flot soudain, en février 1939, à franchir la frontière en divers points des Pyrénées-Orientales, et des dizaines de milliers d'entre eux furent concentrés sur la plage d'Argelès. Ce qui se passa alors, pour les Argelésiens, est de l'ordre de la sidération : village d'agriculteurs d'à peine plus de 2 000 habitants, il vit passer un

convoi massif dont la sourde rumeur envahit ses rues. Ces moments de stupeur passés, il reste, à hauteur d'Argelésien, des premiers jours de cet afflux, des récits qui disent ceux qui compatirent, ceux qui cherchèrent à profiter de la situation, ceux qui furent mobilisés par les pouvoirs publics pour construire les premières baraques, ceux dont les vignes furent arrachées par des réfugiés cherchant désespérément, en ce février froid, du bois pour se chauffer. Ce qu'il en reste : à hauteur d'homme, des solidarités se créent qui sont de l'ordre de la compassion, pour pas grand-chose : du pain, des vêtements ... !

Les choses se compliquent, deviennent inhumaines, quand on prend de la hauteur, où on ne voit plus que le nombre et l'idéologie. Gérer le nombre, dans l'improvisation, se révèle impossible. On compatit pour un individu, une masse est une menace. On accepte de la parquer sur une plage battue par le vent d'hiver. Et on se conduit avec elle avec une froideur administrative et lointaine. D'autres ne sont pas fâchés que ces gens soient traités à la dure : dans la République française de 1939, où la Chambre des députés est encore celle du Front populaire.

L'administration et l'armée montrent une compassion très mesurée pour les combattants de la République espagnole vaincue, et on enferme derrière des barbelés, à Argelès, les brigadistes internationaux qui ont combattu aux côtés de cette République.

Quelque trente kilomètres au nord d'Argelès se trouve le camp de Rivesaltes. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines de baraquements. Il vient d'y être construit un "Mémorial" qui raconte l'histoire de ce camp et, à travers celle-ci, l'histoire d'un siècle et de ses convulsions : une histoire de migrations. Dans des épisodes où la frontière est souvent floue entre hébergement et enfermement, se succèdent à Rivesaltes Espagnols venus d'Argelès et d'autres camps, Juifs allemands et autrichiens ayant fui le nazisme mais dont certains finiront par être envoyés à Drancy, condamnés de l'Épuration, harkis rapatriés d'Algérie où ils étaient menacés de mort par le FLN vainqueur des accords d'Évian. Entre l'Argelès des Espagnols et le Rivesaltes des harkis, des similitudes : le vent d'hiver que des logements précaires n'arrêtent pas, l'attitude des administrations, la

France de De Gaulle se comportant en monstre froid. Les harkis sont les laissés pour compte de l'Histoire, ceux qu'on relègue, ceux qu'on ne sait pas accueillir. De l'une comme de l'autre histoire, la France sort sans honneur.

Conçu pour entretenir une mémoire locale, le Mémorial s'est transformé en témoin d'un siècle marqué par les migrations tragiques, et il n'est plus qu'un écho de la situation actuelle, comme l'est le souvenir de l'arrivée massive des Espagnols en février 1939. Un écho déformé : l'Europe d'aujourd'hui offre le miroir renversé de la situation d'alors. Les barbelés sont ceux dont les pays s'entourent pour se protéger et s'enfermer eux-mêmes. Les migrants sont devenus une menace pour l'identité de peuples. Les migrants sont devenus une menace pour l'identité de peuples européens qui ont perdu confiance en eux-mêmes. Et qui voient grandir des problèmes trop lourds pour eux. Mais l'explication ne suffit pas. L'Histoire nous enseigne qu'il n'est pas facile d'accueillir l'Autre, de lui faire place, de l'écouter et de l'entendre. Elle nous enseigne qu'il n'est pas facile d'être humain, et que les administrations et les États ne le sont pas souvent. Qu'une foule compose mal avec une autre foule. Et qu'il nous faut tout ramener, pour être humain, à des visages isolés et à des destins individuels et familiaux. Ce qui devrait être une des forces de la littérature.

Teresa SALEMA CADETE

**CE QUI NOUS CONCERNE,
EN CE BOUT DE CHEMIN ET DE PAROLES**

Nous sommes tous des réfugiés – même le plus sédentaire d’entre nous trouvera dans son arbre généalogique quelque émigrant ou immigrant - ou blessé de guerre : ce fut le cas de mon arrière grand-père, recueilli et mis sur un radeau par la marine allemande dans l’Atlantique pendant la première guerre mondiale ; ce fut le cas de mes parents, fuyant la guerre civile en Angola. Si l’on prend une seconde pour réfléchir sur notre condition mortelle, on retrouve tout de suite le caractère symbolique de notre nature humaine qui n'est que passagère. Ou bien l’on prend refuge dans la vie pour fuir la certitude de la mort, ne fut-ce que pour un moment (ce qui est illusoire, nous le savons), ou bien on cherche à remplir notre segment de vie d’une façon plus consciente, en actions et créations.

Cependant, dans une forme réelle ou symbolique, nous sommes tous des réfugiés ou leurs descendants (directs ou indirects), *je est aussi un autre*. Ce mouvement de distancement propre sert de pont précisément vers *les autres*, au pluriel, et peut nous permettre d’interroger les raisons par lesquelles l’on peut découvrir pourquoi le problème des réfugiés *nous* concerne, sans possibilité de fuite dans le vaste territoire situé entre l’indifférence (causée vraisemblablement par une saturation médiatique) et la culpabilité (pour ne pouvoir rien faire d’immédiatement utile pour sauver des vies).

Peut-être devrions-nous dissocier ce qui nous concerne en tant que citoyens et en tant qu’écrivains ? Je commence par le plus large groupe, celui des citoyens d’un monde avec tant d’horreur mais aussi de beauté, avec tant de ressources mais aussi tant de pénurie. Je me souviens des considérations de Hannah Arendt à propos du cas Eichmann et de la dispute autour de la thèse de la banalité du mal : combien de conséquences désastreuses n’adviennent-elles pas de l’irréflexion, même pas d’une *incapacité* de juger mais d’une *indisponibilité* pour se rendre

compte de tout le réseau de connexions qui soutient notre vie ? Et pourtant on sait depuis Kant qu'il est difficile de se poser des questions pas commodes et de ne pas puiser sur les ressources qui ont été mises à notre disposition. Mais à quel prix ? Il ne faut vraiment pas être ésotérique, au contraire : il faut avoir une disponibilité pour s'informer et pour comprendre les jeux géopolitiques et économiques du présent, pour discerner la corrélation entre les guerres provoquées (pas seulement mais surtout) au Moyen-Orient et les besoins énergétiques des pays riches, desquels nous faisons – hélas – partie. Mais ce n'est pas seulement une question pétrolière – c'est aussi, nous le savons maintenant, une lutte sans caserne et sans trêves pour obtenir des profits avec tout ce qui est essentiel à une vie humaine en dignité : l'eau, la nourriture, les espaces verts, les océans, bref, toute ressource naturelle.

En déplaçant les populations pour vendre ces ressources naturelles dans les marchés réels et virtuels, ou pour faire la guerre au nom d'une hégémonie géopolitique souvent masquée de religion dans sa version la plus inconditionnelle, on pousse des milliers d'individus sur ces fragiles radeaux qui s'aventurent sur les vagues, d'une façon cyniquement médiatisée. Et c'est là que les citoyens qui se croient pacifiques poussent des cris d'horreur ou gardent un silence impuissant. Sommes-nous vraiment impuissants ?

Il y a peut-être deux sortes de réponses, celle des paroles dites du citoyen et celle des paroles écrites de l'écrivain.

Il y a peu de semaines j'ai écouté le poète syrien Ghayath Almadhoun se demander, lors d'une lecture publique à Amsterdam, ce que seraient devenus Albert Einstein, Hannah Arendt et beaucoup d'autres sans l'expérience de l'exil. Expérience tragique pour beaucoup d'eux, nous le savons. Nous pouvons tracer un pont vers l'actualité et nous demander combien d'écrivains, d'artistes réels ou potentiels se sont noyés dans leurs radeaux de mort sur la Méditerranée. Même si nous ne voulons ou pouvons pas écrire *sur* cela, il devient de plus en plus difficile de ne pas écrire *avec* cela. Si ces radeaux peuvent faire gagner des prix de photo, ils laissent des images ineffaçables dans notre système psychosomatique de corps-

âme-esprit. Ils tissent des réseaux de sens d'où nous ne pourrons plus jamais sortir.

Mais si les années d'insouciance (la deuxième moitié du siècle passé, *grosso modo*) sont désormais finies, cela ne doit pas forcément dire que le temps de la mauvaise conscience s'est installé à jamais. Car la mauvaise conscience paralyse. Pour aller au-delà de cette impasse, on peut peut-être remplacer le mot *culpabilité* par celui de *responsabilité*. Mais cela ne suffit pas encore. Un grain de colère faudrait-il ajouter. Comme le poème de Ghayath Almadhoun sur les 14 années de prison de son compatriote syrien Faraj Bayrakdar, plein de chiffres pour compter les unités de temps perdues derrière les barreaux. Mais aussi plein d'humour, de rage, de combinaisons explosives, pendant cette soirée d'Amsterdam dans le cadre de la rencontre du Comité des Écrivains persécutés. On croyait entendre une autre voix, celle de Walter Benjamin en réclamant une idée de bonheur comme les souvenirs des moments que l'on a pu avoir, comme image d'une sorte de rédemption. Il ne reste que des mots, mais il reste toujours un peu plus que l'instant passé en fuite. Comme le refuge que Walter Benjamin cherche, dans un autre texte, dans les rides et les plis de la personne aimée, en fuyant tant de lumière donnée par la passion. C'est un refuge similaire auquel nous pouvons avoir droit, après les années de gaspillage des idéologies de fin-d'histoire, des ressources matérielles et humaines, après ce temps de fonctionnalisation de la beauté et des sentiments, de commercialisation des rapports et de l'art. Il faudra peut-être redécouvrir de nouvelles sources d'extase matérielle soutenable, dans un monde qui a été ravagé sans scrupules. Ceci veut peut-être dire qu'il faudra nous défendre de nous-mêmes en tant que complices d'un partage virtuel du monde par la spéculation financière qui pousse les populations hors de leurs territoires.

Combien de temps avons-nous joué ce jeu, combien de temps serons-nous prêts à le jouer encore ? Rappelons-nous que passer de la culpabilité à la responsabilité n'est qu'un mi-chemin sortant de la pesanteur. Pour arriver à cette nouvelle légèreté qui ne signifie plus une forme d'oubli, on doit enfin abandonner les mondes univoques et devenir disponible pour entretenir la parole avec les voix multiples du monde, jusqu'à ce qu'elles cessent de devenir dissonantes. C'est

encore un long chemin. C'est encore tout le chemin à faire, jusqu'à ce qu'on puisse peut-être un jour entendre ce message d'un empereur du monde qui selon Kafka serait à la portée de tous.

5) LIBERTÉ ET CONSCIENCE

Sylvestre CLANCIER

**LA CONSCIENCE LIBRE,
LA VÉRITABLE LIBERTÉ DE JUGEMENT ET
D'EXPRESSION INDIVIDUELLE,
LA LIBERTÉ RÉELLE DE CRÉATION PERSONNELLE
EXISTENT-ELLES DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI ?**

Comment aborder cette question sans s'interroger aussi et avant tout sur ce qui fonde une conscience en paix avec soi-même, seul socle possible pour construire des relations ouvertes, harmonieuses, confiantes et paisibles, donc durables avec autrui ?

La paix comprise et appréciée, valorisée et continuée est à ce prix. Elle ne pourra se développer en tant que culture nouvelle et fondatrice d'une véritable humanité qu'à partir du moment où l'immense majorité des hommes et des femmes qui peuplent la planète seront réconciliés avec eux-mêmes, s'accepteront comme des êtres dont la finitude est la condition et ne seront plus aveuglés par des pulsions de haine et de mort, ni trompés par les sortilèges dangereux liés à certains dogmes religieux, ni manipulés par des politiciens pervers ou des dictateurs paranoïaques.

Or le chemin sera d'autant plus long à parcourir que les medias du monde entier s'obstinent à ne jamais parler des relations pacifiques, cordiales et d'entraide qui parfois ici et là peuvent exister entre certains pays et les peuples qui les composent.

Il n'y a guère que les catastrophes naturelles entraînant le plus souvent de forts gestes de solidarité entre les peuples qui apportent, à travers les medias, l'exemple des valeurs d'humanité réelle qui seraient fondatrices d'une culture de la paix et de l'amour entre les humains. On l'a toujours vu, qu'il s'agisse de tsunamis ou de tremblements de terre ravageurs.

En dehors de ces terribles épreuves où l'homme, sans doute par quelque réflexe archaïque face à la nature en furie, se montre solidaire et, si je puis dire "se serre les coudes", l'humanité ne cesse d'être ravagée par d'effroyables guerres de plus en plus horribles et inhumaines : guerres civiles, guerres tribales, guerres interethniques, guerres religieuses, guerres nationales, guerres internationales.

Si on regarde les trente dernières années, il n'y a aucun continent qui n'ait été épargné.

La conscience humaine ne peut être qu'indignée et révoltée par les tueries, massacres, guerres et génocides avérés. Si on regarde du côté de l'Asie : génocide des Cambodgiens sous Pol Pot, interminables guerres du Timor oriental et de l'île de Ceylan, massacres en Inde et en Birmanie, persécution par la République de Chine populaire des Ouïghours et des Tibétains, goulag de la Corée du Nord, guerres d'Afghanistan. Si on regarde du côté de la Russie, c'est l'abominable guerre de Tchétchénie et les persécutions dans le Caucase avec les attentats terroristes qui en découlent ; au Moyen-Orient, ce sont les guerres de l'Irak contre l'Irak, puis en Irak, l'interminable conflit israélo-palestinien, la guerre du Liban, la guerre au Yémen et à Bahreïn, la guerre en Syrie ; en Afrique : le génocide au Rouanda, la guerre civile en Algérie, la guerre de Libye, la guerre du Mali, puis en Centrafrique pour n'en citer que quelques unes ; en Europe, l'abominable guerre des Balkans et les tentatives de "purification ethnique" ; en Amérique latine, les guerres civiles au Pérou et en Colombie, les guerres internes menées au Mexique par les narcotrafiquants ; en Amérique du Nord, les attentats du 11 septembre 2001, puis les attentats terroristes en Espagne, en Egypte, en Tunisie, la tuerie de Charlie Hebdo en Janvier 2015 à Paris, les attentats du Musée du Bardo à Tunis, les actes terroristes au Danemark, en Égypte, puis de nouveau en France et en Tunisie, etc. La liste de toutes ces horreurs, de tous ces crimes serait hélas trop longue à établir.

Mais il n'y a pas hélas pour entraver la marche vers la paix que l'horreur des goulags, des génocides, des terrorismes et des guerres, il y a aussi cette idéologie guerrière de l'économie néolibérale et financière fondée sur la guerre et

l'espionnage industriel et économique auxquelles se livrent entre elles les multinationales et les nations. Les révélations de Bruno Assange, via Wikileaks, puis d'Edgar Snowden, nous ont instruits du paroxysme effrayant de telles pratiques ruineuses pour les libertés collectives et individuelles qui viennent saper les fondements même du projet de la démocratie dans le monde.

Autre entrave à la marche vers un monde harmonieux et pacifié, les atteintes permanentes à la nature et au vivant à travers les déforestations massives qui menacent et détruisent de plus en plus des communautés humaines, par exemple en Amazonie, et des espèces animales en voie de disparition, tels les grands singes et les éléphants en Afrique ou les baleines et cachalots dans les eaux du Pacifique et de l'Atlantique.

Autre fléau ravageur pour l'humanité vraie et la dignité humaine et qui menace directement la liberté de conscience, de jugement et d'expression, aussi bien que la liberté réelle de création, tant sur le plan individuel que collectif : la fin de l'intimité et la fin de la vie privée réellement protégée.

Cette fin de l'intimité qu'avait à juste titre dénoncée avec lucidité, courage et persévérance jusqu'à son suicide, le grand psychiatre et psychanalyste rescapé des camps de la mort nazis, Bruno Bettelheim, est sans aucun doute le plus grand péril pour la conscience et la création.

Les premières intrusions dans notre intimité ont commencé avec la diffusion permanente dans les cafés, restaurants, puis dans les commerces alimentaires et ensuite dans tous les commerces en général de musiques et d'annonces en tous genres qui s'imposent à nous. Puis les nouvelles technologies ayant rendu possible de se promener en permanence avec des appareils diffusant de la musique avec oreillettes, on a vu des utilisateurs de ces "baladeurs", puis "Ipods", de plus en plus nombreux, sortes de mutants, envahir l'espace public avec des casques à oreillettes, traverser les rues sans entendre ni regarder et se faire renverser par les automobiles. D'autres, de plus en plus nombreux, un peu plus tard, avec l'apparition des téléphones cellulaires et des "smart phones" ne plus savoir être

autre chose que des "sujets-objets" toujours reliés et en interactions pour des motifs trop souvent futiles avec la terre entière ou presque etc.

Ainsi l'homme qui piaille, ou tweete comme un moineau écervelé, est apparu, réduisant l'usage de son cerveau à "un je ne sais quoi" ou à "un presque rien", comme aurait dit Jankélévitch, mais, cette fois-ci, il n'y a plus rien de poétique ou de mystérieux, bien au contraire, nous sommes parvenus à l'encéphalogramme plat. Le cerveau "branché" est comme un cerveau décérébré, qui n'a plus le temps, ni la durée pour réfléchir, penser, imaginer, inventer, créer en toute liberté. Il est assailli, envahi, conditionné, influencé, parasité, condamné à subir, toujours subir. Comment, dans de telles conditions, ce cerveau peut-il rester humain, ouvert à l'inattendu, à la beauté, à la lenteur, à la gratuité, au don, à l'expression et au jugement en conscience, à la méditation, à la contemplation, à la création originale et gratuite ?

Non, je le pense, la conscience dans de telles conditions de souffrance et d'aliénation est entamée, trouée, forcée, violée, tyrannisée. Parce qu'il n'y a plus suffisamment de vraies promenades et de solitude, il n'y a plus de liberté réelle.

Soyons nostalgiques de Jean-Jacques Rousseau et de ses rêveries de promeneur solitaire, si nous voulons nous réapproprier un véritable espace et un véritable temps d'intimité et de privauté propice à la création.

Déconnectons-nous pour échapper à notre auto culpabilité de consommateurs irréfléchis et inconscients ! Déconnectons-nous pour tenter d'échapper à la surveillance absolue de big brother et de la NSA !

Ces autres fléaux ravageurs que sont la surveillance permanente et l'espionnage quotidien des faits et gestes des hommes par la télé et vidéo surveillance, la géolocalisation et la capture illicite de leurs échanges via internet et via leurs téléphones cellulaires sont aussi destructeurs pour l'humanité, l'esprit de paix et la démocratie qu'ont pu l'être les avanies meurtrières et guerrières que j'ai rappelées précédemment. Sans la médiatisation faite autour des révélations de

Julien Assange, puis d'Edgar Snowden peu de personnes aujourd'hui en seraient conscientes.

À vrai dire, la guerre contre "l'humain" à l'échelle de la planète a commencé depuis longtemps. Comment l'arrêterons-nous ?

Cette guerre a commencé par la traite esclavagiste, elle s'est manifestée à travers les pogroms, le génocide des Arméniens, le Goulag et la Kolyma sous Staline, la Shoah ou extermination des juifs à travers la mise en œuvre de "la solution" dite "finale" à laquelle s'est ajoutée l'exterminations des gitans, des homosexuels, des handicapés physiques et mentaux par les nazis, le fanatisme des Kamikazes japonais, la terreur atomique militaire à travers les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, la révolution dite "culturelle" en Chine, la terreur atomique civile à travers les catastrophes de Tchernobyl, puis de Fukushima, les actes terroristes du 11 septembre 2001 aux États-Unis d'Amérique, la torture en toute impunité et l'enfermement en toute illégalité à Guantanamo de personnes capturées en Afghanistan, la terreur et l'extermination anonymes d'êtres humains exercées à distance par les drones américains ou israéliens au Moyen-Orient, les massacres en Syrie et maintenant les effroyables attentats en Méditerranée, en France, au Mali et dans le monde entier commandités par les barbares de Daesh et d'Al Quida.

La déshumanisation de l'homo sapiens sapiens qui bientôt ne saura plus rien de ce qu'est savoir et conscience et donc liberté et création, se poursuit à travers ce que l'on peut nommer la fabrication d'un homo numericus, un homo data.

Oui, l'homme numérisé, n'est plus qu'un matricule (n'oublions pas les numéros matricules que les nazis avaient gravés à tout jamais dans la chair des déportés) et ce matricule est le pire ennemi de la liberté individuelle de l'homme. C'est la puce qui sera bientôt placée, dès la naissance dans la chair du nouveau né avec ses codes génétiques et auxquels s'ajouteront par la suite, transmises par voie électronique toutes les données le concernant et cela pendant toute la durée de sa vie, mais aussi après sa mort, la puce au moyen de laquelle on pourra le tuer par

un simple clic ou lui incorporer des agents neutralisant ou modifiant certaines de ses fonctions cognitives etc. Une façon comme une autre d'annihiler toute possibilité de destinée libre et personnelle, de création libre et originale. Une façon de créer une humanité collectivement déshumanisée et décérébrée vouée à la consommation sans projet et sans fin.

Qui entend et perçoit encore aujourd'hui le cri désespéré de l'humain en détresse et en voie de disparition ? Sinon quelques artistes, quelques poètes bientôt disparus, quelques philosophes en déshérence ? Qui avait entendu les cris des "génocidés" dans les chambres à gaz de "la solution finale", sinon les mêmes ?

Qui écoute et entend aujourd'hui les cris des créateurs, des artistes révoltés qui crient et créent dans l'espoir que leurs cris, que leurs créations ne soient pas étouffés, pasteurisés, détournés, marchandisés et puissent aider à la libération des consciences, mais aussi des êtres persécutés, emprisonnés ou simplement conditionnés, formatés et manipulés ?

Aujourd'hui, les esprits encore libres, les âmes qui recherchent la tranquillité, le calme, le silence, la sérénité, la sagesse et la paix sont ignorés, voire méprisés, moqués, ostracisés, mais ce sont peut-être des îlots de lumière, de conscience de savoir et de paix et donc d'humanité vraie dans ce monde globalisé de bruits et de fureurs. Ils sont comparables en cela, si nous voulons garder espoir en un monde de l'humain qui adviendrait un jour, à ces moines qui au Moyen-Âge surent entretenir la flamme de la connaissance, de la sagesse et de la conscience fraternelles, flamme qui plus tard a permis au monde, lors de la Renaissance, de refonder les bases d'un nouvel humanisme qu'il nous faut à notre tour aujourd'hui plus que jamais réinventer face à la monstruosité de Daesh.

Pierre COULMIN

**AUTOUR DU PRINCIPE ESPÉRANCE,
à propos de l'intervention de Sylvestre Clancier**

Intervention magistrale qui suscite une réaction de ma part qui peut, à grands traits, être ainsi résumée, non sans avoir nourri cette version écrite d'un retour aux sources du "Principe Espérance".

On ne peut que porter assentiment aux propos de cette intervention intitulée : *La conscience libre existe-t-elle encore ? Qu'est-ce qui fonde une conscience en paix avec elle-même ?*

L'exhaustivité de ce diagnostic-réquisitoire pourrait d'ailleurs être encore plus sévère. En effet, le monde est devenu chaos. Et ce n'est assurément pas dû au seul fait que le gigantesque gonflement des systèmes d'information transforme la planète terre en village mondial où tout se sait. D'autant que malheurs et catastrophes abondent : guerres récurrentes, pénuries diverses en eau, en nourriture, en soins médicaux et d'autant plus que les médias ont une appétence malade à se concentrer sur les malheurs plus que sur les raisons d'espérer.

Ce qui conduit à l'anesthésie massive des populations. La télé, la plupart des mass media, le crédit, le consumérisme, la mise en avant de l'argent comme valeur suprême accentuent l'individualisme égoïste renforcé par les technologies de l'information et du ludique qui accroissent la confusion entre le ludique et le réel.

Il est donc nécessaire de s'interroger sur la question de savoir s'il existe des consciences libres après les conditionnements subis par les citoyens : media aux ordres, propagandes institutionnelles et médiatiques, mises en condition qui créent le besoin d'écouter, de se référer, de manière quasi continue à l'écran, au clavier jusqu'à en faire un appareil d'abolition du réel.

Aussi, citer E. Bloch et son *Principe Espérance* est, pour de multiples raisons intempestif. Intempestif au sens premier du terme, vue la biographie d'Ernst Bloch :

Né en Allemagne en 1885, contraint de s'exiler en Suisse, pendant la première guerre mondiale pour avoir publié des articles pacifistes, il accueille avec enthousiasme la révolution bolchevique. En 1921, dans son *Thomas Münzer*, il montre que le millénarisme préfigure les mouvements modernes de libération sociale. Plus tard, juif et marxiste, la montée du nazisme le contraint à l'exil à Zurich. L'indépendance, connotée d'incertitudes et de précarité économique est la ligne majeure de son existence, notamment de 1938 à 1948, alors qu'il séjourne aux États-Unis dans une situation marquée d'instabilité. En 1949, Bloch choisit de devenir professeur à Leipzig en République démocratique. Il y publie la même année un développement de sa conception de l'utopie : *Le Principe espérance* (en 3 volumes, 1954-1959), thème sur lequel il écrivait depuis ses années américaines. Il meurt à Stuttgart en 1977.

Vie ponctuée de lourdes vicissitudes pour cet intellectuel, compagnon de route de Walter Benjamin, très engagé, migrant, exilé, souvent proscrit, vivant des fruits de sa production intellectuelle et de sa capacité à se faire reconnaître pour la qualité d'une haute et puissante pensée. Il lui faut atteindre l'âge de 64 ans pour obtenir en 1949, une première activité réputée stable : une chaire de professeur à l'université de Leipzig en Allemagne de l'Est, dont il est exclu en 1956, pour "anti marxisme" et "révisionnisme" avant de se voir proposer à 76 ans (en 1961), un poste de chargé de cours à l'université de Tübingen en RFA.

Mais, dans une langue inspirée, passionnée, voire prophétique, que d'articles, de publications, d'œuvres, de conférences, de participations à des débats et à des séminaires qui le font, très tôt, connaître, reconnaître et contribuent à rendre nécessaire et majeure son œuvre intellectuelle ! Telle cette invitation à participer aux Décades de Cerisy, en Normandie, en 1959, sur le thème "Genèse et structure" et sur le positionnement intellectuel central de sa pensée lors de cette autre Décade de Cerisy, en 1975 consacrée au "Discours utopique", dont les travaux sont publiés, sous le même titre en collection 10/18 en 1978.

Le Principe Espérance

Le concept d'"utopie" est polysémique. Toute son histoire le souligne. Les uns réduisent son emploi aux récits imaginaires proches de ceux de Thomas More inventeur de cette catégorie dans une œuvre intitulée *L'utopie*, en 1516 ; d'autres généralisent l'emploi du terme de façon à y inclure tous les exposés présentant des projets de sociétés sensés être meilleurs que ceux qui sont les leurs, qu'ils soient fictifs ou abstraits, telle l'abbaye de Thélème chère à François Rabelais ; et d'autres encore dépassent cette limite pour embrasser toutes les manifestations de la volonté désirante refusant la désespérance afin de mieux lutter pour un futur "durable". C'est dans ce cas de figure que se situent la réflexion et l'œuvre, intriquées à l'utopie, d'E. Bloch.

L'ampleur de l'œuvre, liée à l'exubérance linguistique et aussi, à la complexité de la pensée, rend illusoire la volonté de rendre compte de son intégralité ...

En résumé, la pensée de E. Bloch se définit donc comme "une pensée anticipatrice tournée vers l'avenir, vers le Nouveau, vers le Non-encore être", sans jamais cependant s'aventurer à des prévisions futuristes. Elle se renforce aussi d'une pensée critique sur le monde tel que E. Bloch le voit et l'analyse. Sans pour autant sombrer dans la crainte des lendemains, crainte qui se résoud dans *Le principe espérance*.

Écheveau complexe et fascinant d'une œuvre pour une trajectoire de vie qui l'était tout autant et qui s'est, en outre, déroulée au cœur des soubresauts les plus sanglants de ce terrible et monstrueux vingtième siècle.

Réflexions qui ne rappellent pas seulement les vues et les analyses d'un philosophe qui a vécu et réfléchi le vingtième siècle. Ses prospectives sont de l'ordre de la prophétie à l'aune de ce que Myriam Revault d'Allonnes juge du devenir de notre société contemporaine dans son ouvrage récent : *La Crise sans fin, essai sur l'expérience moderne du temps*. (Paris, Le Seuil, 2012). Les éléments premiers du raisonnement en sont simples : juxtaposition accélérée des crises et juxtaposition exponentielle des domaines en crise ... Crise des sociétés, de l'économie, de la finance, du climat, de l'environnement. Cette détemporalisation de la crise la transforme en crise sans fin. Crise sans fin sur laquelle le temps n'aurait plus de prise. Crise sans fin qui fait de notre présent une incertitude.

Incertitude qui devient la matière d'œuvre de notre horizon temporel ... Pour lequel il ne reste qu'à rejeter au magasin des accessoires la notion usée de progrès, imaginée comme une augmentation exponentielle des biens de consommation pour inventer un nouveau *principe espérance*.

Ernst Bloch nous en fournit la prescription individuelle, sinon le mode d'action collectif :

Je suis, nous sommes ... Il n'en faut pas davantage. À nous de commencer. C'est entre nos mains qu'est la vie. Il y a beau temps déjà qu'elle s'est vidée de tout contenu. Absurde, elle titube de-ci de-là, mais nous tenons bon et ainsi nous voulons devenir son poing et ses buts. Je me tiens auprès de moi. C'est bien par là, en définitive qu'il faut commencer. (L'esprit de l'utopie, trad.fr. éd. Gallimard, 1977).

Que faire de plus, sinon s'ingénier à inventer nos propres pistes d'actions collectives ?

Juillet 2015.

Cécile OUMHANI

TUNISIE, QUATRE ANS APRÈS ...

Au moment même où je présentais ce texte à Narbonne le 26 juin 2015, se déroulait à Sousse l'effroyable attaque revendiquée par Daech qui a coûté la vie à quelques trente-huit personnes venues en vacances en Tunisie. Plusieurs d'entre elles connaissaient déjà ce pays et l'aimaient assez pour revenir y séjourner, sans craindre les incertitudes qui ont suivi l'attentat du musée du Bardo le 18 mars 2015.

Avant de parler de la Tunisie aujourd'hui, il me semble important d'évoquer quelques dates qui remontent au XIX^{ème} siècle, à l'époque de la Tunisie beylicale. Elles concernent des étapes pionnières, non seulement dans l'histoire de ce pays, mais dans celle de toute une région. Elles témoignent d'un pays déjà ouvert sur les autres et la modernité et elles nous permettent de mieux comprendre comment la Tunisie s'est retrouvée à nouveau à l'avant-garde lors d'une transition démocratique ébauchée il y a quatre ans lors de la révolution de 2011.

1846 ... L'esclavage est aboli en Tunisie, soit deux ans avant la France et neuf ans avant les Etats-Unis. 1857... Le pacte fondamental ou *Ahd el Aman* est promulgué. Il garantit la liberté de culte pour tous les citoyens, quels qu'ils soient. Ce document a été inspiré par la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Il n'en existe nul autre semblable dans les pays voisins. 1861... Une première constitution écrite, phénomène également sans précédent dans le monde arabe, est adoptée. Elle fait de la Tunisie une monarchie constitutionnelle et elle instaure notamment un pouvoir législatif qui peut déposer le bey en cas de décisions anticonstitutionnelles. 1875 ... Après avoir voyagé en Europe, le grand vizir Kheireddine Pacha ouvre le collège Sadiki à Tunis, où sont enseignées les langues étrangères, les sciences, témoignant ainsi d'un désir de modernité et d'ouverture. Puis Bourguiba promulgue en 1956 le code du statut personnel qui dote les femmes tunisiennes de droits uniques dans tout le monde arabe. Il les sort

entre autres du confinement à l'intérieur de la sphère domestique pour leur ouvrir l'accès aux mêmes professions que les hommes. Sans ces dates, il n'y aurait sans doute pas eu de révolution en Tunisie en 2011. En tout cas, elle n'aurait pas été ce qu'elle a été.

Personne n'a oublié ces images d'un homme courant à la nuit tombée dans l'avenue Bourguiba, le soir du 14 janvier 2011. Sous les réverbères, il criait son émotion et sa joie après la chute du régime. "N'ayez plus peur ! Ben Ali s'est enfui ! N'ayez plus peur...", disait-il. On ne savait pas qui il était. Certains ont dit qu'il était avocat. Et qu'importe qui était celui qui se présentait comme un citoyen ordinaire par une nuit où l'inimaginable était devenu une réalité... Il incarnait le début d'une ère nouvelle. Dans les jours qui ont suivi, le peuple tunisien commençait la queue devant des kiosques rendus à une liberté de la presse qu'il n'avait jamais connue. Certains m'ont raconté qu'ils faisaient la queue, comme on la fait pour le pain. D'autres étaient émus aux larmes de pouvoir acheter enfin *Le canard enchaîné* à Tunis.

Plus de quatre ans sont passés... Les Tunisiens ont vu le gouvernement Ennahdha démissionner. Une nouvelle constitution a été votée, après bien des débats et des moments d'incertitude. Des élections présidentielles et législatives se sont déroulées de façon exemplaire amenant au pouvoir un nouveau gouvernement issu de Nidaa Tounes, parti attaché à la laïcité et à la modernité. On a toutes les raisons de penser qu'une réelle transition démocratique est en cours dans ce pays où la société civile a joué un rôle déterminant pour défendre la révolution. On l'a vue descendre massivement dans les rues de tout le pays après l'assassinat de l'avocat Chokri Belaïd en février 2013, puis après celui de Mohamed Brahmi en juillet 2013, deux hommes politiques très critiques à l'égard des islamistes. Lorsqu'il a été question d'adopter dans la nouvelle constitution un article qui aurait fait de la femme "le complément de l'homme", les manifestations ont été massives. La société civile tunisienne a largement contribué à obtenir la démission du gouvernement Ennahdha par le sit-in du Bardo qui s'est prolongé plusieurs semaines pendant l'été 2013. Puis en mars dernier, elle est venue en nombre dire sa révolte et son effroi après l'attentat du Bardo. Il faut saluer ce

courage et cette détermination, dans un contexte particulièrement difficile. Depuis plus de deux ans, le pays est confronté à un foyer de guérilla jihadiste dans le centre du pays, dans la région du mont Chaambi. Le bilan humain parmi les soldats et les gendarmes est lourd, comme l'a encore montré il y a seulement une dizaine de jours la mort de quatre gendarmes dans une attaque.

Quatre ans après la révolution, le chômage demeure un problème majeur. L'attentat du musée du Bardo, qui a coûté la vie à vingt-deux personnes, a contribué à une baisse importante du nombre des touristes, ce qui est catastrophique dans un pays où près d'un Tunisien sur quatre dépend directement ou indirectement du tourisme. C'est bien le succès de la transition démocratique en cours que visaient les terroristes à travers cette effroyable attaque. Si l'on ajoute à cela la désaffection des investisseurs pour un pays à l'avenir incertain, on saisit la mesure des problèmes économiques que doit affronter la Tunisie. Les Tunisiens sont confrontés dans leur vie quotidienne à une inflation galopante et bien des denrées sont devenues presque inabordables. Se marier, réunir un trousseau, prévoir un logement, une fête pour la cérémonie, relève de la gageure et on entend parler de projets différés pour de seules raisons économiques.

On rencontre bien des personnes qui sont désabusées et remplies d'amertume. "La révolution ? C'est zéro ...", me disait un homme jeune, dont on aurait pu croire a priori qu'il aurait apprécié la liberté d'expression et la mise en place d'institutions démocratiques.

Il ne pensait sans doute pas à ce que représente par exemple l'instauration de l'Instance Vérité et Dignité, chargée d'enquêter sur les atteintes aux droits de l'homme dans la période qui va de 1955 à janvier 2011. Des psychologues et des sociologues écoutent les victimes de ces atteintes pour qu'une forme de réparation puisse leur être donnée. La présidente de cette Instance, Sihem Bensedrine disait récemment dans un entretien que *le train de la justice transitionnelle est désormais sur les rails*.

Et si l'on pense aux réalisations liées à la mobilisation de la société civile,

elles sont aussi loin d'être négligeables. Je prendrai à titre d'exemple cette localité du Cap Bon, au nord-est de la Tunisie, où vit ma belle-famille et où je me rends régulièrement depuis le début des années 1970. Cette petite ville, que j'ai connue alors qu'elle n'était qu'une bourgade, compte maintenant environ 20 000 habitants. Dans les premiers temps de la révolution, il n'y avait plus ni maire ni conseil municipal, l'équipe de l'époque de Ben Ali ayant "dégagé" à la demande de la population.

Une équipe de volontaires s'est mise en place en attendant les élections municipales qui doivent avoir lieu d'ici quelques mois. Et je dois dire que les retombées de leur action sont visibles, malgré les évidentes difficultés rencontrées notamment pour percevoir des impôts. Il y avait un peu partout en Tunisie après la révolution un problème de ramassage des ordures qui ravageait les paysages et devenait une menace pour la santé publique. Les volontaires ont su remédier à la situation. Ils ont apporté aussi des améliorations notoires à la signalisation routière, par rapport à l'époque de la dictature. Leur présence et leur action reflètent les débuts d'une prise en main par les citoyens de leur devenir, de leur vie quotidienne, même si beaucoup reste à faire.

C'est aussi de cette prise en main par les Tunisiens de leur vie au quotidien que découle une multitude de grèves dans toutes sortes de secteurs, qu'il s'agisse des enseignants du primaire et de leur récente grève des notes ou des douaniers de l'aéroport de Carthage. Les gens s'expriment et revendiquent.

Les émissions de télévision, radio trottoir ou plateaux de débats, sont nombreuses à donner la parole à de simples citoyens, qui apostrophent les dirigeants, sans crainte de les nommer. Les journaux ont ouvert leurs colonnes à des tribunes où sont développées des idées, des points de vue. Tout cela est encore très nouveau et beaucoup reste à apprendre. Mais ces choses étaient inconcevables il y a seulement quatre ans.

Ces avancées dans la liberté d'expression sont réelles mais elles excluent tout ce qui concerne le religieux, a fortiori la liberté de conscience. Je connais une

jeune femme qui travaille à Tunis et fait chaque jour le trajet entre le Cap Bon et la capitale pour se rendre à son bureau. Avant la démission du gouvernement Ennahdha, à l'arrêt d'autobus à Tunis, elle a été violemment prise à partie et menacée par un groupe de salafistes, parce qu'elle ne couvrait pas ses cheveux. Le traumatisme a été tel qu'elle n'a plus osé sortir de chez elle pendant plusieurs mois. Une telle agression semble beaucoup moins probable aujourd'hui. Le déferlement d'une foule prête au pire, comme celle qui s'était attaquée à la chaîne de télévision Nessma en octobre 2011 pour avoir diffusé le film *Persepolis*, paraît lui aussi bien moins probable. Le site de la maison d'édition Elyzad a été piraté par des jihadistes en novembre 2013, quelques jours après la parution de mon livre *Tunisie, carnets d'incertitude*, à un moment où ils s'en prenaient à des éditeurs et des journaux francophones. Les présentations des livres et des auteurs avaient été remplacées par des chants religieux, sur fond de cliquetis de sabres menaçants. Mon editrice a alors tenté de remettre son site en service et il a été aussitôt piraté une deuxième fois. Ceci aussi me semble moins probable aujourd'hui.

Pourtant des personnes proches se plaignent de la prégnance du discours politico-religieux dans le quotidien. Il s'agit de personnes âgées et elles-mêmes pratiquantes. Et elles ressentent une impression d'étouffement à entendre les conversations dans la rue, autour d'eux. Tout cela est bien entendu subjectif et difficile à mesurer de manière objective.

L'influence politico-religieuse est indéniablement visible sur les plages et dans les piscines. Dans les années 1970, les femmes se baignaient en maillot de bain. Seules quelques femmes âgées de la campagne se baignaient tout habillées, attirant sur elles une certaine commisération. Aujourd'hui, et je dois souligner que la tendance s'était amorcée déjà avant la chute de Ben Ali, les femmes se baignent tout habillées ou alors avec une tenue de bain islamique, qui ressemble à un costume de plongée. Elles se baignent mais ne nagent pas vraiment, comme si nager relevait d'une affirmation de soi indécente à leurs yeux, comme si dans l'espace aquatique on appliquait aussi ces règles tacites qui font que la rue est un espace masculin, dont les femmes n'occupent que les marges. À la piscine, la

plupart des femmes reste sur le bord et laisse aux hommes les choses sérieuses. J'ai pu constater dans un magasin d'articles de plage l'hostilité à peine cachée du vendeur lorsqu'une personne très proche a voulu s'acheter un maillot de bain qui n'était pas une tenue islamique.

Deux jours après cette scène, des émeutes éclataient dans le sud du pays, à Douz et Kebili, amenant le gouvernement à mettre en place un couvre-feu dans cette région. La presse tunisienne s'est alors faite l'écho de nombreuses voix qui attribuaient les troubles à Daech. Pour les unes, la présence de l'Etat islamique est avérée, pour d'autres il s'agit d'une guerre psychologique que mène cette organisation pour faire croire qu'elle est effectivement active dans le pays. Mais tous s'accordent à dire leur inquiétude face à la percée de Daech dans la Libye voisine.

La réussite de la transition démocratique en Tunisie, avec un statut de la femme unique dans la région, est tout simplement insupportable pour les jihadistes, qu'ils appartiennent à AQMI ou à l'EI. L'attaque menée contre le musée du Bardo, en écho avec celles qui ont été menées à Mossoul et dans d'autres sites archéologiques d'Irak, en témoigne de manière épouvantable. Il reste donc beaucoup à résoudre et à faire pour la jeune démocratie tunisienne. Gageons que cette société de femmes et d'hommes majoritairement épris de progrès et de liberté saura résister et imposer son modèle, malgré ce qui la menace aux portes du pays.

UNE IDÉE DES DÉBATS (2) :

TÉMOIGNAGES SUR LA TUNISIE

(Transcription de Jean-Guilhem ROUQUETTE)

Miquèl Decòr : Je voudrais apporter mon humble témoignage. J'ai séjourné en Tunisie un an avant la révolution. Je l'ai parcourue toute, sauf le secteur montagneux de Seija. Déjà en descendant à travers les oasis de montagne, j'ai été arrêté par les gendarmes après Gafsa et les mines de phosphates, qui m'ont demandé si je ne pouvais pas prendre un des leurs dans ma voiture et l'accompagner à quelques kilomètres d'une frontière avec l'Algérie. Cet homme m'a dit de *ne pas trop rester par là, parce que, plus haut il y a des fils de fer barbelés, mais on ne peut pas empêcher des gens avec des armes de passer*. Je suis allé à Douz. Là, j'ai été accueilli merveilleusement bien, et notamment, j'ai été invité pour l'année d'après à Noël au grand festival de poésie et d'improvisation qui se fait tous les ans à Douz, aux limites du désert.

Puis la dite révolution a éclaté, et j'y suis revenu. J'étais logé chez un ami qui dirigeait, pour une société française, une fabrication de meubles en produits composites. Tous les jours, je m'attachais à lire la presse francophone et à être le témoin des événements. Je ne vous dis pas tout ce que j'ai vu : les Salafistes prendre d'assaut à la kalachnikov le commissariat de Sousse ; le lendemain les mêmes Salafistes monter à l'assaut d'un car de touristes, soixante places dans lesquelles il n'y avait plus que douze touristes ...

Je voudrais vous lire rapidement les titres des journaux du 21 février 2012 :

- *Le français pollue, ne parlons plus français ...* ;
- *La charia doit être le préambule à la Constitution*, et dans le même temps un directeur de journal était emprisonné pour publication de photos osées ;
- reprise des violences à Redéief et incendie de la Préfecture ;
- *Il faut tuer, crucifier et couper leurs membres aux protestataires* (un député Ennada contre les grévistes) ;

- 172 entreprises étrangères ont quitté la Tunisie en 2011 ;
- Le litre d'huile passe de 3 dinars à 10 dinars ;
- Le 20, trois classes, puis la voiture d'un surveillant, incendiées au collège où était le fils de mes amis ;
- *Ennada est financé par le Qatar, allié indéfectible des USA et d'Israël.*
- J'ai assisté à l'altercation entre étudiants Salafistes et ceux de l'UGET à la fac des lettres de Sousse ;
- Grève des éboueurs et agents municipaux suivie à 100% pendant 4 jours ;
- *Wajdi Rounaïn imam prédicateur, champion de l'excision fait salle comble à Tunis ;*
- Événements de Ben Ali ben Aghifa : les terroristes voulaient instaurer un État islamiste fondamentaliste en Tunisie ;
- *À Sfax, vaste réseau de trafiquants démantelé ; le supposé émir de Sedjane, adepte du 6ième califat, délogé par les forces de police.*

Donc, ça chauffait. J'avais tenté de rentrer en contact avec des gens, notamment du PEN Club, de la radio libre *Radio Kalima*, et j'avais des contacts avec Abd El Kader et Fatia Ghémis, le premier ex-président de la Ligue des Droits de l'Homme, qui était devenu député néo-Destour, et qui était complètement omnubilé par la Constituante. Fatia est professeur de médecine à la Faculté de Médecine de Monastir. Je n'ai pu avoir aucun contact avec ces gens-là, que ce soit du PEN, ou avec le député. J'ai fini par savoir qu'il n'avait vraiment pas envie de parler, d'échanger, avec des prétendus donneurs de leçon. Je les comprends tout à fait.

J'y suis revenu l'année d'après. J'ai vu une certaine dégradation. J'ai vu des femmes qui travaillaient encore chez Jabi, pendant que les hommes regardaient tomber les olives. Et pendant que les jeunes cherchaient du boulot. Parce qu'ils avaient, eux, peut-être une autre conscience politique de l'avenir du pays.

Cécile Oumhani : En février 2012, en 2013, la situation était extrêmement angoissante, et même déprimante : on découvrait des caches d'armes, à l'entrée des villes, on était obligé de vérifier le coffre des voitures, les gens avaient très très peur, et même de s'exprimer par crainte d'être assassinés. Quand je suis retournée

en début 2014, j'ai eu le sentiment que les gens avaient repris leur souffle ; le gouvernement avait démissionné. *On espère qu'on ne va pas retomber dans ce que tu as décrit ; avec Daech, c'est encore pire.* La Tunisie a accueilli énormément de réfugiés au moment des révoltes arabes ; ils étaient en train de gérer leur propre révolution, et en même temps d'accueillir des réfugiés : il y avait des gens qui disaient : *moi, je ne peux donner qu'une couverture ; moi, qu'un paquet de pâtes*, et les gens donnaient, donnaient, pour ces réfugiés lybiens dans le Sud du pays. J'ai vu aussi, pendant l'été 2011, les hôpitaux qui accueillaient les blessés de guerre lybiens, et on faisait des collectes de sang ...

Edvard KOVAC

**LIBERTÉ DE CONSCIENCE, LIBERTÉ DE CIRCULER :
"LE VOYAGE"**

(Intervention du 25 juin retranscrite par J. G. Rouquette)

Comment envisager la liberté de conscience, cette liberté dont vous avez trouvé la formule magnifique : "un singulier pluriel". Cela signifie que notre singularité va être cultivée, va être défendue, va être étendue, et pourtant ce n'est pas une singularité de ghetto, la singularité de l'égoïsme ou de l'égoïsme, la singularité extra-terrestre. Non, c'est une singularité par laquelle l'universel, les autres sont enrichis.

À Bled, en Slovénie, ce dont nous parlons lors des Rencontres du PEN International pour la Paix - avec nos amis français, occitans, et de tout les autres pays - est devenu la stratégie, la Charte officielle de l'État slovène.

Parce ce que nous, écrivains, nous avons proposé pendant la période de la présidence européenne de la Slovénie, que la libre circulation ne soit pas seulement garantie pour les biens, pour les personnes, pour les cultures de manière large, mais spécialement pour les savoirs, scientifiques, linguistiques, les savoirs de la civilisation très large qui est basée sur la diversité des langues et des cultures.

J'espère que chacun parmi nous pourra dire dans quelle mesure, de quelle manière, dans quelle optique, il pense garantir cette liberté de conscience qui est tellement en jeu. Il faut revenir vers nos racines, c'est à dire la civilisation méditerranéenne, pour la renouveler avec un esprit créateur aujourd'hui.

J'ai moi-même une hypothèse sur la manière de garantir cette liberté de conscience, c'est de garantir la liberté de circulation, en d'autres termes de garantir le voyage. Ce qui est magnifique, c'est que la civilisation méditerranéenne s'est

fondée avec le voyage. Il ne faut pas oublier que déjà notre grand Aristote a dit qu'un État ou une Polis peuvent prospérer s'ils ont un port, si ses gens peuvent naviguer, voyager. Et il a dit que c'était non seulement pour les biens, mais aussi pour les idées, pour les philosophes. Par cette idée de la liberté de circulation, où l'on réussit à rester l'un et l'autre le même, où l'on réussit soi-même par l'autre, c'est l'idée de la République de Platon et de la Démocratie d'Aristote.

Je voudrais parler du triple voyage dans lequel la liberté de conscience peut s'affirmer. Dans cette liberté, on voyage d'abord dans le temps. Avant de voyager dans l'espace, on a le droit de voyager dans le passé. Devant cette richesse du passé des différentes cultures méditerranéennes, dans ce voyage du passé, il ne s'agit pas seulement de reconstruire de façon archéologique, de défendre ce que nous aimons tous.

Nous sommes effrayés aujourd'hui d'avoir à défendre les sites archéologiques et de chercher aussi les espaces qui ont disparu : les utopies, les espaces qui n'existent pas. Mais ce voyage dans le passé, c'est aussi la liberté de ce que j'appelle, non pas utopie, mais uchronie, où Cronos, c'est à dire le temps n'existe plus.

On a le droit de voyager avec nos rêves, c'est la liberté de conscience, c'est la liberté des rêves. À Bled, en Slovénie, il y a quelques années, nous avons invité le grand écrivain Ismael Kadaré. Il a écrit un roman *Le palais des rêves* où il dit que dans un système totalitaire, il faut s'accuser des rêves que l'on a fait, qu'il faut déclarer ce que l'on a rêvé. Dans ce roman plein d'ironie, il est fait tout un discours pour donner le droit aux rêves, et aussi le droit de rêver dans sa propre langue, c'est à dire dans la langue poétique. Et s'il y a les rêves, il y a les rêves créateurs, les rêves non seulement nocturnes, mais aussi diurnes, de la lumière et de la création. Et ça permet de voyager dans les temps qui n'existent plus. Dans les racines de nos cultures, il y a le re-surgissement de notre temps, mais aussi de l'avenir, de nos idées qui reviennent dans cette liberté.

Bien sûr, au deuxième niveau, il y a aussi le passage dans l'espace, pas simplement dans le passé ou dans l'avenir. C'est aussi le voyage de loin. Nous avons tous cet idéal d'Ulysse, c'est à dire que nous nous voyons dans une autre culture, dans une autre civilisation, dans une autre langue, dans une autre littérature, et on revient sur notre île Ithaque. Chacun a son Ithaque, son île, son pays, sa ville, son village. Mais quand on revient de voyage, on n'est plus le même, on est riche de l'altérité, et on est devenu beaucoup plus riche. Ce qu'un autre philosophe, Paul Erickel dit : *le voyage le plus court vers soi passe par un autre*, veut dire aussi que l'enrichissement de notre langue passe par les traductions, par la connaissance des autres littératures, par les voyages dans d'autres paysages, dans d'autres yeux magnifiques qui nous enchantent, qui nous font littéralement chanter. C'est exprimé d'une manière littéraire. Dans cette perspective, chaque littérature est toujours en dialogue avec les autres, inspirée par les autres, elle enrichit les autres.

Dans cette liberté de conscience, d'être soi-même, je ne dis pas soi-même persécuté, caché, clandestin, mais être libre de parler parce qu'on sait qu'on va enrichir les autres et qu'on sera enrichi par les autres, il y a aussi un troisième voyage, c'est le voyage de la connaissance, du savoir. C'est à dire que ce qui est, ce qui appartient à la connaissance, à la richesse, à la liberté de conscience, n'est plus réservé aux initiés, à la caste des prêtres en Égypte, peut-être à certaines gens consacrées. Ce qui est formidable dans les pays méditerranéens, c'est que chaque savoir, chaque connaissance, est plus que profane, elle est sacrée. Nous sommes tous invités à ce sacré du savoir, nous pouvons communiquer entre nous, partager entre nous. Ce qui signifie voyager dans des horizons complètement nouveaux.

Donc il n'y a plus de secret, parce que nous sommes capables de nous enrichir par l'échange de connaissances de l'un à l'autre. C'est magnifique. Visiblement nous n'avons pas mis un micro, nous n'avons pas besoin de micro caché, nous disons à voix haute ce que nous pensons, parce que nous sommes libres nous autres, ce que dit Élisabeth : *en voyage, il faut écouter aussi les autres, qui sont plus ouverts*, ce qu'a dit aussi Teresa : *c'est vrai qu'il faut écouter aussi*.

Pour conclure, il faut que nous devenions euro-méditerranéens, comme les Grecs et en deux sens. D'abord, il faut connaître sa propre culture, sa propre singularité, sa propre langue, la littérature. Nous voyons que ce qui est très riche dans la littérature grecque, c'est aussi la langue classique grecque ; que les formes grammaticales des grecs sont magnifiques. Nous savons que la langue grecque d'Homère a connu le duel, comme la langue slovène d'aujourd'hui où il y a une conjugaison à part (pour deux personnes). Ce n'est pas par hasard que même la philosophie, au commencement jusqu'à Aristote, s'est exprimée le mieux par la poésie. C'est donc la littérature grecque qui nous invite à réconcilier de nouveau notre science, notre connaissance, avec la poésie, et à les exprimer par la poésie. Mais il y a une deuxième chose que les Grecs ont aussi, c'est une deuxième langue que les grecs appellent *koïné*, la langue hellénique, qui est, peut-on dire, la langue appauvrie. Ce n'est pas simplement la *lingua franca*, ce n'est pas simplement l'esprit pragmatique anglo-saxon avant l'heure, qui a gagné cette simplification de la langue, c'est aussi le respect des autres. Les Grecs ont gardé leur langue classique, mais pour la communication, ils avaient la *koïné*. Et cette *koïné* a permis le bilinguisme chez les Méditerranéens. C'est à dire que chacun a désormais communiqué en *koïné*. (Je ne sais pas si Bluma est d'accord ou non, mais on m'a dit qu'à Jérusalem, Pilate et Jésus ont parlé le grec entre eux). C'était la langue administrative.

Ce qui est important avec le bilinguisme c'est que la langue de la poésie, la langue authentique est sauvegardée. La *koïné* n'est pas chassée, n'est pas tuée, mais par sa modestie, par sa simplicité, elle rend possible la langue de la poésie. Ce qui veut dire que la langue authentique, c'est la langue du pays. Dans cette perspective, je crois que nous revenons à l'origine de ce bilinguisme. On s'est rendu compte que la langue française, par sa tradition, inspire d'autres littératures, et qu'elle est respectueuse, cette langue, envers d'autres littératures, et qu'elle n'est pas narcissique, qu'elle ne se proclame pas d'une manière universelle poétique, mais elle invite à la poésie. C'est pourquoi je dis que nos grands poètes ont été inspirés par la langue des Troubadours, par la langue française, et ils étaient eux-mêmes des créateurs.

Nous sommes aujourd'hui invités dans cette crise de la civilisation, comme les poètes, comme les écrivains, comme les penseurs, à être à nouveau Orphée, à aller dans l'enfer de la civilisation occidentale - pour aller chercher Eurydice - celle qui est la Poésie, celle qui est la littérature, celle qui était cachée, et de la ramener vers la lumière.

Vous voyez ce que chacun d'entre nous, les poètes, devraient être : d'un côté, ne pas vivre dans une illusion, dans une parole non-authentique. Oui nous vivons une situation très dure, oui nous vivons l'enfer, mais en même temps il faut dire qu'il y a la lumière au bout du chemin, et cette lumière, il ne faut jamais la cacher. Il ne faut jamais ne regarder que "la ténèbre", mais prendre Eurydice pour notre muse ; chanter et avancer vers la lumière où se rejoignent ces trois capacités de la création humaine que sont la manifestation de la liberté de conscience, la liberté de la création, et la vérité - la science qui est exigence éthique de l'apparence et de la parole.

Cette vérité et cette éthique, à nouveau mariées avec ce qu'on appelle la beauté, permettront d'atteindre ce que les Pythagoriciens ont appelé : la vérité de la beauté. C'est-à-dire non pas la souffrance, mais par la vérité et l'éthique de la parole, aboutir à la beauté.

UNE IDÉE DES DÉBATS (3) :

PRISES DE PAROLES APRÈS LA CONTRIBUTION D'E. KOVAC

(Transcription de Jean-Guilhem ROUQUETTE)

Sylvestre Clancier résume les thèmes de l'intervention de E. Kovac : l'uchronie, l'utopie, les voyages d'un lieu à l'autre, les voyages vers l'autre, les voyages dans la connaissance du passé, des cultures, des savoirs, les langues communes qui rapprochent, qui facilitent la compréhension mutuelle.

La notion de liberté de conscience, on peut l'aborder comme un prisme, sous différentes facettes. Il y a une façon politique, au sens grec du terme, qui consisterait à dire simplement : il existe des conditions nécessaires, mais qui ne sont jamais des conditions suffisantes. Et s'il n'y a pas la littérature, l'esprit, il n'y a pas les conditions suffisantes. Et les conditions nécessaires sont d'ordre politique. C'est pourquoi Platon disait qu'il faudrait que les philosophes soient rois ou que les rois soient philosophes, parce qu'ainsi les deux types de conditions seraient réunis.

Il y a donc des conditions nécessaires que l'ordre du politique peut mettre en terme d'organisation, pour faire en sorte que les États ne soient pas théocratiques, mais démocratiques : le pouvoir au peuple, et non pas le pouvoir des religions infligées du haut vers le bas comme un dogme.

(Il faut donc) que ces États soient organisés de façon que la sphère publique soit a-religieuse, donc privative de religion officielle imposée, que les citoyens aient le droit de croire à toutes sortes de religions ou de ne croire à aucune ; voilà déjà une condition évidemment nécessaire.

Il faut aussi pouvoir savoir de quelle nature elle est, cette liberté de conscience, et comment elle peut s'exprimer. Si elle ne peut s'exprimer que dans le

for intérieur, alors on sait qu'il y a une résistance dans la durée. Ce fut celle des marranes, des conversos ... Mais une véritable liberté de conscience, il faut qu'elle puisse s'exprimer, s'extérioriser, et en public, dans les médias. Qu'il y ait un droit de libre association, qu'il y ait un droit de liberté de parole dans les lieux publics, un droit de liberté d'écriture sous toutes ses formes : les journaux, les médias divers, les sites Internet, les blogs. Et on sait bien à quel point tous ces moyens sont contrôlés, limités, surveillés. Ils font l'objet de surveillance partout dans le monde actuellement. Ça ce seraient des conditions évidemment nécessaires, mais qui ne seraient jamais suffisantes.

Jean-Frédéric Brun souligne le substrat fondamental de notre liberté de conscience qu'est la langue. Puisque la langue est la matrice de la pensée, donc le soutien de la diversité linguistique c'est quelque chose d'important pour la liberté de conscience. Actuellement, il y a un lobby anglo-saxon qui voudrait que l'anglais soit la langue du monde entier. Un grand linguiste français, Claude Hagège, voit bien qu'il s'agit là d'une utopie. Une utopie dangereuse puisqu'elle risque de faire disparaître beaucoup de cultures. Et le linguiste américain Nicholas Ostler a écrit un livre très intéressant, *The Last Lingua Franca, English until The return of Babel* qui montre au contraire qu'il y a un retour de la diversité linguistique, et que bien sûr dans ces conditions, il est absurde de réaliser le saccage d'un certain nombre de langues pour en sauver d'autres. Or en France, on est un peu dans cette logique. On dit : bien sûr il faut défendre le français, nous en sommes tous persuadés, c'est une richesse extraordinaire, mais pour nous les Occitans, on est montrés du doigt en disant : vous êtes les ennemis, parce qu'il faut absolument que vous disparaissiez pour qu'on sauve le français.

Ce que nous a montré E. Kovac paraît extrêmement éclairant, parce qu'on comprend bien ce que peut être une diversité linguistique bien comprise, c'est-à-dire dans la koïné : une langue appauvrie, mais qui permet de communiquer. Et l'anglais que nous pratiquons entre nous, au PEN par exemple, c'est exactement ça, et ça ne remplace pas la langue de culture.

Pour l'occitan, nous avons un peu la même situation, notre langue n'ayant jamais été unifiée par un pouvoir politique, est diversifiée. Il y a plusieurs formes parlées. Certains de nos amis ont travaillé à une langue commune, qui est une sorte de dénominateur commun. Le problème, c'est que c'est un outil neutre et intéressant, mais qui fait peur à certains qui disent : on veut remplacer la langue parlée, dans laquelle vibre toute une émotion, par une langue artificielle inventée par des linguistes. Et bien sûr, il nous faut dire non. L'occitan peut fonctionner avec une langue minimale qui nous sert pour certains échanges, et aussi avec toute la richesse de la langue, à travers cette littérature qui s'exprime dans toute la variété des parlers. C'est l'exemple qui nous touche de plus près et je crois que c'est généralisable, et qu'il faut défendre la diversité linguistique. On nous dit que sur les 6 000 langues de la planète, la plupart vont disparaître, mais quand on regarde de plus près, il n'y en a que 200 qui s'écrivent, et parmi ces 200 : la langue d'oc bien sûr. Elle arrive dans les 50 premières. On ne voit pas pourquoi il faudrait la faire passer au karcher pour la faire disparaître. Il faut défendre toutes ces langues. Je crois que Edvard nous a donné la clé, parce qu'on ne nous présente jamais le concept de koïné de cette sorte. Cela me paraît extrêmement éclairant.

Pour **Teresa Salema**, le portugais européen souffre d'une attaque sur ses racines gréco-latines : au nom d'un soi-disant accord avec les pays lusophones, on supprime les racines gréco-latines.

Pierre Coulmin prend l'exemple de la Grèce actuelle, où eut lieu longtemps la lutte entre la langue pure, la *katarévoussa*, celle des notables, des lettrés, et la langue *démotique*. Après 20 à 30 ans de passage à la langue démotique, une nouvelle pensée s'est créée, tout aussi riche. Je ne crois pas à la supériorité d'une complexité de la langue pour dire les choses fortes qui doivent être dites. Je pense à des poètes comme Titos Patrighios qui vient d'être traduit en français pour un poème : La barricade du temps, ça dit les choses fortes qui doivent être dites dans le temps présent et préparant le futur. Ne pas faire de la langue l'objet premier des luttes qui nous attendent.

Sylvestre Clancier répond que la langue n'est pas l'objet premier, mais elle est le moyen fondateur, car sans langue, il n'y a pas de pensée. Qu'est-ce qui distingue une langue prosaïque d'une langue qui rapproche les hommes parce qu'il semble qu'elle fait passer autre chose que la simple communication. Une langue poétique, qui véhicule autre chose que la simple utilité du quotidien : l'angoisse de la mort, l'importance de l'amitié, la refondation par l'amour, l'angoisse de la solitude, la peur de perdre les proches, les êtres aimés, le goût de la découverte aussi, l'émerveillement devant la beauté du monde. La poésie est finalement le rapport de la nature de l'Homme, qui est de la nature, à la nature qui est la nature sans l'homme. Ça, c'est quelque chose qui est universel, propre à toutes les langues. Ce qui est intéressant dans le maintien des différentes langues, c'est qu'elle sont un moyen d'accès de plus à une finalité commune qui est de vivre mieux ensemble en se respectant les uns les autres, un singulier pluriel, et donc un pluriel singulier, sachant que le singulier fondé sur le pluriel, c'est l'universel. Il ne faut pas que les langues s'opposent entr'elles comme la langue des érudits en face de la langue du vulgaire, parce que c'est la langue dite du vulgaire qui est la langue de la modernité de demain. C'est comme ça qu'on est passé du latin aux langues romanes.

Teresa Salema affirme que ce n'est pas une lutte d'opposition de défendre les langues et de défendre les droits à l'instruction, les droits à un logement digne, le droit de manger et de ne pas être pauvre.

Edvard Kovac, en accord avec Pierre Coulmin, dit qu'il n'y a pas d'humanisme sans la rationalité qui vient des Grecs. Et les Lumières ont affirmé ce que les Grecs ont dit. Pourquoi opter pour le langage littéraire ? On constate maintenant que ce rationalisme, cette koïné, ou cet humanisme n'ont pas la force de se sauver eux-mêmes. Pour sauver l'humanisme, pour sauver la liberté, il faut nourrir cet universalisme, cette koïné moderne, par la poésie, la langue de la beauté. La langue authentique est la langue de la poésie qui peut donner un souffle épique à l'humanisme qui l'a perdu avec la civilisation technique.

Jean-Frédéric Brun : Titos Patrikios, je l'avais rencontré au Congrès international du PEN à Belgrade, j'avais traduit des textes de lui en occitan à partir du grec en m'aidant également des traductions anglaises. À propos du démotique, pour revenir sur l'aventure singulière de chaque langue, la langue d'oc antique était tombée totalement en friche, et le jeu des écrivains depuis 150 ans a été d'en refaire une langue de culture. On est parti d'une langue très concrète. Pourquoi des jeunes qui ont 20 ans veulent-ils se réapproprier cette langue que tout semble confiner dans le passé ? C'est qu'elle leur apporte autre chose que le français ambiant, parce c'est une langue extrêmement émotive, qui maintenant est un outil très sophistiqué. Ce n'est pas une recherche archéologique, c'est le fait d'un petit groupe de gens passionnés qui font vivre une langue en la reprenant à la racine, quelque chose de très vivant, de très sensuel et de très subtil permettant de décrire le monde.

Élizabeth Csicseri-Ronay soutient que l'anglais, qui n'est pas du tout une langue minoritaire, qui est une *lingua franca*, souffre terriblement de cet état. Partout dans le monde on apprend un *basic english* ou un anglais fonctionnel, technique ou déformé par les SMS, Internet, par les gens qui ne savent pas écrire, qui ne savent pas l'orthographe. Ça ruine la langue de Shakespeare.

Françoise Coulmin répond que Shakespeare sera toujours Shakespeare. Que les nouveaux modes d'expressions des jeunes sont une nouvelle langue qu'il ne faut pas non plus laisser de côté et qu'elle n'enlève absolument rien au bon français, au bon Shakespeare, à la langue technique, etc ... C'est un nouveau langage qu'il ne faut pas mettre en balance avec l'héritage qu'il faut bien sûr proroger, mais qui va prendre de la place.

Philippe Pujas : Ce qui est frappant chez Ulysse, qu'on appelle le Rusé, c'est que s'il est rentré chez lui, c'est qu'il a refusé d'entendre toutes les voix qui voulaient l'en empêcher. Ce rapport entre parole authentique d'Ulysse, et le fait qu'on l'appelait le Rusé, pose une belle interrogation.

Sylvestre Clancier : Le voyage d'Ulysse autour de la Méditerranées est un voyage de reconnaissance, un peu comme ce dont nous a parlé Ed. Kovac et cette reconnaissance aboutit à la reconnaissance de lui-même. Toute cette découverte de l'inconnu qui faisait peur à ses contemporains, c'est comme des "produits dérivés", des cartographies nouvelles, ce sont des peuplades ignorées mais découvertes, craintes et fuies, parce que perçues comme dangereuses, à travers toutes ces allégories ou ces récits d'Homère, dans le retour d'Ulysse jusqu'à Ithaque, il apprend à travers tous ces périple à mieux se gouverner lui-même.

... ..

6) L'ÉDITION ENGAGÉE

SYLVESTRE CLANCIER

INTRODUCTION À EDMOND CHARLOT, UN ÉDITEUR ENGAGÉ

(Intervention transcrite par J. G. Rouquette)

Edmond Charlot, premier éditeur d'Albert Camus, à Alger, avant-guerre, était vraiment une conscience éveillée en alerte. Le centenaire de sa mort est célébré en France comme commémoration nationale.

Un écrivain, critique, philosophe, Michel-Georges Bernard, témoigne de l'apport considérable qu'a été Edmond Charlot à la vie littéraire et humaniste des lettres françaises : *Il n'est guère possible de parcourir les champs de la littérature et de la peinture française et algérienne du XXème siècle sans que transparaisse aussitôt la présence active d'Edmond Charlot. Dans les années de guerre, Edmond Charlot, un moment emprisonné en 1942 à Barberousse par le Régime de Vichy, devenait l'Éditeur de la France Libre, tandis que Jean Lescure, animateur de la revue Messages, y rassemblait en 1943, une soixantaine des plus grands noms d'écrivains, en une manifestation d'insoumission collective de la Littérature française.* Il y eut quelques revues résistantes : la revue *Message*, la revue *Confluences*, animée à Lyon par le père de Bertrand Tavernier, et la revue *Fontaine* à Alger, animée par Max-Paul Fouchet. Edmond Charlot édite encore aux *Raisins de Smyrne* en 1973, les *13 Proverbes smyrniotes* de Jean Lescure, avec 13 gravures de Dayez, un exemple parmi tant d'autres de l'immensité et de la diversité des lectures et des intérêts d'Edmond Charlot, de son désir constant de partager les aventures chaque fois singulières des écrivains, non seulement des romanciers, mais aussi des poètes, historiens et philosophes, qu'il apprécie, et de participer par là à leur reconnaissance.

À l'intense travail éditorial qui fait du catalogue de ces publications, ouvert à celles des cinq continents, un panorama de la littérature française, mais aussi algérienne avec des ouvrages de Jean Amrouche, ou Mouloud Faraoun, de la plus

large part du XXème siècle, Edmond Charlot conjugue une inlassable activité d'organisateur d'expositions dans ses librairies successives ; il présente de 36 à 61 les œuvres de la plupart des peintres et des sculpteurs d'Algérie. Attentif au devenir de la création picturale, Edmond Charlot sait simultanément accueillir des artistes plus sensibles aux mutations que faisait paraître l'irruption de l'abstraction. Mais en 1961, sa librairie fait l'objet d'un plasticage qui détruit ses archives, notamment des manuscrits et lettres de Camus. En 62, Mouloud Faraoun, dont il diffusait *Le fils du pauvre*, en 1950, est assassiné. René Sintès, qu'il exposait en 60, disparaît, suite à un enlèvement par les ultras. De retour à Alger en 1965, avec la fonction d'attaché culturel, Edmond Charlot reprend jusqu'en 1969 dans ce nouveau cadre, sa double activité. Il soutient notamment la publication de poèmes de Jean Sénac, qu'il n'avait pas réussi à éditer en 49, avec une préface de Camus *Terre possible*. À l'éphémère galerie Pilote, il présente par ailleurs en 1966 des expositions d'un peintre du signe, faisant imprimer à cette occasion *Éléments pour un art nouveau* qui réunit deux textes du peintre et de la poétesse Anna Greki. Au long de 7 décennies, Ed. Charlot s'est ainsi inscrit comme l'une des plus haute et admirable figure, dans l'histoire littéraire et picturale, d'une rive à l'autre de cette Méditerranée vivante, dont il avait fait d'Alger à Pézenas son emblème. *Méditerranée vivante*, c'est le beau nom, fort de tous les possibles de l'avenir que vous avez eu la bonne idée d'utiliser pour mettre en avant tout ce travail considérable que Charlot avait commencé à faire, que vous poursuivez avec beaucoup de mérite et de talent, depuis de nombreuses années.

JEAN-CHARLES DOMENS :

**EDMOND CHARLOT,
UN ÉDITEUR MÉDITERRANÉEN**

Edmond Charlot : un "éditeur résistant", un "passeur de culture".

Venir pour cet hommage, c'est vouloir témoigner pour la passion des livres, de la littérature et de la peinture qui animait Edmond Charlot. C'est présenter les différents visages de la vie de cet homme discret qui se retournait difficilement sur son passé : l'éditeur-libraire à Alger, puis à Paris, le conseiller culturel qui terminera sa carrière à Tanger, et enfin le libraire à Pézenas (où il a soutenu mes premiers pas dans l'édition et où il est même devenu un de mes directeurs de collection). J'ai appris à connaître Edmond Charlot au fil des années. Il s'était installé un peu par hasard à Pézenas en 1978, et depuis 1981, il était conseiller littéraire bénévole de la librairie de Marie-Cécile Veyne, une manière de continuer de vivre au milieu des livres, les siens ne lui suffisant pas.

Edmond Charlot est né à Alger en 1915. Son arrière grand-père paternel s'était établi en Algérie en 1830, son grand-père maternel, négociant, était venu de Malte et c'est de cet homme qu'il héritera le goût des livres. Il a fait sa scolarité chez les Jésuites et au Lycée d'Alger. C'est là en 1933 qu'il a rencontré un élève brillant, de deux ans son aîné : Albert Camus, dont il deviendra le premier éditeur. Comme lui, il était élève de Jean Grenier, professeur de philosophie qui venait de publier *Les Iles* chez Gallimard, un livre qui fut très important pour Camus comme pour Charlot.

Grenier a joué un rôle déterminant dans le choix du métier d'Edmond Charlot. Sur ses conseils, il s'est dirigé vers ce qui ne devait plus le lâcher : la librairie et l'édition, ce que Jules Roy, son ami, a appelé son vice impuni. Jean Grenier lui avait promis un texte, ce qu'il fit en lui offrant *Santa-Cruz et autres paysages africains* que Charlot publiera en 1937. C'est aussi Grenier qui lui confiera *L'Envers et l'Endroit*, le premier titre de Camus qui paraîtra en mai 37.

En 1935, c'est l'année où vont être publiés quelques livres importants pour Edmond Charlot, notamment *Jeunesse de la Méditerranée* de Gabriel Audisio. En mai 1936 Charlot publie *Révolte dans les Asturies*, une pièce collective qui doit beaucoup à Camus. Pour l'anecdote la publication sera faite pour payer les frais engagés pour les décors de cette pièce interdite par la municipalité d'Alger.

C'est en novembre 1936 qu'il crée, rue Charras à Alger, une librairie à l'enseigne des "Vraies Richesses". Le slogan choisi donnait le ton : *Des jeunes, par des jeunes, pour des jeunes*, comme le signale Emmanuel Roblès : ... *Il avait alors 22 ans, et éditait à ses frais des plaquettes dont les auteurs avaient, pour la plupart, son âge : Albert Camus, Max-Pol Fouchet, René-Jean Clot ... Il avait mille idées par jour, mais ces projets auraient requis la fortune de l'Agha Khan !*

Edmond Charlot est aussi à l'origine d'une revue, *Rivages*, annoncée comme une "revue de culture méditerranéenne" qui aura trois numéros et dont Camus rédige ainsi le manifeste dans le premier numéro : *À l'heure où le goût des doctrines voudrait nous séparer du monde, il n'est pas mauvais que des hommes jeunes sur une terre jeune proclament leur attachement à ces quelques biens périssables et essentiels qui donnent un sens à notre vie : mer, soleil et femmes dans la lumière.*

En mai 1939, l'éditeur des *Vraies Richesses* publie *Noces*, d'Albert Camus. Les activités se poursuivent malgré la pénurie de papier, de livres et la censure. L'année 1942 est la plus difficile car les rayons de la librairie sont vides ...

Le 8 novembre 1942, jour du débarquement américain en Afrique du Nord, marque une rupture. Charlot devient conseiller au ministère de l'Information du Gouvernement provisoire d'Alger. En 1943, il réimprime *Le Silence de la Mer* de Vercors.

Dès lors, les publications se succèdent et les *Vraies Richesses* deviennent un haut lieu de la vie culturelle algéroise. Avec la guerre, de nombreux auteurs se

retrouvent en Afrique du Nord et Charlot devient l'un des plus importants éditeurs de la France libre. Il publie alors des textes d'Aaron, de Gide, de Philippe Soupault, mais aussi *L'Armée des ombres*, de Joseph Kessel.

En 1944, Charlot étoffe son catalogue et signe de nombreux contrats avec des auteurs de premier plan. C'est à ce moment-là que paraît le premier numéro de *L'Arche*, une revue née sous l'initiative de Gide arrivé à Alger en 1943.

En 1945, toujours mobilisé, Charlot a une affectation au ministère de l'Information, il débarque à Paris dans le quartier des éditeurs. Il devient alors un concurrent sérieux pour les plus grandes maisons car ses auteurs obtiennent des prix prestigieux :

- Henri Bosco, prix Renaudot en 1945 pour *Le mas Théotime*,
- Jules Roy, prix Renaudot à nouveau, en 1946 pour *La vallée heureuse*,
- Emmanuel Roblès, prix Fémina en 1948 pour *Les hauteurs de la ville*.

Mais les difficultés de l'après-guerre ont raison de son enthousiasme et il préfère regagner Alger où il poursuit ses activités jusqu'en 1960. Pendant la guerre d'Algérie, c'est un "libéral", c'est à dire un homme de justice et de tolérance. Cela suffit pour que sa librairie soit complètement détruite par deux attentats. Que de souvenirs ainsi réduits en poussière : les notes de lecture de Camus, sa correspondance, celle de Gide, des milliers de volumes et ses précieuses archives.

Après ce coup du sort, Charlot réalise des chroniques radiophoniques culturelles à *France Cinq* à Alger où il a rejoint "la bande à Drouet". Il y croise André Lemas et Pierre Wiehn. Puis le revoilà à Paris, travaillant au service de la recherche de l'ORTF. Il entame ensuite un long périple méditerranéen qui le mènera à nouveau à Alger, où le rappelle Georges Gorse, ambassadeur de France, pour lui confier des responsabilités culturelles. Il y travaille avec Stéphane Hessel.

Quelques années après, il sera à Izmir, en Turquie, comme attaché culturel, puis à Tanger, comme directeur du Centre culturel jusqu'en 1980 date à laquelle il s'est installé définitivement à Pézenas.

Grâce aux recherches qu'il avait entreprises, Michel Puche, journaliste à *Livres Hebdo*, a pu reconstituer le catalogue d'Edmond Charlot et en 1995 j'ai pu publier la bibliographie commentée et illustrée, intitulée *Edmond Charlot, éditeur*.

Parmi les collections des éditions Charlot, on citera la *Collection Méditerranéenne* qui se situe dans le sillage tracé par Gabriel Audisio qui écrivait dans *Jeunesse de la Méditerranée : Il ne fait pas de doute pour moi que la Méditerranée soit un continent, non pas un lac intérieur, mais une espèce de continent liquide aux contours solidifiés. Déjà Duhamel dit qu'elle n'est pas une mer mais un pays. Je vais plus loin, je dis : une patrie. Et je spécifie que, pour les peuples de cette mer, il n'y a qu'une vraie patrie, cette mer elle-même, la Méditerranée. Et c'est pourquoi je dis : "La patrie Méditerranéenne", en redonnant à ce qualificatif la force centripète que "méditerranéenne" a complètement perdue.*

Il y a aussi

- la *Collection Fontaine* dirigée par Max-Pol Fouchet,
- *Poésie et Théâtre* dirigée par Albert Camus avec une forte présence d'auteurs espagnols comme Calderon de la Barca ou Garcia Lorca,
- mais aussi les *Collections Les 5 continents, Ciel et terre, etc...*

J'ai donc rencontré Edmond Charlot à Pézenas quelques temps après l'ouverture de la librairie "Le haut quartier". Cette personnalité a pris place petit à petit dans notre cité languedocienne en organisant également des expositions de peinture. Edmond Charlot a "fait de l'édition" dès son arrivée comme il l'avait fait partout où il était et a créé la *Collection Méditerranée vivante* en publiant un texte de Jules Roy intitulé *À propos d'Alger, de Camus et du hasard*.

Quand j'ai décidé de faire de l'édition dans les années 1990, je suis allé, non sans hésitation, frapper à sa porte. Là j'ai reçu de cet homme un accueil bienveillant. Moi le débutant j'ai trouvé quelqu'un attentif à mes interrogations. Nous avons beaucoup d'échanges, je profitais de son expérience. C'était une

chance pour moi. Par sa participation, mon univers de languedocien s'ouvrait sur l'autre rive de la Méditerranée.

La *Collection Méditerranée Vivante* qu'il avait créée en 1982 s'était enrichie de deux volumes, l'un de Jules Roy, l'autre de Jean Sénac.

En 1995, Edmond Charlot a souhaité publier dans cette collection *Souvenirs d'Oran*, un texte d'André Belamich (le traducteur de Lorca pour La pléiade). C'est à cette occasion qu'il a décidé de me proposer de transférer cette collection à mon catalogue. Il en devenait directeur de collection. Nous avons ainsi publié 9 titres de 1995 à 2002. Des textes de Jean de Maisonneul, Roland Simounet, Manuelle Roche, Jean-Pierre Peroncel-Hugoz, Joan Alavedra.

Edmond Charlot ne concevait ses activités que dans une relation amicale et dans cet esprit-là l'*Association Méditerranée Vivante* est née. Pièce maîtresse du comité d'organisation, notre association a obtenu l'inscription du centenaire Edmond Charlot à la liste des commémorations nationales. De nombreuses manifestations ont lieu depuis le début de l'année 2015.

J'avais au fil des années créé la collection *Chez Charlot*, avec Jules Roy, Camus, Sénac, Roblès ; réédité les *Souvenirs d'Edmond Charlot*, entretiens avec Frédéric Jacques Temple publiés dans *Impressions du Sud* en 1985.

La commémoration nationale était l'occasion d'étoffer notre programme éditorial :

- réunir un certain nombre de témoignages dans un volume d'hommages, illustrant toutes les facettes du personnage. Dans *Rencontres avec Edmond Charlot*, nous avons pu avoir des contributions des deux seuls auteurs de cette époque : Georges-Emmanuel Clancier et Frédéric Jacques Temple. D'Alger à Pézenas, chacun s'en souvient pour garder vivante la Méditerranée qu'il chérissait.

- *Charlot, l'Homme-roi* de Naget Khadda, universitaire algérienne, raconte la trajectoire singulière d'Ed Charlot et montre la cohérence d'une aventure intellectuelle commencée à Alger en 1936 : un projet culturel humaniste,

universaliste et méditerranéen. Elle souligne aussi l'une de ses évidentes qualités : *Il avait cette merveilleuse faculté de faire oublier ce qui le rendait exceptionnel.*

- Enfin l'édition du *Catalogue raisonné*. D'abord un projet d'exposition, né de la rencontre avec François Bogliolo, collectionneur passionné, mi-spécialiste, mi-chercheur d'or comme il se qualifie. La plus importante collection des éditions Charlot, quasiment tous les 352 titres, plus de 550 volumes rassemblant toutes les éditions d'Alger, de Paris, les couvertures illustrées ... accompagnées de documents, photos, envois ... l'exposition *Edmond Charlot, passeur de culture*, retrace toutes les facettes de Charlot : le libraire, l'éditeur, le galeriste, l'homme de radio, l'animateur culturel. Présentée au Musée de Vulliod-Saint Germain de Pézenas, elle est ouverte jusqu'à fin octobre 2015.

Le catalogue raisonné est l'évènement éditorial du Centenaire. C'est un travail qui poursuit les travaux antérieurs depuis les articles de la revue *Loess*, ceux d'*Impressions du Sud* ou la bibliographie de Michel Puche.

En conclusion je dirai qu'Edmond Charlot – comme libraire, éditeur, galeriste, homme de radio, animateur culturel – est un passeur de culture, entre les deux rives de la Méditerranée.

Au fil de cette année du Centenaire et à l'occasion des recherches menées, nous avons appris à le mieux connaître et pris encore davantage conscience de l'engagement constant de cet éditeur résistant – depuis 1936 avec la publication de *Révolte dans les Asturies* (Charlot avait 21 ans), de textes de Lorca, d'œuvres d'auteurs résistants ou d'antifascistes italiens ; comme associé à *Fontaine*, revue de poésie, d'engagement et de résistance ou comme éditeur de *L'Arche* créée sous le patronage de Gide sur une idée de de Gaulle. Quant aux textes de Cathala, Roblès, Tubert, ce sont des écrits sur l'Algérie qui préparent son indépendance.

Dans une note inédite Edmond Charlot affirmait : *L'engagement de l'éditeur doit être total. L'écrivain doit écrire, l'éditeur doit donner vie à ce qu'il aime. Je ne vois pas de limite à cette conception.* Et encore : *C'est un merveilleux métier où*

la liberté est entière. Je veux dire la liberté de choix. Celle de réussir ou d'échouer ...

Cette aventure éditoriale, Charlot la voulait collective tout comme il avait rêvé d'une réussite de tout le groupe d'amis assemblés. Pour lui, l'édition est un commerce mais un commerce d'idées, d'émotions, échange de sentiments en quelque sorte, une espèce d'art de lire, de vivre, on en revient aux mêmes mots : une amitié.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

BRUN Jean Frédéric-Joan-Frederic, médecin et chercheur au CHU de Montpellier. Écrivain et critique de langue occitane. Président du PEN de Langue d'Oc. Vice-Président du Comité des Droits linguistiques et de la Traduction du PEN International.

CACCIA Fulvio, poète, romancier, nouvelliste et essayiste. Prix du Gouverneur-général du Canada (1994). Directeur-fondateur de l'Observatoire de la diversité culturelle en France. (www.diversité-culturelle.org/www.combats-magazine.org).

CLANCIER Sylvestre, poète, essayiste, ancien Président et actuel Président d'honneur du PEN français. Actif au sein du Comité PEN des Écrivains pour la Paix et du Comité exécutif du PEN international.

COULMIN Françoise, Normandie. Poète (13 recueils, 3 anthologies) fut géographe et peintre. Membre du bureau du PEN Club français.

COULMIN Pierre, Normandie, géographe, diverses carrières dans l'enseignement, la formation d'adultes, le développement local et l'aménagement du territoire.

CSICSERY-RONAY Elizabeth, rédactrice en chef, traductrice (français, hongrois anglais). Écrivain : romans, poèmes, théâtre, livres pour enfants, essais (musique et art). Secrétaire du Comité PEN des Écrivains pour la Paix. Vice-présidente du PEN hongrois.

DECOR Michel-Miquèl, Poète-écrivain-performeur-conférencier-traducteur. Nombreux ouvrages. Vice président du PEN occitan. Vit actuellement dans les Cévennes; alimentant son inspiration des bruissements de châtaigniers et des cascades de gardons.

DOMENS Jean-Charles, éditeur, (Pézenas, 34), fut directeur de collections chez Edmond Charlot. Animateur des Commémorations de son Centenaire : *Catalogue raisonné* (2015), *Bibliographie commentée et illustrée d'Ed. Charlot* (1995).

FINKELSTEIN Bluma. Née en Roumanie. Professeur des Universités (Israël). Poétesse. Plus de 35 recueils (poèmes, récits en prose, essais sur le dialogue judéo-chrétien).

Chevalier de l'*Ordre National du Mérite* pour son œuvre littéraire en français. Membre d'honneur du PEN français.

KOVAC Edvard, anthropologue, philosophe. Professeur à l'université catholique de Toulouse. Président puis Président d'honneur du Comité PEN international pour la paix (Bled, Slovénie). Président d'honneur du PEN slovène, membre d'honneur du PEN français.

MATHIEU Guy-MATIEU Gui, né en 1949, poète occitan et traducteur, a également publié des travaux de recherches sur les traditions populaires de Provence (contes, fêtes).

OUMHANI Cécile, poète et romancière. *Passeurs de rives*, poèmes (La Tête à l'Envers, 2015). À paraître chez Elyzad en 2016, deux romans, *Les racines du mandarinier* (format poche) et une nouveauté, *Tunisian Yankee*.

PUJAS Philippe, journaliste. Après de nombreuses années dans la presse quotidienne, a créé la publication *Policultures*, lettre mensuelle et site internet centrés sur les politiques culturelles. Collabore au site artistique "Le crépuscule des jours".

SALEMA CADETE Teresa, 1947, romancière, essayiste et professeur à l'Université de Lisbonne (Théorie et Histoire de la Culture). Présidente du Centre PEN portugais ; activiste pour la défense de la langue portugaise européenne.

STENTA Miquèla découvre son occitanité à 20 ans. Son être au monde s'y révèle et se construit. Professeur de langue et culture occitanes, participe à leur transmission par des conférences et des études sur l'époque médiévale et quelques écrivains contemporains.

SPONSORS

Mairie de Narbonne

Région Languedoc-Roussillon

CIRDOC : Centre International de Recherche et de Documentation Occitanes.

IEO : Institut d'Études Occitanes-Section de l'Aude

Ostal Occitan Narbonne

Radio Lengadoc

Mille Poètes en Méditerranée

"Le fournil de Gilles"

Vins Frédéric Galibert

"Macarèl"

[VOIR LES LOGOS EN 2 MESSAGES INTERNET DIFFÉRENTS](#)

[supprimer la calligraphie si elle sert pour la couverture](#)